

Voyage en Jordanie

Voyage d'études

Pour étudiant.e.s de Bachelor en Archéologie Préhistorique
16-23 mars 2024

Cette brochure a été réalisée par les étudiant.e.s de bachelor en archéologie préhistorique dans le cadre des Travaux Pratiques de Préhistoire régionale 2023-2024 (enseignement 14T016) du Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie (Département F.-A. Forel, sciences de la Terre et de l'environnement) de l'Université de Genève.

Elle a pour but d'accompagner les participants au voyage d'études en archéologie préhistorique organisé en Jordanie du 16 au 23 mars 2024.

Sous la direction de
Méryl DEFOURS et Tara STEIMER
&

Avec les contributions de
Jaime Hernan ARAÚJO DIAZ
Juliette BOSSI
Sebastian CORRALES
Marie GROS
Josué LOUYA
Chloé LUISIER
Olivier MATHIESON
Eva MORITZ
Sara Vidal REMIS
Luc ROLLI
Erika SADOWSKI
Oreste Noé SEPPEY



Figure 1 : Carte des différents lieux touristiques jordaniens (Jordan Pass)

Programme

J1 : Samedi 16 mars

13h30 : Rendez-vous à l'aéroport de Genève-Cointrin – Terminal 1
14h : enregistrement des bagages et sécurité
16h – 22h15 : Genève-Cointrin – Amman-Queen Alia
22h30 : Rendez-vous avec le représentant de l'agence de voyage “Jordan Horizons Tours” - contrôle des visas
22h45 : récupération des bagages
23h : Rendez-vous avec le chauffeur

Hébergement à Amman - Larsa Hotel

J2 : Dimanche 17 mars

Petit-déjeuner

Amman

9h-10h : ‘Ain Ghazal avec le Dr. Z. Kafafi
Amman City Tour :

- Amman downtown ;
- Citadelle ;
- Musée archéologique de Jordanie ;
- Souq ;
- Théâtre romain

Pique-nique

Jerash/Gérasa

- Arc de Triomphe d'Hadrien
- Hippodrome
- Forum
- Temple d'Artémis
- Avenue des Colonnes
- Nymphaeum

Ajloun

- Château d'Ajloun

Repas du soir – Hébergement à Amman - Larsa Hotel

J3 : Lundi 18 mars

Petit-déjeuner

Trajet jusqu'à Madaba

Madaba

- Eglise Saint-Georges - mosaïque byzantine
- Parc archéologique de Madaba

Pique-nique

Mont Nébo

- Monastère
- Point de vue sur la vallée du Jourdain et la Mer Morte

Repas du soir – Hébergement à Madaba - Black Iris Hotel

J4 : Mardi 19 mars

Petit-déjeuner

Wadi Al Mujib**Mer Morte / Day Beach Resorts**

Repas du midi - Mer Morte

Trajet jusqu'à la réserve naturelle de Dana

Repas du soir – Hébergement dans la réserve naturelle de Dana - Dana Guest House

J5 : Mercredi 20 mars

Petit-déjeuner

Dana Hike Trail

Lunch Box

Kérak

- Château
- Musée de Kérak

Trajet jusqu'à Petra

Repas du soir – Hébergement à Petra - Tetre Tree Hotel

J6 : Jeudi 21 mars

Petit-déjeuner

Petra

- Siq
- Tombeaux rupestres
- Cité antique
- Théâtre romain
- Voie à colonnade
- Qasr Bint
- Monastère el-Deir

Repas du soir

20h-22h : Petra By Night

Hébergement à Petra - Tetre Tree Hotel

J7 : Vendredi 22 mars

Petit-déjeuner

Little Petra - Al-Beidha

Trajet jusqu'à Shawbak

Pique-nique

Shawbak

- Château croisé
- Dolmens

Trajet jusqu'à Amman

Repas du soir

Soirée à Amman

Hébergement à Amman - Larsa Hotel

J8 : Samedi 23 mars

7h : Petit-déjeuner

8h : Aéroport Queen Alia - Amman

8h30 : enregistrement des bagages et sécurité

10h40 – 15h10 : Amman-Queen Alia – Genève-Cointrin

Liste des sites par ordre de visite et noms des étudiant.e.s qui les présenteront pendant le voyage

N°	Sites	Etudiant.e.s	Coordonnées
1	‘Ain Ghazal	-	31.99938 ; 35.98307
2	Amman - Citadelle	Sara Vidal Remis	31.95353 ; 35.93497
3	Amman - Musée archéologique de Jordanie – collection néolithique	Erika Sadowski	31.95418 ; 35.93438
4	Amman - Théâtre romain	-	31.95174 ; 35.93947
5	Jerash	-	32.28210 ; 35.89096
6	Ajloun - Château	-	32.32588 ; 35.72736
7	Madaba - Église Saint-Georges	Juliette Bossi – Marie Gros	31.71790 ; 35.79424
8	Madaba - Parc archéologique	-	31.71652 ; 35.79539
9	Mont Nébo - Monastère	-	31.76862 ; 35.72540
10	Kérak - Château	Josué Louya – Olivier Mathieson	31.18169 ; 35.70147
11	Petra - Siq	Oreste Noé Seppey	30.32346 ; 35.45619
12	Petra - Tombeaux rupestres	Jaime Hernan Araújo Diaz	30.32236 ; 35.45167
13	Petra - Monastère El-Deir	Sebastian Corrales – Eva Moritz	30.33856 ; 35.43097
14	Al-Beidha	Chloé Luisier	30.37092 ; 35.44776
15	Shawbak - Château	-	30.53171 ; 35.56080
16	Shawbak - Dolmens	Luc Rolli	30.51938 ; 35.61385

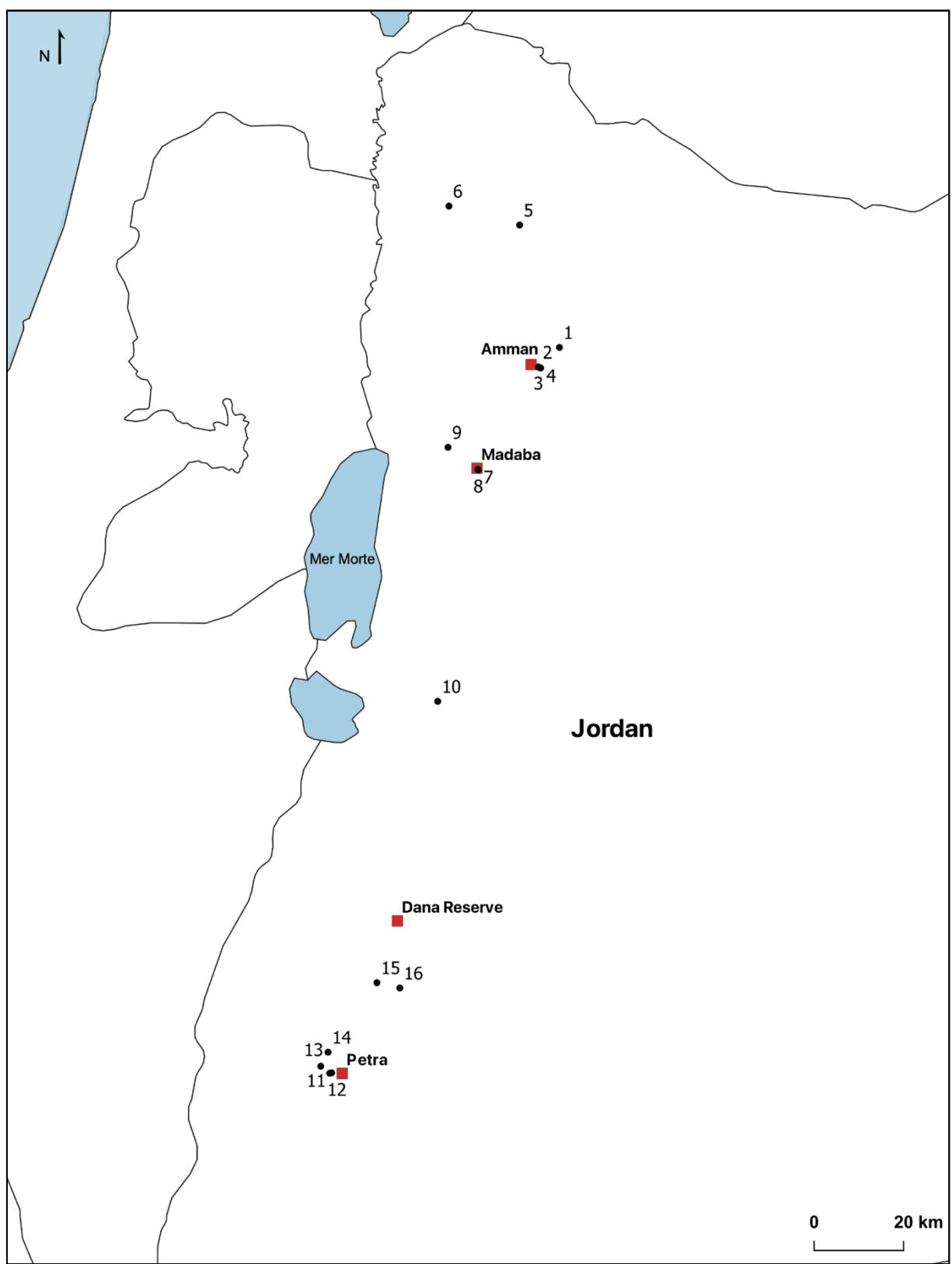


Figure 2 : Carte de la Jordanie avec les numéros des sites visités durant le voyage d'études

Participant.e.s

Etudiant.e.s (Bachelor)

Jaime Hernan Araújo Diaz
Juliette Bossi
Sebastian Corrales
Marie Gros
Josué Louya
Chloé Luisier
Olivier Mathieson
Eva Moritz
Luc Rolli
Erika Sadowski
Oreste Noé Seppey
Sara Vidal Remis

Etudiant.e.s (Master)

Myriam Narom Ifriquia Bensaïd
Anastasija Brančić
Alexia Dorkel
Jose Flores Ruiz
Jakub Niewisiewicz
Anaïs Irène Viranyi

Etudiant.e.s (Doctorat)

Méryl Defours
Elisa Eschenlauer
Kaltrina Igrishta
Lekë Shala

Enseignantes / Collaboratrices

Marie Besse, professeure
Martine Piguet, collaboratrice scientifique
Tara Steimer, chargée d'enseignement

Soutiens

Commission de Gestion des taxes fixes (CGTF) et Association des Étudiants en Archéologie Préhistorique et Anthropologie (AEAPA)
UNIGE – Faculté des Sciences
UNIGE – Faculté des Lettres
UNIGE – Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie – Département Forel F.-A.



Informations pratiques

Hébergements

Larsa Hotel – Amman

Adresse: Amman – Al Jandaweeil, 48, Um Mutaweh St.
Tel.: +962-6-5850955 – 5850956

Black Iris Hotel – Madaba

Adresse: Madaba – King Ali Bin Al-Hussein St., 22
Tel.: +962-7-77209660

Dana Guest House – Dana Reserve

Adresse: Dana Village – Al Tafileh, Dana
Tel. : +962-7-99111434

Tetre Tree Hotel – Petra

Adresse : Gaia – Wadi Musa
Tel.: +962-3-215-5550

Ambassade de Suisse en Jordanie

Adresse: Abdul Jabbar Al-Rawi Street No. 4, South Abdoun, Amman, Jordan
Tel.: +962-6-5931416 / +41 800 24 7 365 ou +41 58 465 33 33 (Urgence consulaire – Helpline du DFAE)
Mail : amman@eda.admin.ch

Pour nous contacter

Marie Besse : +41-7-95070332
Méryl Defours : +33-6-65135950
Tara Steimer : +33-6-06433415

Sommaire

<i>Contexte géographique, environnemental et chronologique.....</i>	13	
I.	Contexte géographique et environnemental.....	13
1.	Environnement	13
2.	Géologie	14
3.	Paléoenvironnement	14
II.	Chronologie	16
<i>Le Néolithique et les rites funéraires au Levant</i>		20
I.	Du Natoufien au PPNB dans le Levant.....	20
1.	Le Natoufien.....	20
2.	Le Néolithique précéramique A dans le Levant.....	21
3.	Le Néolithique précéramique B au Levant nord et dans le Moyen Euphrate	21
4.	Le Néolithique précéramique B au Levant sud	23
5.	Le Néolithique précéramique B final	23
II.	Le Néolithique céramique	24
III.	Les rites funéraires néolithiques au Levant sud	25
1.	Introduction	25
2.	Culte des ancêtres	25
3.	Crânes surmodelés.....	26
4.	Critère de sélection des individus.....	28
<i>Le Chalcolithique levantin et les déserts-kites</i>		29
I.	État de la recherche	29
II.	Chronologie générale.....	29
III.	Paléoenvironnement	29
IV.	Mode de subsistance et économique.....	30
V.	Structure sociale.....	30
VI.	Entités culturelles.....	31
VII.	Architectures	31
VIII.	Matériels archéologiques.....	32
IX.	Les Desert Kites : une analyse archéologique	34
1.	Desert Kites	34
		34
2.	Construction et analyse du corpus	34
3.	Desert kites en Jordanie.....	36
4.	La fonction des kites : entre chasse et activité pastorale	36
<i>Une hiérarchisation de la société à l'Age du Bronze ancien au Levant Sud.....</i>		37
I.	Introduction.....	37
1.	Le Levant Sud	37
2.	Urbanisation et pastoralisme	37
3.	Limites chronologiques	38
II.	Le Bronze Ancien I.....	38
III.	Le Bronze Ancien II.....	39
IV.	Le Bronze Ancien III et IV	39

Pétra et les Nabatéens	41
I. Localisation, environnement et géomorphologie de la cité de Pétra.....	41
II. Pétra et les Nabatéens.....	41
1. Les Nabatéens dans la littérature.....	42
2. Les limites de l'empire nabatéen.....	43
III. Commerce et économie des Nabatéens	43
1. Routes commerciales.....	43
2. Produits échangés	44
IV. Architecture et artisanat	44
1. Architecture nabatéenne	45
2. Typologie des monuments.....	45
3. La céramique nabatéenne	46
V. Religion et croyances	46
La Jordanie Romaine.....	47
I. Introduction.....	47
II. Première arrivée romaine au Moyen-Orient	48
1. La mise en place de la Syrie Romaine	48
2. La Décapole.....	49
III. L'Arabie Romaine	52
1. La mise en place de la <i>Provincia Arabia</i> et la cité de Bosra.....	52
2. Organisation urbaine de Gérasa, une cité phare de la présence romaine en Jordanie.....	54
IV. Conclusion	57
Le Haut Moyen-Âge en Jordanie	59
I. Les Byzantins (390 – 636 Apr. J.-C.).....	59
1. La numismatique byzantine.....	60
2. Les mosaïques byzantines de Jordanie	61
II. Les Califats Islamiques (636 – 750 Apr. J.-C.).....	62
1. La conquête du Levant	62
2. La dynastie Omeyyade	64
3. La numismatique omeyyade.....	64
III. Le Califat Abbasside (750 – 969 Apr. J.-C.).....	66
1. L'arrivée au pouvoir des Abbassides	67
2. Architecture Abbasside	67
IV. Le Califat Fatimide (969 – 1171 Apr. J.-C.)	68
L'Architecture Fatimide.....	69
Moyen-Âge (X-XIV^e siècles) : La période croisée en Jordanie.....	71
I. Contexte historique général	71
1. La Jordanie	71
2. Chrétiens et musulmans.....	71
3. Les croisades	72
II. Les croisades, vue globale	73
1. Définition des croisades	73
2. Causes et motivations	73
3. Dates, étapes et événements clés	73
III. Les croisades au Levant	75
1. Les États latins.....	75
2. Techniques de défense.....	76
3. Influences architecturales	77

IV. Conclusion	79
Bibliographie	80
Sitographie.....	84
<i>Les fiches synthétiques des sites</i>	<i>86</i>
Le site de ‘Ain Ghazal, un établissement agricole néolithique continu sur 2 millénaires	87
La citadelle d’Amman.....	90
Les mosaïques byzantines et omeyyades de Mādabā – église Saint-Georges	91
Château de Kérak.....	95
Petra	98
Al-Beidha	108
Dolmens de Shawbak - Faysaliyya	111
<i>Liste des figures.....</i>	<i>114</i>

Contexte géographique, environnemental et chronologique

I. Contexte géographique et environnemental

1. Environnement

La Jordanie est un pays du Moyen-Orient, situé au sud de la Syrie, entre l'Iraq et l'Arabie Saoudite à l'est, et Israël et la Cisjordanie à l'ouest (Figure 4). Le pays est aussi bordé par la mer Morte et par la mer Rouge. Le territoire est majoritairement désertique, entre sable, silice et basalte. Les rares portions de végétation sont largement concentrées dans les oueds et les zones vaseuses, dans le nord-ouest. En effet, le nord-ouest est la région qui enregistre la plus haute pluviométrie (400-600mm/an). La quantité d'eau de pluie annuelle diminue progressivement vers le sud et vers l'est (jusqu'à moins de 50mm/an). La Jordanie est dans l'ensemble un pays que nous pouvons qualifier d'aride (Ababsa 2013, pp. 64-65).



Figure 4 : Carte de la Jordanie (Furion, 2019)

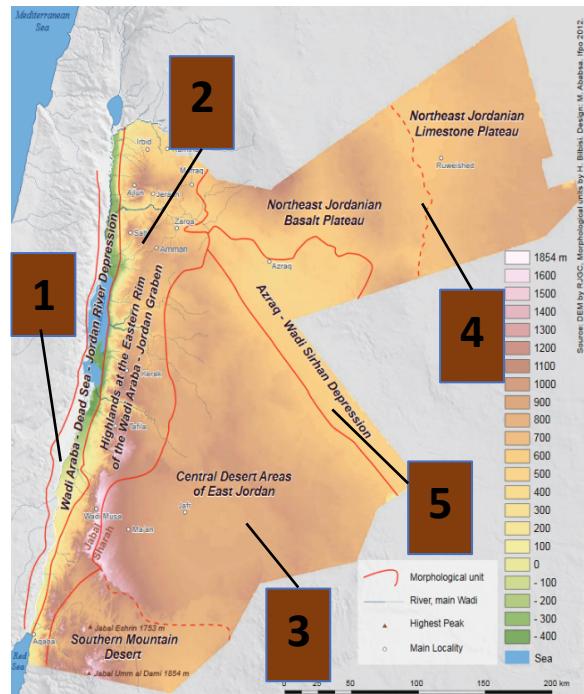


Figure 3 : Zones environnementales de la Jordanie (Ababsa, 2014, p.43)

Nous pouvons diviser le territoire en cinq zones environnementales aux caractéristiques particulières (Figure 3) : La vallée de Jourdain (1), les Highlands (2), les plaines arides (3), la région de Badiya (4) et la dépression Azraq-Wadi Sirhan (5) (Ababsa, 2013, pp. 40-42).

La vallée de Jourdain est un prolongement de la grande vallée du Rift qui s'étend du nord de la Syrie jusqu'en Afrique de l'Ouest, et qui est le produit de l'écartement de la plaque africaine et de la plaque arabique. Les terres de cette zone sont donc à une altitude inférieure à 0m : la mer Morte "culmine" à -419m. La vallée, alimentée par le fleuve Jourdain, le fleuve Yarmouk et le lac de Tibériade, est la zone agricole par excellence de Jordanie (Ababsa, 2013, p. 42).

Les Highlands sont une chaîne montagneuse à l'est de la vallée de Jourdain. Cette zone comprend les plus hauts sommets du pays (1854m), mais aussi des dépressions profondes formant des canyons à travers les montagnes (Ababsa, 2013, p. 44).

Les plaines arides sont une vaste étendue principalement composée de roches siliceuses, et de quelques terres arables. Il y pleut entre 200mm et 350mm par an. Tout au sud, nous retrouvons des escarpements importants et des plateaux à des plus hautes altitudes (Ababsa, 2013, p. 44).

La région de Badiya est constituée de deux plateaux désertiques : un plateau de roches basaltiques, et un plateau de roches calcaires, situé tout à l'est du pays (Ababsa, 2013, p. 46). La dépression Azraq-Wadi Sirhan est un vaste creux, qui récolte l'eau des oueds voisins. Pour cela, il s'agit d'une zone historiquement occupée par des populations nomades (Ababsa, 2013, p. 46).

2. Géologie

La Jordanie repose sur un socle granitique du précambrien, un craton, qui affleure par endroits au sud et sud-est du pays. Par-dessus repose une couche de roches paléozoïques d'origine sédimentaire, épaisse de 1800m par endroits. La couche mésozoïque, plus récente, est aussi le résultat de la sédimentation, lorsque la mer recouvrait encore le nord et l'ouest du pays. Les flux et reflux de la mer à l'intérieur des terres ont joué un rôle important dans l'histoire géologique jordanienne, alternant entre des phases de sédimentation et d'érosion. Au Crétacé supérieur notamment, l'avancement de la mer est très important, ce qui résulte en un fort dépôt le long de la vallée de Jourdain (rift) et de la dépression Azraq-Wadi Sirhan. Ce processus continue plus au moins jusqu'au Quaternaire, où certains bassins deviennent des fleuves et des lacs (Ababsa, 2013, pp. 47-48).

La Jordanie est un lieu de rencontre pour la plaque africaine, arabe, palestinienne et anatolienne. Ces forces sont la cause de l'élargissement de la mer Rouge et de la vallée du Rift, de la déformation du craton nubo-arabe et des Highlands (Ababsa, 2013, pp. 48-54).

La seconde résultante de cette tectonique complexe, particulièrement de la poussée vers le nord de la plaque arabe et de ses frictions avec la plaque palestinienne, c'est une forte séismicité dans la région, autant en fréquence qu'en puissance (Figure 5). Ces tremblements de terre marquent les sources historiques et archéologiques de la Jordanie. Il est fait mention de 300 épisodes sismiques de 2150 BC à nos jours, dont 10 auraient été tout à fait dévastateurs (Ababsa, 2013, pp. 54-59).

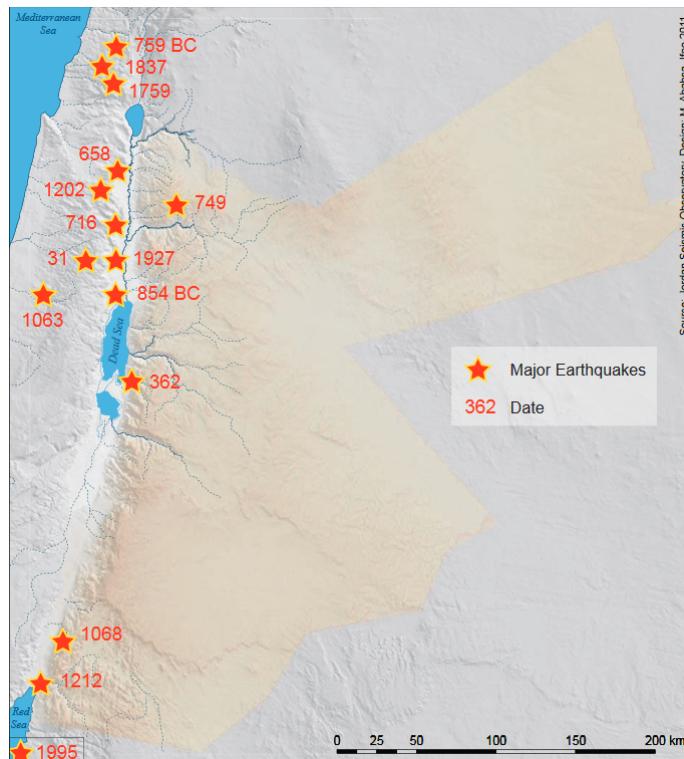


Figure 5 : Carte des grands événements sismiques (Ababsa, 2013, p. 59)

3. Paléoenvironnement

Le paléoenvironnement du Levant a une histoire complexe couplée à des particularités locales. Nous ne pouvons synthétiser ici que modestement cette histoire.

Se sont succédé des phases d'importante ou de faible humidité et/ou de réchauffement, qui ont toujours un impact sur le paysage et les ressources à disposition des sociétés humaines. La période entre 70'000 et 12'000 BP est caractérisée par sept ou huit cycles de fluctuation entre climats humides et secs (Davies, 2005, p. 393). D'une façon générale, nous pouvons dire que le climat paléolithique était plus humide

que ce que la région connaît aujourd’hui. Il y avait plus de lacs et de marais, avec par exemple le large bassin d’Azraq. Les conditions sont devenues plus sèches au cours du paléolithique supérieur (Ababsa, 2013, pp. 98-99). Et pourtant, même durant le LGM (Last Glacial Maximum), qui correspond généralement à une période de refroidissement et de sécheresse, nous constatons en Jordanie des reflux plus tempérés (Henry, 1997, p. 107). Ces épisodes plus humides durant le LGM semblent être une particularité régionale significative, bien étudiés sur les sites de Kebaran et de Qalkhan par exemple (Henry, 1997, pp. 111-112).

Certaines zones ont été sujettes à peu ou pas de sédimentation durant l’Holocène, nous retrouvons alors fréquemment des artéfacts du Paléolithique inférieur affleurant en plein air (Ababsa, 2013, p. 94).

Durant le Natoufien, la zone méditerranéenne de la Jordanie est plus boisée, contrastant avec les autres plus désertiques. En fonction de cet environnement plus propice, la zone méditerranéenne est alors sensiblement plus occupée. Avec le Dryas récent, l’environnement boisé recule, et la proportion de groupes occupant les steppes croît (Henry, 1997, p. 109).

Du PPNA au Chalcolithique, il semble que la dichotomie et l’évolution des environnements boisés et steppiques déterminent fortement l’économie des groupes humains : plus néolithique d’une part, ou plus pastorale et fourragère d’autre part. En effet, nous pouvons expliquer le glissement des populations natoufiennes vers un mode de vie plus sédentaire et dépendant de l’agriculture par des facteurs écologiques (Henry, 1997, p. 110). Par exemple, les sites néolithiques que nous connaissons sont souvent situés à proximité de plusieurs environnements différents, et d’un réseau hydrographique. Les groupes humains pouvaient alors exploiter les différentes ressources nécessaires à la subsistance sans trop se déplacer (Ababsa, 2013, p. 106).

À partir de l’Age du Bronze, des aménagements territoriaux plus importants sont relevés : des étendues nouvelles sont irriguées, l’urbanisation connaît un certain essor. Le paysage est véritablement transformé pour une production plus importante (Ababsa, 2013, p. 117).

Par la suite, le climat reste assez stable, tandis que les sociétés humaines aménageaient de plus en plus le territoire.

II. Chronologie

	Période	Dates [BC]	Informations et dates clés	Sites concernés (fiches sites)	Sources
<i>Epipaléolithique final</i>	Natoufien ancien	10'000 – 9'000	Augmentation de la taille, du nombre et de la permanence des sites. Cueillette intensive de céréales sauvages et de légumineuses pour le stockage avec une agriculture naissante et une chasse au petit gibier, dans le but de pallier le manque induit par le Dryas récent. Échanges à longue distance.	Al-Beidha	Sauvage 2021, p. 14-17 Smith et Kolska Horwitz 1998, p. 206-207
	Natoufien récent	11'600 – 9'600			
<i>Néolithique précéramique</i>	PPNA	10'000 – 8'500	Distinction de plusieurs cultures selon les régions du Levant rendant une typologie type difficile à définir. Agriculture « pré-domestique » localisée dans certaines zones avec la formation de villages. Organisation communautaire accompagnée de symbolisme propre.	Al-Beidha	Sauvage 2021, p. 22 Cauvin 1989, p. 175-176
	PPNB	8'500 – 7'000	Fortes similitudes dans la majeure partie du Proche-Orient, où la cellule familiale devient une structure sociale et productive de base. Structuration complexifiée des villages et apparition de bâtiments communautaires et publics. Agriculture de céréales et légumineuses domestiquées et élevage de plus en plus intensif. Circulation des matières premières en forte croissance.		Sauvage 2021, p. 23-24 Cauvin 1989, p. 176-178
	PPNC	7'750 – 6'400	Mobilité de groupes humains au profit de nouvelles installations et occupations de nouveaux territoires, amenant à l'abandon des villages. Économie agro-pastorale et chasse. Pratique de la crémation en parallèle à l'inhumation.	Collection musée d'Amman ; Ain Ghazal	Sauvage 2021, p. 26
	Néolithique céramique	6'400 – 5'800	Évolution majeure des pratiques techniques via l'apparition de premières sociétés potières et l'utilisation massive de céramique.	Shawbak dolmens : Objets lithiques	Sauvage 2021, p. 26
	Chalcolithique	5'800 – 3'600	Zones habitées en régions semi-désertiques ou désertiques avec longue occupation sédentaire. Présence d'une activité religieuse non dominante dans la régulation de la vie sociale et économique.		Gilead 1988, p. 397-399

Âge du Bronze	Bronze ancien	3'600 – 2'000	Apparition des sites en zone méditerranéenne amenant à un mouvement de sédentarisation. Culture et échange de productions en tant que moteur économique. Émergence d'une élite dirigeante. Urbanisation progressive et concentration de la population dans un nombre restreint de sites fortifiés amenant à des Cité-États.	Shawbak dolmens : Céramique	Sebag 2005, p. 20-23
	Bronze moyen	1'950 – 1'550	Systèmes de fortification de remparts entourant de nombreux sites urbains. Intensification des relations extérieures avec l'Égypte.		Bourke 2011
	Bronze récent	1'550 – 1'150	Domination Égyptienne d'une partie de la Jordanie à la suite de plusieurs campagnes d'invasion. Batailles entre l'Égypte (au sud) et le Mittani (au nord) puis avec le Hatti (au nord). Industrie du verre avec une exportation de perles et vases et la création de centres de production. Fin : Arrivée des « Peuples de la Mer » dans le territoire à domination Égyptienne.	Château de Kérak : Ville à influence Égyptienne	Sauvage 2021, p. 93, 99 et 109
Âge du Fer	Âge du Fer	1'150 – 586	Époque riche en conflits. Grande occupation du territoire et fort morcellement entre petites régions rivales. Traversée du territoire par des routes commerciales, relais économique et culturel avec l'Arabie, Israël et le royaume de Juda. Influence des Hébreux puis des Assyriens amenant à des changements dans la culture matérielle et les pratiques alimentaires. Fin en 587 BC : Siège de Jérusalem avec destruction du temple de Salomon par Nabuchodonosor	Petra : Occupation par les Édomites Shawbak dolmens : Céramique	Ababsa 2013, 126-130
Périodes historiques	Âge du Fer III Domination néo-babylonienne et perse	586 – 332	Domination babylonienne avec retour du nomadisme, peu de traces archéologiques. L'empire puissant manque de cohésion, dont seule Babylone jouit de l'économie et de sa prospérité. Domination perse dès 539 BC avec la création de l'empire perse achéménide, où tout le territoire se retrouve uni sous une seule structure impériale. L'élite perse occupe les fonctions importantes. Fin en 332 BC : Conquête d'Alexandre le Grand		Villeneuve 2021, p. 4 Sauvage 2021, p. 129, 132
	Période hellénistique et nabatéenne	332 – 64 BC	Peu de données archéologiques et épigraphiques. Déclin de la population et peu de villages à côté de la fondation de grandes villes. Développement de terres agricoles et points de passage pour le commerce des caravanes d'Arabie.	Petra : Monastère Deir et tombeaux rupestres	Villeneuve 2021, p. 4 Ababsa 2014, p. 135

		Jordanie présente aucun intérêt pour Alexandre le Grand car possède peu de villes et de richesses. Cela permet la constitution d'un seul État unifié sous l'égide de la dynastie Ptolémaïque (Égypte), puis des rois nabatéens. Fin en 64 BC : Conquête du nord de la Jordanie par Pompée	Shawbak dolmens : Réutilisation nabatéenne	
Domination romaine	64 BC – 395 AD	Contrôle du marché maritime et des caravanes par les Nabatéens, déclin progressif avec l'arrivée des romains. Intégration totale du pays à l'Empire romain en 106 AD. Construction de monuments gréco-romains comme des temples, théâtres, thermes etc. Développement de centres économiques et administratifs ainsi que culturels. L'Est du pays reste hors contrôle. Fin en 324 AD : Constantin Ier devient le seul empereur romain	Citadelle d'Amman : Temple d'Hercule	Ababsa 2014, p. 145 Villeneuve 2021, p. 5
			Shawbak dolmens : Céramique	
Domination byzantine	324 – 638	La plupart des villes sont dirigées par des évêques et les provinces sont regroupées sous une autorité patriarche. Économie se base sur la culture traditionnelle de la vigne et de l'olivier ainsi que l'extraction du mineraï de cuivre. Multiplication des églises et de monuments religieux, étendue de la christianisation vers les villages en campagne. Fin en 635 AD : Conquête arabe et prise de Petra	Mosaïques de Madaba	Ababsa 2014, p. 162
Domination arabe	638 – 1'099	Développement de grosses communautés rurales et monastiques avec déclin des villes traditionnelles. Construction de mosquées dans les zones urbaines et de grands palais et citadelles dans le désert par les califes pour affirmer leur pouvoir et l'islam. Changements économiques et commerciaux sous l'égide califale avec la création de nouveaux établissements urbains. Fin en 1'099 AD : Conquête des croisés et prise de Jérusalem	Petra : Désertée	
Domination des croisés	1'099 – 1187	Émergences de villes castrales regroupant des chrétiens d'Orient et des colons d'Occident. Construction de forteresses dans les campagnes entourées de plusieurs villages, dont la richesse provenait de l'agriculture, les vergers, les cultures de canne à sucre et de la pêche. Fin en 1'187 AD : Prise de Jérusalem par Saladin	Citadelle d'Amman : Complexe du palais omeyyade	Villeneuve 2021, p. 5 Ababsa 2014, p. 172
			Château de Kérak : Construction par les croisés	Ababsa 2014, p. 180-183

	Domination mongole et Mamelouks	1'291 – 1'516	Restructuration économique et administrative centrée sur la défense des frontières face aux mongoles et la sécurité des marchands et pèlerins. Épidémie de la peste noire vers 1'340 AD qui amène à de grosses pertes démographiques et un gros impact sur l'économie de la région. Nouvel essor des villages avec des techniques remontant quasiment à l'âge du Bronze. Fin en 1'516 AD : Conquête Ottomane	Château de Kérak : Complété par les Mamelouks	Villeneuve 2021, p. 5 Ababsa 2014, p. 184
	Époque ottomane	1'516 – 1'917	Populations musulmanes, chrétiennes et juives vivent dans différents villages dans une régions stabilisée. Réformes et lois établissant une hiérarchie administrative avec trois fonctionnaires en place pour gouverner les régions.		Ababsa 2014, p. 188-190

Le Néolithique et les rites funéraires au Levant



Figure 6 : Carte présentant les sites archéologiques néolithiques principaux du Levant (Borrell, 2017)

I. Du Natoufien au PPNB dans le Levant

1. Le Natoufien

Cette période s'étend de 10 500 à 8 000 BC. Des groupes d'habitations en pierres de chasseurs-cueilleurs semi-sédentaires dans la vallée du Jourdain apparaissent sous forme de petites cabanes rondes à moitié enterrées, sans parois internes et avec une armature en bois pour soutenir la toiture. Elles font 7 à 9 mètres de diamètre, comprennent parfois un foyer et/ou des fosses de stockage. Il s'agit du début de la sédentarisation, que nous pouvons observer sur les sites de ‘Ain Mallaha dans la vallée du Jourdain, ou encore à Mureybet en Syrie (Berg, 2000).

Concernant les pratiques funéraires, les morts sont regroupés dans les habitats ou à proximité. Les rites funéraires et modes de sépultures sont divers : nous retrouvons des tombes individuelles, collectives ou multiples. Dans les cimetières, les tombes collectives sont majoritaires, bien que des tombes individuelles soient attestées. Au Natoufien récent et final le nombre de sépultures individuelles augmente et le mobilier funéraire disparaît. Dans certains cas, le crâne est prélevé tandis que dans d'autres nous retrouvons des crânes en surnombre. Les sépultures secondaires deviennent également plus fréquentes, avec inhumation pour un dépôt final. Ce sont les prémisses du « culte des crânes », pratiqué dans les périodes ultérieures (Berg, 2000).

Quelques figurines anthropomorphes sur galet ont été retrouvées, dont le sexe n'a pas pu être déterminé, soit car la figurine était fragmentée, soit car il n'y avait pas d'élément figuré déterminant. Ils pratiquaient également des arts géométriques, des frises géométriques incisées ou en reliefs sur des bols en calcaires, avec des motifs répétitifs. Ces arts géométriques sont connus avec les sites de Wadi Hammeh et ‘Ain Mallaha par exemple (Berg, 2000).

2. Le Néolithique précéramique A dans le Levant

Cette phase correspond au Natoufien final et s'étend de 9 900 à 8 890 BC, elle est marquée par une concentration des habitats sur la zone méditerranéenne. Il n'y a pas de changement d'économie de subsistance significatif, cependant des premiers essais de domestication sont attestés pour cette période. Le PPNA correspond à une période de développement technologique et de nouveautés pour le Levant. Cette période se caractérise par une transition culturelle, faisant véritablement rentrer le Levant dans le Néolithique. Ainsi, durant cette période, une forme de proto-agriculture se met en place, certaines céréales comme le blé commencent à être domestiquées. Les prémisses de l'élevage sont également attestées pour cette période, avec la domestication de la chèvre. Les autres espèces seront, quant à elles, domestiquées plus tardivement, le chien le sera seulement 3000 ans plus tard en Palestine. Les nouveautés technologiques ne se limitent pas au mode de subsistance. L'architecture circulaire, l'industrie lithique et artistique connaissent également de véritables changements, en témoigne notamment la tour de Jéricho, monument de 8 m de haut impliquant un effort collectif sans nécessairement une complexification de l'ordre social (Perrot, 1993).

3. Le Néolithique précéramique B au Levant nord et dans le Moyen Euphrate

a) Généralités

Le PPNB s'étend de 7 600 à 6 000 BC et se distingue en quatre phases : le PPNB ancien, moyen et récent, le final étant le PPNC. Cette période est caractérisée par une agriculture généralisée et le début de la domestication animale. Nous retrouvons la culture du PPNB dans les quatre zones principales du Levant nord, le Moyen Euphrate, en Damascène, sur le littoral à Ras Shamra et dans les oasis intérieures de la zone semi-désertique à Palmyre et El Kown. Pour ce qui est de la dernière zone, nous observons seulement le PPNB final, ou PPNC, dont nous parlerons plus loin (Cauvin, 1993).

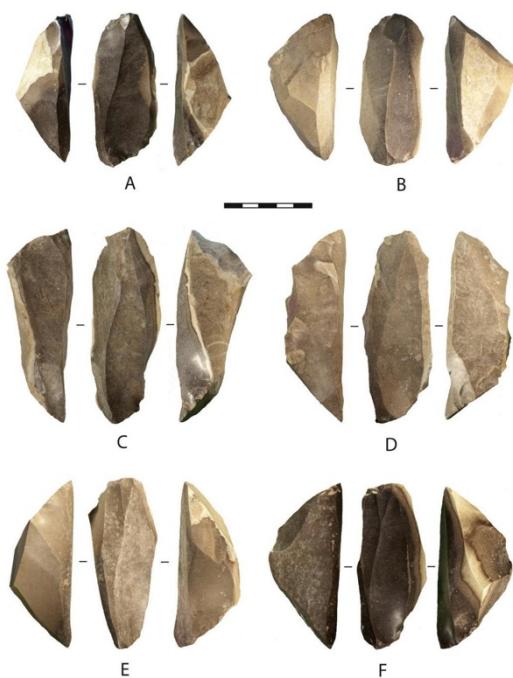


Figure 7 : Exemples de nucléus bipolaires (Borell, 2017)

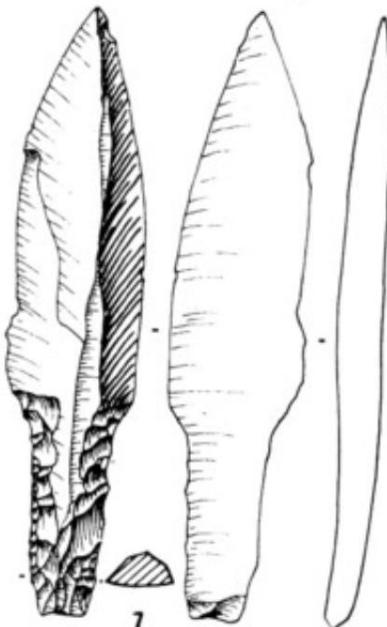


Figure 8 : Pointe de Byblos (Cauvin, 1975 ; modifiée)

Concernant l'industrie lithique, le PPNB au Levant nord est caractérisé par l'apparition de technique de débitage laminaire sur nucléus bipolaire (Figure 7), qui constitue un changement important dans la tradition lithique. Cette technique, débutant au PPNA mais caractéristique du PPNB, permet une grande régularité de production de lamelles, identifiées dans toute la région du Levant. Le lithique se traduit par un armement important tant sur le plan quantitatif qu'esthétique. Les retouches sont faites par pression lamellaire, et un nouveau type de microlithe fait son apparition, les pointes de flèches à pédoncule détaché par double épaulement, ou dite pointe de Byblos (Figure 8). Concernant l'architecture

domestique au PPNB, nous avons des maisons majoritairement rectangulaires, à l'inverse du PPNA, et pour les rites funéraires, cette période est caractérisée par le développement et la démocratisation de la pratique du « culte des crânes ». Certaines cultures sont déjà pourvues de céramiques mais seulement durant le PPNB final (PPNC) (Cauvin, 1993).

Le Moyen-Euphrate est le berceau de la culture du PPNB, dont nous observons les traits les plus caractéristiques dans l'industrie lithique et l'architecture, qui commencent à se développer au Mureybetien récent, entre 7 800 et 7 600 BC (Cauvin, 1993).

b) Prémices du PPNB dans le Mureybetien

C'est durant le Mureybetien¹ récent (MRIIIB) que nous commençons à observer des habitations rectangulaires, qui coexistent avec les habitations de plan circulaire du PPNA, notamment sur les sites de Mureybet² et de Cheikh Hassan. Ceci constitue l'un des indices de la transition culturelle qui s'opère durant le PPNB. Pour le lithique, nous observons un débitage laminaire sur nucléus bipolaire. Ces deux éléments se retrouvent antérieurement dans la région de l'Euphrate. On commence à avoir un développement des armements caractéristiques du Levant nord, et il y a une diminution des pointes à encoches précoce aux régions avoisinantes ainsi que l'apparition de pointes à pédoncule plat et court (Cauvin, 1993).

c) Le PPNB ancien

Cette phase s'étend de 7 600 à 7 200 BC. Nous identifions cette culture sur le site de Dja'dé, à 60 km au nord de Mureybet, où nous retrouvons des constructions rectangulaires et les signes d'une protoagriculture ayant débuté au MRIIIB et qui se poursuit. La chasse est spécialisée sur les bovins, mais il n'existe toujours pas d'élevage. Pour l'industrie lithique, nous retrouvons de nombreux nucléus naviformes et les premières pointes dites de Byblos ainsi que d'autres types à retouches plates lamellaires. Les pointes caractéristiques du PPNB ancien sont celles à pédoncule denticulé, toujours avec une persistance de types de flèches du MRIIIB. Un dépôt de crâne a été retrouvé pour cette période (Cauvin, 1993).

d) Le PPNB moyen

Le PPNB moyen s'étend de 7 200 à 6 500 BC dans la région de l'Euphrate et correspond au Mureybetien récent IVB et à la phase 2A du site d'Abu Hureyra, dont la première occupation néolithique est datée de 6 870 à 6 300 BC, s'étendant sur une surface de 8 hectares. L'architecture est rectangulaire, à Mureybet nous retrouvons des maisons en pisé à longues pièces transversales, et à Abu Hureyra, nous observons le même type d'habitats mais les sols ont été peints en noir. C'est également sur ce deuxième site que des traces d'agriculture d'espèces domestiquées ont été identifiées : du blé amidonnier, de l'orge, des lentilles, de la fève et de l'engrain. La chasse est centrée sur la gazelle tout comme à Mureybet IVB, mais à Abu Hureyra, nous retrouvons les premières traces de domestication de la chèvre pour cette zone du Levant nord. Pour l'industrie lithique, les pointes de flèche sont plus grandes, ce sont toujours les pointes de Byblos, à base tronquée, les retouches paraissent abruptes. Des haches polies en roches vertes ainsi qu'en obsidienne ont également été découvertes pour cette période, celles-ci venant de Cappadoce et du Taurus oriental. Nous avons retrouvé des dépôts de crâne à Abu Hureyra et des crânes humains exposés sur des supports d'argile dans une maison de Mureybet.

C'est au début de cette phase que les caractéristiques culturelles du PPNB commencent à gagner le Levant sud (Cauvin, 1993).

e) Le PPNB récent

Cette période s'étend de 6 500 à 6 000 BC dans le Levant nord. La culture du PPNB récent est connue dans la région par la phase 2B du site Abu Hureyra, où elle s'y étend de 6 300 à 6 130 BC. Pour l'agriculture, une nouvelle espèce de blé nu (*Triticum aestivum/durum*) est domestiquée, accompagnée d'une intensification de l'élevage de chèvres et de moutons. Cette période se retrouve aussi sur les sites de Halula et au nord à Tell Aswad dans la Djézireh syrienne.

¹ Du site éponyme de Mureybet, en Syrie

² Phase IIIB

Plus au sud de l'Euphrate et en zone désertique à Bouqras, il existe une économie analogue entre 6 400 et 5 900 BC, les céréales sont très diversifiées : on a différentes espèces de blés et d'orges cultivées. L'élevage comprend également des ovicaprinés, des bœufs et peut-être des porcs. La chasse est plus importante que dans les zones tempérées. Le village d'Abu Hureyra s'étend à cette période sur 12 hectares, et comme à Bouqras, les habitats sont denses et les maisons en briques crues comportant 5 pièces ou plus sont séparées par de courts et étroits passages, communiquant généralement par des portes basses de type « hublot ». L'outillage lithique est caractérisé par un armement important comme pour les phases précédentes et nous retrouvons toujours les pointes de Byblos. L'obsidienne se retrouve en quantité plus importante, venant d'Anatolie centrale et de Cappadoce. Les lames de haches en pierre polie sont très fréquentes sur ces deux sites.

Il y a la présence de « vaisselle blanche » sur tous les villages de cette époque, mais à Abu Hureyra il n'y a que des contenants de grandes dimensions en plâtre (Perrot, 1993).

Nous retrouvons des figurines animales en terre cuite et sur le site de Abu Hureyra également des sceaux. Il existe de la céramique précoce dans plusieurs villages : à Bouqras avec des décors peints géométriques, semblables à d'autres céramiques d'Irak de cette période, et à Tell Aswad avec une céramique monochrome, lustrée de couleur claire avec des motifs simples.

C'est une période de développement et d'une première diffusion du Néolithique vers la zone aride, où deux cultures céramiques se mettent en place, l'une peinte tournée vers le Moyen-Orient, l'autre monochrome lustrée tournée vers l'Occident.

La région de Damas intègre à la fin de cette phase les habitats rectangulaires à sols de chaux, l'outillage lithique classique du PPNB, ainsi qu'une technique développée de la hache taillée en silex à taillant poli (Cauvin, 1993).

4. Le Néolithique précéramique B au Levant sud

Le plan quadrangulaire des habitats se met en place plus tardivement au Levant sud, aussi durant le PPNB ancien, remplaçant les habitats circulaires de la période précédente. Les maisons sont plus simples et plus petites, ce sont des bâtiments allongés, ouverts sur un des petits côtés et divisés en compartiments symétriques par des piliers ou des murs transversaux avec une porte centrale. L'entrée et les portes sont alignées de sorte que cela forme un couloir.

C'est autour de 8 000 BC que la superficie des villages augmente, variant de 500 à 3000 m². Pour les plus grands sites, il y a une capacité d'habitation de 200 à 300 personnes. Ce sont des habitats denses et agglutinés, occupés par des groupes familiaux (Berg, 2000). Entre 7 000 et 6 500 BC, nous observons le début de la domestication animale et de quelques espèces végétales, à peu près à la même période que pour le Levant nord.

Concernant l'industrie lithique, comme au Levant nord, le PPNB est caractérisé par l'apparition de technique de débitage laminaire sur nucléus bipolaire.

Pour le PPNB ancien, nous disposons de peu de données, le peu de sites connus nous laisse penser qu'il s'agit d'une période de peuplement clairsemé. Certains sites du PPNA sont réoccupés après un certain laps de temps.

À la fin de cette période, il y a un déclin des grands villages et un abandon de certaines zones d'habitats. Il apparaît que les populations du Levant sud ont eu des contacts avec celles du Levant nord avec des échanges de techniques, que ce soit pour l'agriculture, l'élevage, l'industrie lithique ou osseuse, et, dues aux différences climatiques, les ont adaptées à leurs régions. Le PPNB du Levant sud comportent alors les mêmes caractéristiques que le Levant nord à quelques détails près, néanmoins arrivées plus tardivement, comme sur les sites de Nahal Issaron ou Wadi Feinan (Perrot, 1993).

5. Le Néolithique précéramique B final

Si le PPNB final a une extension géographique moins importante que les phases précédentes du PPNB, c'est parce qu'au début du VIII^e millénaire avant notre ère, la céramique s'est répandue presque partout et que c'est elle qui sert désormais à nommer les différentes cultures.

Les premiers développements de la technique céramique au Proche-Orient se situent aux alentours de 6000 BC. La céramique associée à la série dite primitive est caractérisée par une grande simplicité, elle présente deux types de pâte, dont une à inclusion végétale et de couleur claire, beige ou chamois, des formes très simples et peu variées et des décors très rares. Nous retrouvons ce type de céramique appartenant à la série dite "primitive" sur les sites de type Guran et de Çatal Hüyük.

La vallée du Balikh compte plusieurs sites avec Tell Aswad, Gürcütepe, Tell Sabi Abyad II, Tell Damishliyya I, Tulul Breilat et Tell Mounbateh. Tous ces sites présentent un matériel très comparable avec une série à inclusions végétales largement majoritaire et éventuellement une petite série sans inclusions végétales, des surfaces lisses ou polies, des formes fermées sans col très nombreuses à côté de formes droites ou ouvertes, convexes ou rectilignes, des décors très rares ou absents.

La vallée de l'Euphrate, quant à elle, est représentée par trois sites. La céramique de Kumartepe et celle de Sürük, qui sont très semblables à celles des sites de la vallée du Balikh, et la céramique de Tell Halula, qui est composée d'une série à inclusions minérales ajoutées, ce qui la différencie des derniers sites. Ses formes simples et la rareté des décors semblent la faire appartenir au deuxième stade de développement de la céramique, bien que l'ajout de dégraissant minéral préparé apparaisse comme un élément technique relativement élaboré.

Nous retrouvons en Syrie occidentale, sur le site de Tell el-Kerkh, une céramique à inclusions minérales plus ou moins granuleuse, de couleur gris-noir et épaisse ainsi qu'une céramique dite "Dark-Faced Burnished Ware" dont les formes sont très simples et qui ne présente aucun décor. Toutes ces caractéristiques sont celles du deuxième stade de développement (Cauvin, 1993).

II. Le Néolithique céramique

La phase suivante est celle de la généralisation de la technique céramique dans tout le Proche-Orient. Au début du VIII^e millénaire, la plupart des sites du Proche-Orient connaissent déjà la céramique. Seules les régions du Levant Sud et du désert syrien semblent marquer un certain retard dans l'adoption de cette technique.

Cette grande expansion est marquée par une grande diversification des types de pâte, des traitements de surface, des formes, décors et tailles. On assiste alors à une régionalisation de la céramique. Plusieurs grandes régions céramiques se dessinent que nous pouvons distinguer grossièrement en quatre grands ensembles en 5700 BC : le Zagros, la Mésopotamie septentrionale, la Syrie du Nord-Cilicie et l'Anatolie. La céramique de la région du Zagros se caractérise par la présence d'inclusions végétales et de couleur claire, dont la surface peut être lissée, polie ou engobée rouge. Les formes sont souvent concaves et carénées, sans col, à fond convexe ou plat. Les décors sont peints, essentiellement de motifs géométriques en bandes horizontales au bord et à la carène.

Les sites de la Mésopotamie septentrionale ont fourni une céramique dont une partie présente des caractéristiques de série à inclusions végétales de couleur claire et l'autre partie sans inclusion végétale. Aussi de couleur claire, elle présente des surfaces lissées, polies et, parfois, engobées en rouge. Avec des formes très souvent carénées, des cols rares ou absents, des fonds plats, éventuellement munis de pieds, ces céramiques ont des décors plastiques à motifs figuratifs où sont peints des motifs géométriques simples ou, dans quelques cas, incisés.

Pour ce qui est de la région de Syrie du Nord-Cilicie, nous retrouvons des formes convexes, des cols, des fonds plats ou convexes, des décors imprimés et parfois peints. Il existe aussi dans cette zone une série sans inclusions végétales, de couleur foncée, souvent polie, beaucoup plus importante en proportion que la série claire à inclusion végétale, qui existe également sur la plupart des sites.

En Anatolie, les premières céramiques étaient à inclusions végétales et de couleur claire. La céramique à ce troisième stade de développement est, quant à elle, de couleur foncée et polie. Les couleurs claires et la série engobée rouge n'apparaissent que plus tard. Les formes sont convexes, très souvent fermées, sans col, à fond plat et les décors sont très rares, incisés et, très peu souvent, peints. La céramique anatolienne se distingue de celle de Syrie du Nord-Cilicie par l'absence de cols, la rareté du décor et l'absence de décor imprimé.

Une des caractéristiques principales de la céramique à ce stade de développement est sa grande variabilité et diversité. Dans la deuxième moitié du VI^e millénaire, c'est à dire en 5500 BC, il semblerait que cette variabilité régresse. En effet, les niveaux de transition entre la période pré-Halaf et la période Halaf voient décroître la diversité de plusieurs caractères et en voient d'autres se préciser, comme la distinction entre céramique "grossière" et céramique "fine". C'est ainsi que depuis le premier niveau de la période Halaf, l'essentiel des céramiques se compose d'une série "fine", le plus souvent peinte, et d'une série "grossière" très exceptionnellement décorée. Nous constatons donc une standardisation des céramiques qui apparaît et qui laisse entrevoir l'apparition de types précis associant les types de pâte,

les formes, les techniques et les motifs décoratifs de façon spécifique. C'est ce qui caractérisera le stade suivant du développement de la technique céramique (Cauvin, 1993).

III. Les rites funéraires néolithiques au Levant sud

1. Introduction

Les rites funéraires du Proche-Orient et en particulier ceux du Levant Sud sont divers et intéressants, nous allons nous pencher ici sur la pratique des crânes surmodelés.

Il n'est pas rare de trouver des squelettes acéphales et/ou des crânes isolés dans le contexte néolithique du Proche-Orient. Les premiers crânes surmodelés furent découverts à Jéricho, en 1953, par K. Kenyon, une archéologue britannique. Nous en comptons une soixantaine trouvés parmi huit sites néolithiques couvrant une aire géographique (Figure 9) de la vallée basse du Jourdain à la Damascène (Bocquentin, 2021, p. 25).

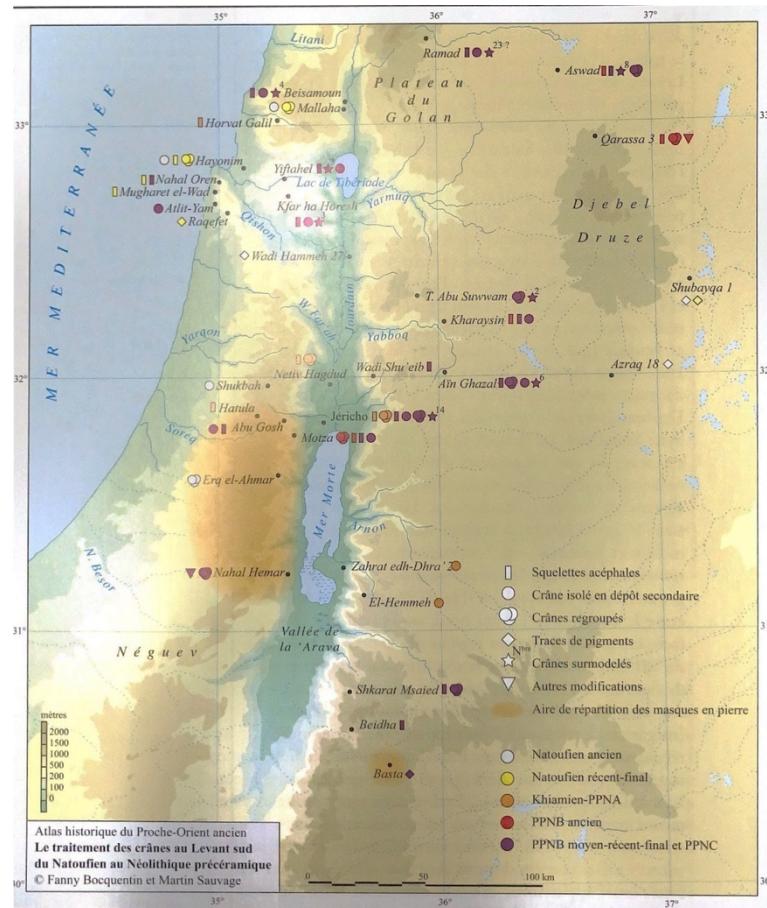


Figure 9 : Carte présentant le traitement des crânes au Levant sud du Natoufien au Néolithique précéramique (Bocquentin In Sauvage et al., *Atlas historique du Proche-Orient ancien*, 2021, p. 25)

La pratique des crânes surmodelés est connue principalement dans deux régions, distantes l'une de l'autre : le Levant sud et l'Anatolie. Elle apparaît au Levant sud au PPNB moyen et récent, vers 8 200 - 7 200 BC et en Anatolie au Néolithique céramique vers 6 300 – 5 000 BC (Bocquentin, 2012, p. 1). C'est une pratique qui fascine et qui est souvent attachée au culte des ancêtres.

2. Culte des ancêtres

L'attention particulière donnée aux crânes suggère la croyance d'un pouvoir après la mort qui se transmettrait de génération en génération par le culte des ancêtres. Bien que, pour certains archéologues, la présence de crânes modifiés de femmes et d'immatures en Anatolie ainsi que d'adolescents au Levant Sud laisse penser que ce serait plutôt des talismans, des offrandes funéraires,

des dépôts de fondations, ou des masques funéraires à buts mémoriels, la notion d'ancêtres ne suggère pas forcément un âge, sexe précis ou même une parenté stricte (Bocquentin, 2013, p. 3). En ethnologie, le terme ancêtre renvoie à un ascendant lointain voire mythique, ou à un défunt transformé en esprit. Cette transformation serait un passage ritualisé, ou une pratique de double funérailles, elle peut dépendre du statut du défunt et/ou de la cause de la mort. Ils sont une figure d'autorités, là où, dans le culte des morts, ceux-ci ne jouent aucun rôle, sauf de référence spirituelle (Bocquentin, 2013, p. 4). Les modifications des crânes au PPNB suggèrent un objet de culte, ou un moyen de l'accomplir, mais il est complexe de différencier culte des ancêtres et culte des morts. Les rituels du culte des ancêtres sont généralement périodiques et une relique peut être gardée pendant des générations (Bocquentin, 2013, p. 4).

3. Crânes surmodelés

Cette pratique consiste en l'application d'une matière plastique faite en terre, en argile, en cendres, en plâtre ou chaux, sur un crâne sec. Celle-ci va couvrir la face (parfois la mandibule est incluse) et les temporaux sur lesquels sont modelés le visage et les oreilles, ainsi que la partie inférieure de l'occipital (Figure 11).



Figure 11 : Crâne surmodelé de Jéricho (British Museum, 1954)



Figure 10 : Crâne surmodelé de Tell Aswad (Stordeur et Khawam, 2007)

Les crânes surmodelés sont généralement aménagés avec un socle sur lequel le crâne peut reposer, et parfois, le cou est également modelé. Le reste de la voûte crânienne qui correspond au cuir chevelu n'est pas couvert. Le modelage vient pallier la disparition des parties les plus charnues de la tête (Bocquentin, 2013, p. 2).

Un colorant (rouge, brun, rose ou jaune) peut être mis dans la pâte, ou appliqué après coup sur le modelage, et parfois certains détails anatomiques sont peints. Les constituants et les éléments utilisés (bitume, coquillages) varient d'un site et d'un spécimen à l'autre, cela est sûrement dû à une production locale et secrète tant les techniques sont variées (Bocquentin, 2013, p.2). Les visages sont représentés sur le point de s'endormir ou endormis ; si les yeux sont ouverts, les pupilles sont verticales, matérialisées par l'interstice de deux fragments de coquillages. Elles peuvent évoquer les yeux des chats ou reptiles vivant au Proche-Orient.

Les spécimens les mieux conservés, ceux de Jéricho et Tell Aswad, présentent le plus de caractéristiques individuelles. D'autres spécimens frappent par leur ressemblance tels trois des dix crânes du site de Jéricho et trois de ceux d'Ain Ghazal.

Les styles sont propres à chaque site, il existe néanmoins des points communs entre les plus anciens (PPNB moyen) : des proportions irréalistes, avec la hauteur du crâne réduite et sa largeur exagérée, un air joufflu, surtout si la mandibule n'est pas intégrée, le menton placé au niveau des dents maxillaires, ainsi que la bouche et le nez remontés. Ces modifications sont sûrement le résultat d'un choix des artisans et non pas d'une méconnaissance de l'anatomie, car malgré des techniques différentes, les résultats sont proches, et laissent penser à une volonté de modeler ces visages. C'est peut-être une volonté de rajeunissement de l'individu, l'anatomie ressemble en effet à celle d'un jeune enfant, mais parfois, les crânes présentent des caractéristiques d'adultes (moustache). Les pupilles verticales sont un symbole récurrent dans les représentations des animaux du Néolithique, qui ont un mode de vie nocturne et qui chassent à l'affût, il y a peut-être, dans le choix de les ajouter aux crânes, une symbolique ou un renvoi à une espèce de bestiaire néolithique (Bocquentin, 2013, p. 4). Au PPNB récent et final, la pratique des crânes semble disparaître là où elle était présente et va se développer plus tard dans le nord en Damascène, à Tell Aswad et Tell Ramad, avec quelques différences : les types sont différents, le visage a des proportions réaliste et la mandibule est toujours incluse (Figure 10) (Bocquentin, 2013, p. 4).

Selon des recherches approfondies, menées par K. Kenyon, les crânes seraient « chéris » pendant une génération, le temps que le souvenir du défunt s'efface ; les crânes enfouis seraient le signe de la « désaffection » du crâne. À Jéricho, les crânes se trouvaient sur un sol, ailleurs, ils étaient cachés, ce qui peut témoigner d'un cycle avec des étapes d'utilisation. Les crânes en fosses sont souvent incomplets, cela indiquerait la fin de la chaîne opératoire, avec l'inhumation rituelle de l'objet du culte (Bocquentin, 2013, p. 6). Les dépôts sont souvent pluriels, avec un agencement particulier, par exemple à Tell Aswad avec un aménagement des crânes sur des socles en terre (Figure 12).



Figure 12 : Crânes surmodelés de Tell Aswad *in situ* (Stordeur et Khawam, 2007)

Le contexte funéraire est indiscutable pour ce site, mais plus complexe pour les autres. Les dépôts sont proches des sépultures, mais il n'y a aucun lien direct avec les défunt, de plus, il n'est pas certain qu'il y ait eu une séparation entre le lieu de vie et les sépultures. Mais les crânes surmodelés sont souvent inhumés en groupe et laissent donc penser à un acte communautaire (Bocquentin, 2021, p. 5). L'état final des crânes donne des indices de manipulations répétées avant leur enfouissement, tels : plusieurs couches d'enduit, le nez semble avoir été remodelé, des fragments de surmodelage désolidarisés de leur support, des traces de raclage. En effet, on constate à ‘Ain Ghazal, que deux des quatre crânes trouvés dans un fossé avaient du plâtre dans les orbites ainsi que sur les maxillaires. Les deux autres n'avaient pas de traces de plâtre. Les fragments de plâtre suggèrent un repositionnement cérémonial, et il est ainsi probable que les deux crânes “nus” aient perdu leur surmodelage pendant le transport d'une position à la finale (Rollefson, 1983, p. 35). Ceci laisse penser à une utilisation du crâne par les vivants pendant une période longue, jusqu'à l'enfouissement (Bocquentin, 2013, p. 7). L'enfouissement ne signifie pas

un oubli pour autant, car nous pouvons trouver de nombreux foyers à proximité des dépôts humains, notamment à Tell Aswad, avec une volonté de signalisation et de délimitation des zones funéraires. En effet, des petits foyers ronds, formés de blocs de basalte brûlés mêlés de charbons marquent la périphérie de l'aire et celle de certaines sépultures (Stordeur, 2006, p. 51).

4. Critère de sélection des individus

Le NMI des crânes surmodelés est de 59 individus, il y a un surplus de crânes en comparaison aux nombres de squelettes acéphales, nous pouvons donc y voir un objet de sélection (Bocquentin, 2021, p. 5). Il y a des crânes d'individus masculins, féminins et immatures, nous ne pouvons donc pas y voir un critère de sélection (Bonogofsky, 2004).

Il y a une morphologie crânienne artificielle ou naturelle, avec des traces de déformation de la voûte de l'individu durant son vivant. Dès l'enfance, les individus ont été soumis à des contraintes qui ont eu comme conséquence d'élargir sensiblement le neuro-crâne (Bocquentin, 2013, p. 5). Les modifications sont aussi présentes chez les crânes d'individus qui n'ont pas subi de traitements après la mort, comme une morphologie naturelle du crâne liée à des prédispositions génétiques, cela peut être en lien avec une sélection au sein d'une même lignée biologique (Bocquentin, 2013, pp. 5-6). Nous pouvons alors faire le lien avec les hypothèses liées au rang, hérité ou non, et à la cause de la mort, elles peuvent aussi être combinées. Il y a une possibilité de plusieurs chaînes opératoires dans l'acquisition même des crânes, certains détails tel le déplacement des segments atomiques les plus proches de la tête (mandibule, cervicales, premières côtes, jonction scapulo-humérales) confirme que le prélèvement du crâne intervient dans la plupart des cas après le pourrissement des parties molles (Bocquentin, 2013 ; 2021, p. 5).

Le Chalcolithique levantin et les déserts-kites

I. État de la recherche

La période du Chalcolithique succède au Néolithique et précède l'âge de Bronze. Elle constitue un jalon majeur pour l'histoire des techniques au Proche-Orient, témoignant de l'apparition de l'industrie de la métallurgie du cuivre. Il s'agit d'une période qui peut correspondre à l'équivalent de l'âge de cuivre (Ferembach, 1959).

Cependant, le terme n'est pas utilisé universellement, certaines régions étant peu connues pour cette période, notamment les environs du Sinaï et de la Mésopotamie, où cette appellation n'est pas utilisée. En revanche, elle est bien établie pour la région de l'Anatolie et du Levant, en particulier au Levant sud (Gilead, 1988, p. 399).

La région du Levant comprend les territoires du Proche-Orient, notamment la Syrie, le Liban, Israël, les Territoires palestiniens et la Jordanie actuelle. Pour la période en question, cette zone se divise en deux provinces culturelles : le Levant Nord et le Levant sud. Cette division se manifeste clairement à travers la nature distincte des vestiges, des sites archéologiques et de l'histoire de la recherche sur ces deux parties du Levant. Le Levant nord correspond au sud-est de la Turquie, au nord de la Syrie et au nord du Liban, tandis que le Levant sud englobe le reste du Liban, le sud de la Syrie, Israël, les Territoires palestiniens, la Jordanie et le Sinaï correspondant à l'actuelle péninsule égyptienne.

La majorité des données sur le Chalcolithique du nord du Levant provient de quelques sites tels que les sites d'Amuk et d'Ougarit-Ras Shamra sur les côtes syriennes. Les informations sur cette période sont néanmoins assez fragmentaires en raison de leur mauvaise conservation, d'un manque de relevé archéologique et d'études sur les vestiges chalcolithiques. En comparaison avec la région du Levant sud, les recherches archéologiques au Levant Nord y sont beaucoup moins intenses.

Au sud, de nombreux sites habités uniquement pendant la période du Chalcolithique ont fourni des informations très précieuses. Les sites ont révélé des villages entiers d'une grande richesse archéologique, des sanctuaires et des grottes funéraires, ainsi que de plus petits sites éphémères (Gilead, 1988, pp. 406-407).

II. Chronologie générale

La définition du Chalcolithique dans la région du Levant ne fait pas encore l'objet d'un consensus parmi tous les chercheurs. Néanmoins, certains d'entre eux placent cette période au moment de l'émergence de la poterie peinte et du travail du cuivre. L'apparition de ces deux éléments commence au Proche-Orient avec la culture Halafienne du nord-est de la Syrie aux alentours de 5 500 BC, exerçant une influence sur tout le nord du Levant. La majorité des chercheurs se réfère néanmoins au Chalcolithique uniquement pour le quatrième millénaire BC. Il débute vers 4 500 – 4 400 BC avec des chevauchements de quelques siècles sur les périodes du Néolithique final et du début de l'âge de Bronze (Gilead, 1988, pp. 399-407).

III. Paléoenvironnement

Au quatrième millénaire BC, les sites de la région du Levant font face à un climat méditerranéen pour les zones se trouvant au centre et à un climat semi-aride et aride sur la zone côtière ainsi que vers les déserts de l'est et du sud. De plus, toute la région du Levant se caractérise par sa grande diversité des écosystèmes et de ses paysages.

Des preuves palynologiques ont démontré qu'au milieu de l'Holocène correspondant à la période du Chalcolithique, la région du Levant a connu une période d'humidité élevée. Cependant cette affirmation est contestée par d'autres chercheurs qui observent plutôt un assèchement du niveau d'eau de la mer Morte à cette période. Gilead (1988) conclut qu'il n'existe pas une uniformité climatique sur l'ensemble de la région du Levant. Il suit l'avis de Butzer (1978) selon lequel le climat du nord du

Levant est plutôt sec tandis que la partie sud est humide pendant les périodes du Pléistocène supérieur et de l'Holocène.

Le climat plus humide dans la partie sud serait dû, selon les interprétations paléoclimatiques des études isotopiques des pluies d'orages et des eaux souterraines, à des tempêtes de pluie et de poussière répétées en automne et au printemps (Gilead, 1988, pp. 407-408).

IV. Mode de subsistance et économique

La période du Chalcolithique est caractérisée par la présence de communautés rurales sans un très grand degré de complexité sociale. Des communautés étendues sur diverses parties de la région du Levant, du Néolithique final et l'âge du Bronze ancien, s'établissent dans des régions semi-arides.

La majorité des vestiges retrouvés pour cette période sont les artefacts issus de la production de poterie avec en général une application de peinture et une décoration très élaborée.

D'autres vestiges bien connus pour le Chalcolithique sont les objets en cuivre. La technique métallurgique du cuivre est bien maîtrisée à cette période et permet ainsi la réalisation d'objets en cuivre d'une grande complexité.

Sur le plan économique, la population du Levant connaît un changement important dans son mode de subsistance durant le Néolithique récent autour de 6 000 BC environ. Au Néolithique ancien, l'économie reposait essentiellement sur la chasse et la cueillette alors qu'au passage au Néolithique récent l'économie devient principalement agricole. Une base économique qui se maintient au Chalcolithique, au quatrième millénaire BC avec une grande production de poterie. La région connaît également à cette période une grande expansion de la population agricole dans de nouveaux territoires et dans les régions qui étaient précédemment peu habitées.

Des communautés allaient même jusqu'aux zones semi-arides, ce qui pourrait suggérer un mode de vie pastoral et/ou semi-nomade. Un avis partagé par de nombreux chercheurs et chercheuses mais qui restent pourtant sans preuves. Des restes de porcs viendraient contredire cette hypothèse, puisque selon des observations ethnographiques, l'élevage de porcs n'est pas connu des communautés pastorales contemporaines et est incompatible avec le mode de vie nomade. L'élevage de porcs est plutôt caractéristique des populations sédentaires et agricoles. Aucun site ne démontre un mode de vie pastorale et semi-nomade mais s'il devait avoir eu lieu, il aurait probablement été pratiqué uniquement dans les zones désertiques.

Ainsi, il est plus probable d'envisager des communautés d'agriculteurs et éleveurs sédentaires au Chalcolithique dans la région du Levant. Les principales ressources proviennent de la culture de céréales et de l'élevage avec également une grande pratique de la pêche, une ressource attestée par l'apparition de plusieurs hameçons de pêche sur différents sites pour les périodes du Néolithique et du Chalcolithique. Une figurine en poterie représentant une tête de poisson aurait également été trouvée ainsi qu'une grande quantité d'os de poissons méditerranéens sur le site de Qatif au nord-est du Sinaï. Les animaux domestiqués seraient le mouton, la chèvre, le porc et le bovin. Quant aux ressources végétales, elles se composent principalement de céréales tels que l'orge, et le blé, et les lentilles et éventuellement également des fruits d'arbres fruitiers (Gilead, 1988, pp. 418-422).

V. Structure sociale

Concernant la structure sociale des populations du Levant au Chalcolithique, les éléments de preuves sont très minimes et les différentes analyses qui en découlent ne font pas l'unanimité au sein de la communauté scientifique. Gilead (1988) dépeint des sociétés sans trop grande complexité sociale avec une très légère hiérarchie ou d'un groupe dominant qui régule la production stockée et la redistribution, en se basant sur l'absence de preuves qui démontrent le contraire. Les activités sociales et économiques n'étaient pas non plus aux mains d'une personnalité de pouvoir ou religieuse. Il est plus probable que ce soit plutôt au sein de chaque famille qu'une personnalité comme l'aîné prennent les grandes décisions et influencent les autres à certaines activités sociales et économiques.

Les vestiges qui nous permettent d'en connaître davantage sur les différentes structures sociales sont les sépultures et elles sont assez courantes pour le Chalcolithique levantin. On en retrouve sur les sites de Byblos, au Liban, et de Shiqmim, dans le désert israélien. Tous deux sont dotés de cimetières nous indiquant une coexistence de diverses coutumes funéraires. Les sites n'ayant pas de cimetières connus

recensent des sépultures dans différents dépôts d'habitation tels que des fosses, des silos ou encore sous un plancher ou dans les murs. Un autre lieu de sépulture a aussi été trouvé en Israël dans les grottes de Judée. A travers les offrandes associées et les différentes pratiques funéraires, aucune sépulture ne semble faire une différenciation sociale. Elles indiquent plutôt dans l'ensemble une société égalitaire et peu hiérarchisée. Les sépultures sont ordinaires et les offrandes semblent être de nature quotidienne. Ce n'est que durant l'âge de Bronze que nous voyons apparaître des objets de prestiges dans les sépultures, nous indiquant un statut social différent aux autres sépultures sans autant de luxe.

Le site de Byblos serait le seul site du Chalcolithique levantin illustrant une différenciation sociale avec plus de 2000 sépultures excavées, dont certaines contiennent de l'argent, du cuivre et de l'or (Gilead, 1988, pp. 428-429).

VI. Entités culturelles

Plusieurs unités culturelles sont reconnues dans diverses régions du Levant et chaque zone a ses propres caractéristiques.

L'entité culturelle phare de la période du Chalcolithique dans la région du Levant sud est le Ghassulien. Il s'agit de l'entité culturelle la plus connue et la plus homogène du quatrième millénaire. Elle apparaît pour la première fois sur le site de Teleilat Ghassul en Jordanie, non loin de la mer morte, dans la région du Néguev occidental et de Beer Sheva en Israël (Kafafi, 2010, p. 146).

La culture Halaf a une grande importance pour le contexte culturel du Néolithique récent et du Chalcolithique au quatrième millénaire dans la région du Levant. Il s'agit d'une influence relativement homogène provenant de l'est qui s'introduit dans la sphère culturelle du Néolithique levantin depuis le nord de la Mésopotamie. La culture halafienne provenant de loin suggère l'existence d'une société complexe avec du commerce à longues distances et à grande échelle. Des preuves de ses contacts existent dès le Néolithique récent et sont encore plus courantes au Chalcolithique.

Les influences externes dans le sud de la région sont moins sûres puisque les éléments caractéristiques des vestiges retrouvés sur les sites sont moins homogènes qu'au nord. Les chercheurs ne sont pas d'accord sur l'origine des influences dans cette région. Certains estiment un développement d'une culture chalcolithique uniquement locale à partir du Néolithique alors que d'autres attestent qu'il n'y a pas de continuité stratigraphique entre le Néolithique récent et le Chalcolithique (Gilead, 1988, p. 399).

VII. Architectures

Le type de bâtiment trouvé à la période du Chalcolithique sur le plateau du Jaulan et dans la région du Levant plus généralement correspond principalement à des maisons à l'architecture rectangulaire et allongée. Certaines maisons sont également entourées d'une cour.

Un type d'architecture bien particulier pour les maisons se démarque. Il s'agit des maisons de type "Chain-buildings". Ce sont des maisons formant des rangées en longueur reliées les unes aux autres par des murs mitoyens, formant des lignes parallèles. Un type de constructions d'une grande praticité puisqu'elles permettent l'ajout de nouveaux espaces couverts au fur et à mesure selon les besoins. Il est possible que ce type de maison soit dédié à tous les membres de la famille élargie (Figure 13).

Des maisons de ce type ont été retrouvées sur le site de Rasm Harbush, un village chalcolithique situé sur le plateau du Jaulan. Elles sont aussi attestées dans d'autres sites comme celui de Teleilat el-Ghassul et de Tel'o Stratum dans la vallée du Jourdain.

Ce type d'habitation permet une meilleure compréhension des relations sociales et économiques au sein des membres d'une même famille. Un exemple d'organisation pourrait être une division du travail avec d'un côté une partie de la famille d'éleveurs, s'occupant du bétail et de l'autre une partie de la famille d'agriculteurs, cultivant la terre, cela en envisageant un mode de subsistance mixte d'agriculteurs et éleveurs. Néanmoins, il est tout à fait possible d'envisager aussi une occupation de ce type de maison par des groupes de pasteurs transhumants.

Une meilleure connaissance des besoins des habitants peut se lire à travers la construction des maisons. Hormis les murs mitoyens, les maisons étaient également subdivisées par plusieurs murs internes pour le stockage de différents produits et marchandises. La manière de stocker varie comme le type de matériau de construction. Certaines maisons contiennent des structures ressemblant à des silos pour le

stockage. Ce type de construction de stockage avec des espaces internes et des silos sont visibles sur le site Ein el-Faras ou encore sur d'autres sites de la vallée du Jourdain (Kafafi, 2010, p. 143-146).

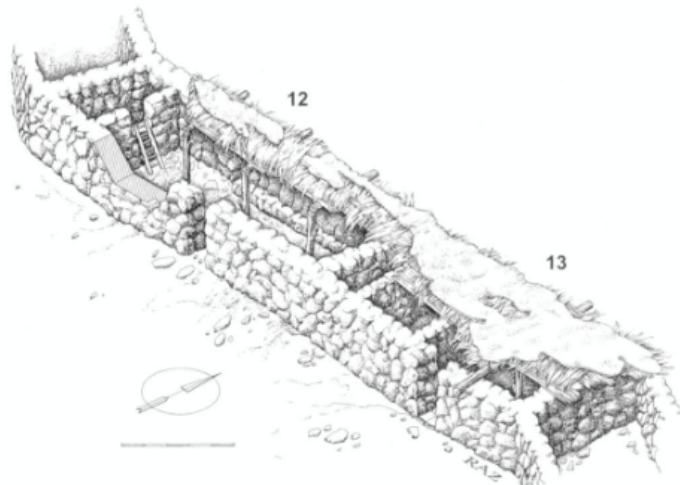


Figure 13 : Photo de maisons excavées sur le site de Rasm Harbush et une reconstitution d'une maison de type Chain-buildings de Rasm Harbush (Kafafi, 2010, p.143)

VIII. Matériaux archéologiques

Une production type de poterie chalcolithique sur le plateau du Jaulan n'a pas été identifiée. Néanmoins, plusieurs types de bols parmi la production de poterie mise au jour ont été identifiés, dont des grands bols avec une poignée, décorés à la corde et des plus petits incisés.

Un certain type de bols sort du lot, il s'agit des fenestrated-bowls, des bols de forme particulière avec des ouvertures rectangulaires au niveau de la partie inférieure (Figure 14). Nous pouvons les trouver sur tout le sud du Levant et notamment sur des sites de la vallée du Jourdain, dans la région du Néguev et dans la région de la mer Morte. Ces bols peuvent être faits d'argile ou de basalte.

Leur prédominance est attestée pour toute la période du Chalcolithique mais la fonction de ces récipients est toujours fortement débattue. Pour certains leurs formes suggèrent une utilisation de brûle-encens pour les rituels funéraires tandis que d'autres y voient une utilisation cultuelle plus générale. D'autres hypothèses ne leurs accordent pas nécessairement des fonctions cultuelle ou funéraire mais une utilisation plus quotidienne en tant que récipients alimentaires et fruitiers par exemple (Kafafi, 2010, p. 147).

Un autre matériel céramique caractéristique pour le Chalcolithique levantin correspond aux pots connus sous le terme de hole-mouths (bouche percée). Il s'agit de pots décorés de lignes ondulées incisées, de points perforés ou encore d'entailles avec des doubles poignées (Figure 15). Ils sont retrouvés sur des sites sur le plateau du Jaulan. Certains pots de ce type mais non décorés ont également été trouvés dans la région. Des traces de brûlure sur certains pots suggèrent une utilisation pour la cuisson d'aliments (Kafafi, 2010, p. 148).

Les pots sur le plateau du Jaulan sont de tailles différentes mais la majorité sont ornées de poignées verticales et d'un bec verseur (Figure 16). Ces pots sont dotés d'une large ouverture à la forme écrasée et décorés à l'aide d'une corde. Les récipients de ce type devaient servir pour le stockage de graines, de céréales, ou encore pour des liquides comme l'huile d'olive (Kafafi, 2010, p. 148).

Concernant la production lithique, les sites du Chalcolithique levantin recensent une grande quantité d'outils en silex. Parmi ces outils, une grande majorité sont des herminettes et des ciseaux avec une prédominance pour les herminettes allongées de forme triangulaire (Figure 17) (Kafafi, 2010, pp. 149-151).

De nombreux racloirs de types différents ont également été retrouvés sur l'ensemble des sites chalcolithiques du plateau du Jaulan. Il s'agit de racloirs de différentes formes, tels que les racloirs à bout, des racloirs latéraux, des racloirs denticulés et des racloirs en éventail. Ces derniers pouvaient servir à diverses tâches comme le travail de la peau, la découpe, la boucherie ou encore le travail des plantes et du bois tendre (Figure 18).

D'autres outils en pierre comme des lames de fauille ou encore des outils à base concave avec une perforation discoïdale sont retrouvés sur le plateau du Jaulan (Kafafi, 2010, pp.151-152).

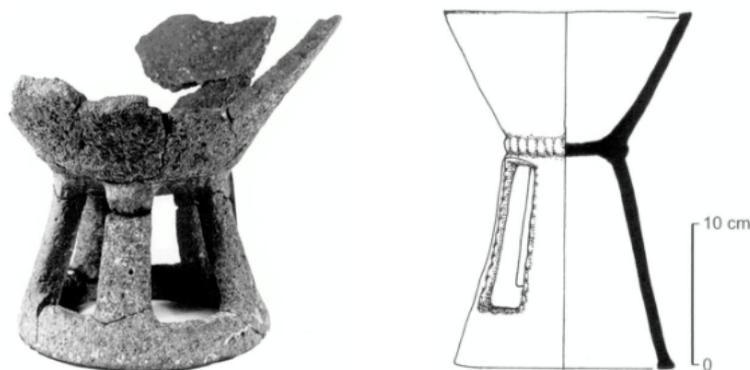


Figure 14 : Fenestrated-bowls de Abu Hamid et du plateau du Jaulan (Kafafi, 2010,

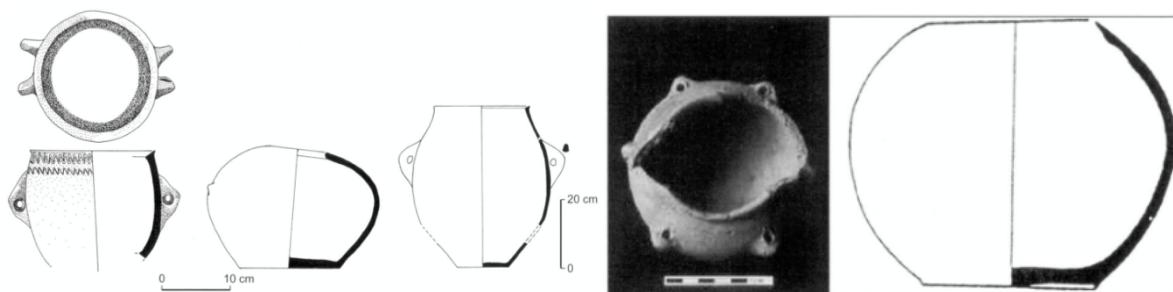


Figure 15 : Poteries Hole-mouths du plateau du Jaulan et de Abu Hamid (Kafafi, 2010, p.149)

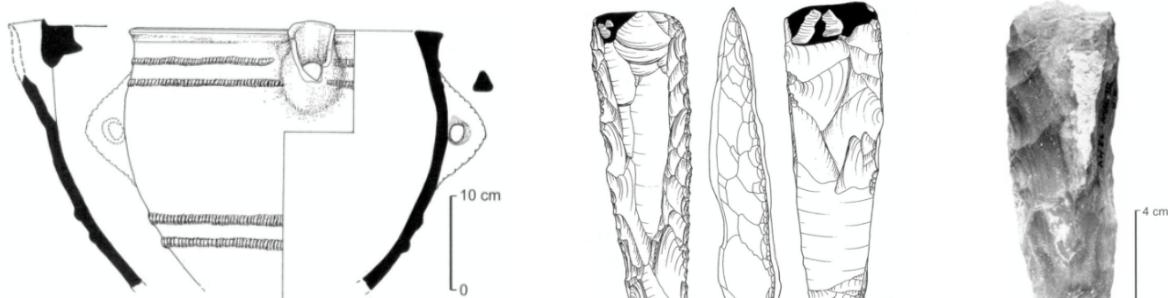


Figure 16 : Poterie à bec verseur et poignées du plateau du Jaulan (Kafafi, 2010, p.148)

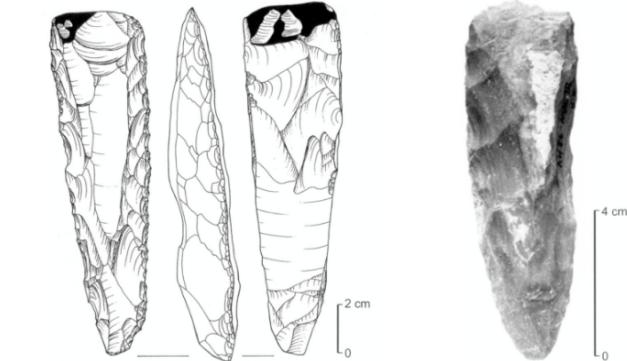


Figure 17 : Herminettes du plateau du Jaulan (Kafafi, 2010, pp.150-151)

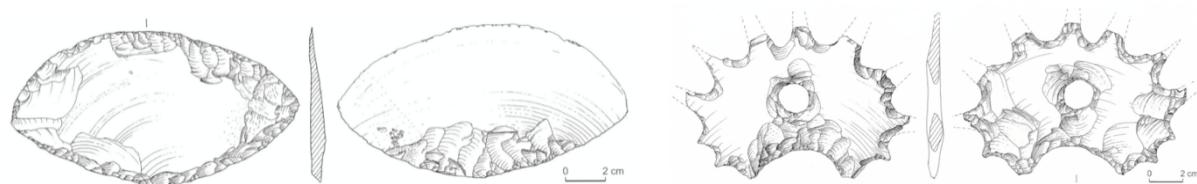


Figure 18 : Racloir du plateau du Jaulan et outil perforé en forme d'étoile (Kafafi, 2010, pp.151-152)

IX. Les Desert Kites : une analyse archéologique

1. Desert Kites

Les desert kites sont des constructions en pierre de forme convergente, d'origine anthropique souvent perceptibles sur les surfaces de zones arides ainsi que semi-arides, et du fait de leur taille clairement visibles sur les photos aériennes. Ces constructions archéologiques ont été aperçues pour la première fois dans les années 1920 par des aviateurs, et ont été initialement interprétées comme des forteresses, des enclos pour les animaux domestiques ou des pièges de chasse (Crassard et al., 2022, p. 2 ; Bouzid et Barge, 2022, p. 1). Ces structures sont généralement de grande taille, s'étendant entre le nord de l'Arabie et l'ouest de l'Asie centrale (Figure 19). Environ 6 000 de ces structures ont été identifiées. Il est estimé, dans la seule région du Harrat Al-Sham, que les kites équivalent collectivement à près de 4 000 km de murs en pierres (Groucutt et Carleton, 2021, p. 1 ; Bouzid et Barge, 2022, p. 1).

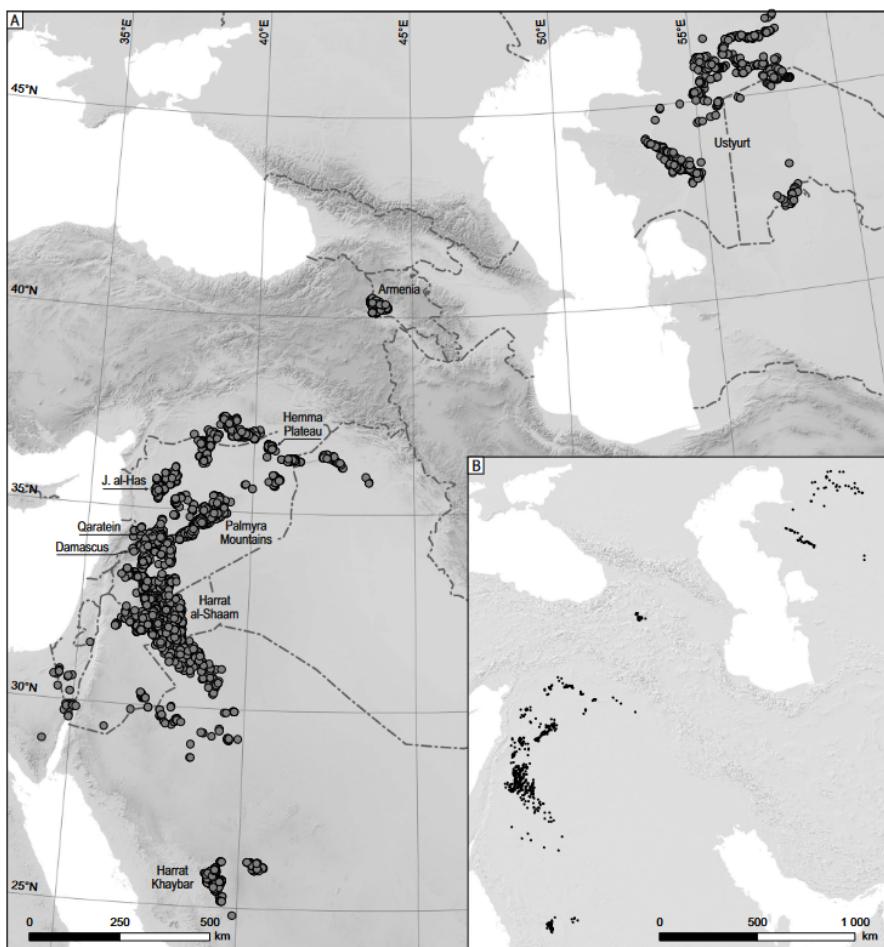


Figure 19 : Répartition géographique des 6247 kites connus (A) et des 610 kites de l'échantillon analysé (B) (Bouzid et Barge, 2022, p.19)

2. Construction et analyse du corpus

Il existe deux définitions des desert kites, une large et plus inclusive ainsi qu'une autre stricte et plus restreinte. La définition large comporte la présence de deux parois convergentes ou « antennes » se réunissant dans une enceinte, également appelée « tête ». La définition stricte, celle utilisée par le projet Globalkites (Figure 20), souligne la présence d'enceintes subsidiaires ou « cellules » de petite taille, autour de l'enceinte principale à l'extrémité des murs convergents (Groucutt et Carleton, 2021, p. 1 ; Crassard et al., 2022, p. 3 ; Crassard et al., 2015, p. 1094 ; Bouzid et Barge, 2022, p. 1, 3). La forme des enceintes est variable, les antennes peuvent atteindre une longueur de plusieurs kilomètres, tandis que la taille de l'enceinte elle-même couvre une surface de quelques centaines de mètres carrés à plusieurs hectares. Leur répartition dans le paysage semble discontinue et leur densité est très variable (Crassard et al., 2015, p. 1094 ; Bouzid et Barge, 2022, p. 1, 3).

L'analyse des images satellites suggère que les différences morphologiques des kites sont fortement régionalisées. Les kites se trouvant dans les mêmes régions tendent à présenter des similitudes, tandis que la diversité semble être la norme lorsque l'on considère l'étendue totale de leur aire de répartition (Bouzid et Barge, 2022, p. 2). Plusieurs éléments pourraient être à l'origine de la régionalisation des caractéristiques morphologiques des kites. Premièrement, les conditions environnementales, et surtout la topographie, sont assez diverses le long de l'aire de distributions des kites (Bouzid et Barge, 2022, p. 19). La différence dans les espèces fauniques convoitées d'une région à l'autre pourrait aussi expliquer cette variabilité morphologique des kites, qui auraient été adaptés à l'éthologie des proies ciblées par les constructeurs de ces pièges. Toutefois, les données concernant la répartition des espèces sont rares (Bouzid et Barge, 2022, p. 20).

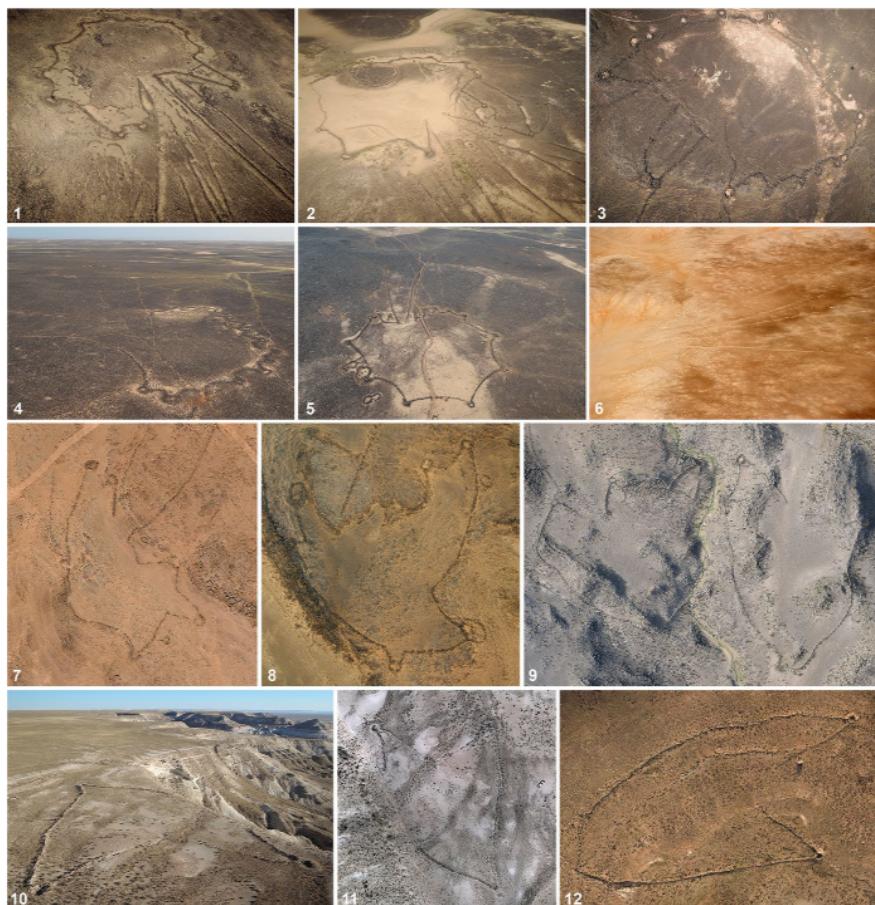


Figure 20 : Vues aériennes des kites excavés par l'équipe Globalkites. 1-5 : kites de Harrat al-Shaam, Jordanie NE (1 : JD215, 2 : JD139, 3 : JD223, 4 : JD600, 5 : JD174) ; 6 : kite JKSH 05 de Jibal al-Khashabiyyeh, Jordanie SE ; 7, 8 : kites de Nefud, Arabie Saoudite (7 : AB136 ; 8 : AB549) ; 9 : kites AM14 et AM15 d'Aragats, Arménie ; 10-12 : kites d'Ustyurt, Kazakhstan (1, 2 : vues obliques et zénithales de KZ54 ; 3 : KZ95). Toutes les photos ont été réalisées par photographie aérienne de kite par OB et ER, sauf la 6, qui est une photo prise depuis un hélicoptère par Don Boyer ©APAAME (Crassard et al., 2022, p.2)

Le nombre conséquent de kites, leur ample distribution ainsi que leur longue histoire semblent indiquer qu'ils ont pu avoir un impact écologique considérable. Bien que l'interprétation la plus répandue est celle d'une utilisation pour la chasse, le fait que cette utilisation ait été exclusive ou qu'ils aient également été utilisés pour d'autres fonctions ne remet pas en question leur portée écologique et sociale à long terme (Groucott et Carleton, 2021, p. 2). La fonction des kites a pu également subir des changements au fil du temps. Il est possible que les kites aient initialement été exploités à des fins de subsistance, et puis que ceux-ci aient acquis un rôle progressivement plus social et culturel avec le temps, par exemple lors de célébrations, puis finalement soient réutilisés, dans certains cas, à des fins pastorales (Groucott et Carleton, 2021, p. 3).

3. Desert kites en Jordanie

Le désert basaltique de Harrat al-Shaam, situé au nord-est de la Jordanie, possède l'une des plus fortes concentrations de kites au monde et présente des caractéristiques très spécifiques. Jusqu'en 2022, un total de 1281 kites ont été recensés sur le territoire jordanien (Crassard et al., 2022, p. 6). Des liens culturels semblent exister entre le nord de l'Arabie et les régions plus au nord. De même, la morphologie des kites semble évoluer de manière consistante du nord vers le sud (Groucott et Carleton, 2021, p. 8).

4. La fonction des kites : entre chasse et activité pastorale

La fonction des kites diffère d'une étude à l'autre. Certains chercheurs considèrent les kites dans le Levant généralement comme des pièges pour la chasse en masse de gibier sauvage, et tout particulièrement les gazelles. Tandis que d'autres mettent en évidence les utilisations progressives et diverses des kites. La fonction de ces structures peut avoir évolué du piégeage des troupeaux à l'appivoisement des animaux sauvages et à la gestion du bétail (Crassard et al., 2015, p. 1096).

a) Le modèle de chasse

Malheureusement, il y a peu d'informations concernant l'exploitation des animaux piégés dans les kites immédiatement après la chasse. Les seules informations disponibles proviennent de l'observation ethnographique des sociétés bédouines ainsi que des récits de voyageurs qui témoignent de l'utilisation des kites en Syrie et en Jordanie (Crassard et al., 2015, p. 1'099). La littérature ethnographique du XIXe et XXe siècles relate des scènes cynégétiques et d'abattage dans des structures similaires à des desert kites. D'autres études dans la même discipline au Sahara et en Arabie décrivent des sociétés d'éleveurs nomades qui pratiquaient la chasse collective, le piégeage et l'abattage massif de plusieurs types de gibier dans des structures similaires à celles mentionnées précédemment. En ce qui concerne les périodes préhistoriques, différentes espèces de gibier, telles que les Antilopinae, le bouquetin, l'équidé et l'autruche, étaient considérées comme des proies potentielles en termes d'éthologie et d'écologie, pouvant être capturées. L'abondance d'ossements de gazelles retrouvés dans les sites préhistoriques du Moyen-Orient, allant du Pléistocène supérieur au Néolithique et à l'Âge du bronze, indique une possible préférence pour cette espèce des ongulés, alors que le daim de Perse était privilégié dans les régions méditerranéennes et l'onagre dans les montagnes et les steppes (Crassard et al., 2022, p. 35).

Les données archéologiques obtenues à partir de restes osseux nous indiquent que les principaux gibiers chassés étaient constitués d'ongulés sauvages tels que les gazelles, les aurochs, les bouquetins, les équidés et les cervidés. On les observe dès l'époque paléolithique dans le Levant, en Syrie du Nord, en Mésopotamie et en Transcaucasie (Crassard et al., 2015, p. 1'099). Il est tout à fait possible qu'en Asie du Sud-Ouest, le déclin de certaines espèces soit la conséquence d'une chasse intensive qui reflète en quelque sorte l'utilisation des kites. De nombreux chercheurs ont suggéré que la chasse intensive à l'aide de desert kites aurait eu pour conséquence la quasi-extinction de certaines espèces (Groucott et Carleton, 2021, p. 2 ; Crassard et al., 2022, p. 36).

b) Le modèle d'élevage

Le modèle ou théorie du pastoralisme suggère l'usage des kites comme enclos pour le regroupement d'animaux domestiques par les sociétés nomades (Crassard et al., 2015, p. 1'099). Au Moyen-Orient, le pastoralisme et la transhumance ont été les pratiques économiques prédominantes jusqu'au siècle dernier. Cette région a servi de territoire naturel pour quatre ongulés domestiques, très exploités depuis le Néolithique : le mouton, la chèvre, le bœuf et le porc (Crassard et al., 2015, p. 1100). Le mode d'élevage, qui repose essentiellement sur la transhumance des ovins, implique la migration annuelle des populations pastorales avec leurs troupeaux. Cela implique le besoin de créer des campements saisonniers visant à protéger les animaux dans des environnements fragiles et isolés, ainsi que l'utilisation d'enclos pour regrouper le bétail en vue d'inspections ou d'autres activités. Les structures des kites pourraient refléter cette utilisation, d'où l'interprétation des kites comme des structures liées à l'élevage (Crassard et al., 2015, p. 1099).

Une hiérarchisation de la société à l'Age du Bronze ancien au Levant Sud

I. Introduction

1. Le Levant Sud

Définir l'environnement du Levant Sud permet la compréhension du développement et de l'évolution des diverses populations qui y pratiquent une activité. En effet, plusieurs écosystèmes composent le climat et la topographie de la région. Des roches basaltiques, résultantes d'une forte activité volcanique durant le Miocène et le Pliocène, recouvrent une importante partie de la zone étudiée. Pour les précipitations, celles-ci varient de 250 millimètres par an, pour les régions les plus au nord, à moins de 60 millimètres pour les territoires du sud. La présence de hauts reliefs impacte également sur la distribution des eaux. En tant qu'obstacles météorologiques naturels, ceux-ci reçoivent plus de 300 millimètres par année, permettant ainsi la création de source d'eau, élément non négligeable pour les populations locales. Bien que les précipitations soient irrégulières d'une année à la suivante, un schéma de saison de pluie est vraisemblablement applicable. Commençant à la fin octobre jusqu'à la fin mars, les averses prennent souvent la forme d'orage dévastateur et transforment, à cause des crues créées, la topologie du terrain basaltique. Malgré ce pouvoir destructeur, ces précipitations permettent d'humidifier les sols de cette région aride et d'établir un environnement où l'agriculture est possible temporairement. Ce type d'environnement est propice au pastoralisme, à la chasse de grands mammifères ainsi qu'à une économie rurale temporaire (Nicolle, 2023, p. 29-31).

2. Urbanisation et pastoralisme

L'urbanisation du Levant Sud à l'Age du Bronze est un concept particulier. Ce processus de formation d'agglomérations, unique et propre à cette région, se traduit par la création d'agglomérations complexes, fortifiées dès le milieu du 4^{ème} millénaire BC. Malgré une multitude d'expression de ces expériences locales, interpréter le phénomène urbain durant l'Age du Bronze n'est pas aisé. En effet, la discontinuité des occupations des sites et les ruptures dans l'organisation des agglomérations forcent à considérer chaque site singulièrement. Identifier la nature de ces occupations et leur fonction est primordial. Aussi, comme l'existence de cité-état avant le Bronze Moyen n'est pas prouvée, une organisation de la population non pas autour d'un centre mais plutôt en système de réseaux entre groupes isolés est probable (Braemer et Al-Maqdissi, p. 1809-1814).

Plusieurs caractères définissent une société urbaine, à savoir la création d'un lieu, une augmentation des différenciations d'activités et structures, la présence d'élites et de non-élites liés à certains modes de productions, ainsi que des identités urbaines et rurales. Dans le cas du Levant Sud durant le Bronze ancien, plusieurs de ces éléments sont confirmés. La création d'un lieu s'est faite grâce à l'agrégation de population et l'apparition des communautés fortifiées, permettant la naissance d'une identité, la participation de la population à un projet régional, entraînant une intensification de l'agriculture et du pastoralisme, des innovations dans le secteur de l'hydraulique et de l'irrigation. D'un autre côté, peu d'évidences soutiennent les principes de différenciations d'activités et de structures. Les distinctions rurales et urbaines sont difficiles à affirmer tout comme la hiérarchisation de la société. De ce fait, garantir l'existence du phénomène urbain au Levant Sud à cette période peut être contestable (Chesson, 2015, p. 51-54).

Alors que le phénomène d'urbanisation est étroitement lié à la sédentarité, les modes de production et de subsistance du pastoralisme se réfèrent plutôt au nomadisme. Pour définir le pastoralisme, plusieurs notions sont à relever. Tout d'abord, ce mode de production implique obligatoirement une phase de domestication caractérisée par son milieu et ses potentielles formes. L'activité pastorale regroupe les actions en relation avec l'élevage, la protection des troupeaux et l'acquisition de produits d'origine animale dans une perspective de subsistance ou à des fins commerciales. Néanmoins, certains éléments descriptifs du pastoralisme vont à l'encontre du principe d'un nomadisme constant. L'activité pastorale

ne s'oppose pas à une éventuelle sédentarité via l'agriculture, dont l'importance majeure est nécessaire à l'entretien des troupeaux. De ce fait, les pasteurs doivent occuper une zone arable et se sédentarisier temporairement pour une activité agricole. Ce mode de production et de subsistance implique alors deux phases, l'une mobile et l'autre immobile (Braemer et Sapin, 2001, p. 69-71).

3. Limites chronologiques

La période étudiée est chronologiquement divisée en cinq périodes distinctes. Le début de l'Age du Bronze au Levant Sud est déterminé par une rupture avec Chalcolithique, phase datée entre 4 050 et 3 500 BC. Ainsi, le Bronze ancien IA débute vers 3 600/3 500 BC et dure jusqu'à 3 300 BC. S'en suit du Bronze ancien IB, situé entre 3 300 et 3 100/3 050 BC. Le Bronze ancien II débute vers 3 100/3 050 BC et se termine aux alentours de 2 800 BC. Ensuite, le Bronze ancien III est daté entre 2 800 et 2 300 BC, et, finalement, le Bronze ancien IV dure de 2 300 à 2 000 BC (Braemer, 2007, p. 4-6).

II. Le Bronze Ancien I

La rupture avec le Chalcolithique se traduit par une modification dans l'organisation socio-économique des populations du Levant Sud. Ces changements sont de l'ordre du développement des systèmes économiques basés sur l'agriculture, tel que des progrès dans le domaine de l'irrigation, l'utilisation d'outils en métal ou encore l'apparition de la charrue à bœufs, entraînant ainsi une augmentation de la production agricole. Une pareille évolution nécessite aussi de plus grand investissement pour les installations de production et la planification des terres utilisables (Nicolle, 2023, p. 26-29).

Le 4^{ème} millénaire BC est synonyme, pour le Levant Sud, à l'exception de Jéricho, de création de site enclos (Braemer, 2007, p. 71). L'organisation des établissements au début du Bronze ancien se fait autour des points d'eau temporaires ou constants. Les structures domestiques sont connectées entre elles et le plan de construction crée une forme circulaire, amenant un principe d'enceinte globale pour le territoire bâti, principe renforcé par la présence de mur. Les évidences archéologiques ne révèlent pas la présence d'habitations de grande envergure pour ce genre d'agglomération, ce qui amène à déduire que, par le manque de traces d'une autorité centrale, ce système s'apparente à une société égalitaire. S'y ajoute la question de l'eau et de sa disponibilité. Comme l'accès à cette ressource est possible uniquement durant une partie de l'année et, en vue de l'absence d'évidences de structures de stockage, un schéma d'activités saisonnières avec une mobilité résidentielle et transitoire serait adapté à une population agropastorale. Celle-ci suivrait un calendrier et se déplacerait dans différents lieux bâties présents sur un circuit d'occupations temporaires définie par l'accessibilité à l'eau (Nicolle, 2023, p. 31-33).

L'édification de site fortifié est un autre élément caractéristique des constructions dans cette région aride. Ce type de site, emmuré et de grande envergure, détermine aussi un nouveau mode d'occupation, Khirbet al-Umbashi en est un exemple représentatif. Recouvrant 4 hectares et bâti durant le Bronze ancien I, ce site fortifié est marqué par un nombre bas d'habitats construits à l'intérieur de l'enceinte, laissant ainsi une large place à de probables campements transitoires de populations pastorales et leurs troupeaux (Braemer, 2007, p. 71). De plus, les fortifications ont été construites en fonction d'un système de récolte des eaux, manifesté par la présence d'un barrage et de canaux entraînant les flux à destination de citernes. Ce mode de stockage implique un nouveau mode d'exploitation, permis notamment par la compréhension de l'environnement et du climat, supportant l'hypothèse d'un sédentarisme temporaire pour l'activité agricole et l'élevage des troupeaux (Nicolle, 2023, p. 33-37). À la même période, un autre type d'agglomération coexiste. Pouvant atteindre de grandes envergures, jusqu'à 60 hectares, des sites se sont étalés et sont délimités, en partie, par des clôtures discontinues, constructions ne nécessitant pas une force de travail ainsi qu'une cohésion sociale trop importante (Braemer, 2007, p. 71-72). Khirbet al-Umbashi a des fonctions définies par sa fortification, soit de défense et de service, comme le stockage et la redistribution de l'eau, et n'a cependant montré aucune évidence d'outils de contrôle politique. Cette absence de fonction politique dans l'établissement peut se comprendre par une occupation temporaire et une économie basée sur des échanges entre communauté pastorale et agropastorale (Nicolle, 2011, p. 78-83).

D'autres sites se distinguent par la présence de fortification et de système de récupération des eaux. Par exemple, le site de Jawa, bâti vers 3 500 BC, comporte une large muraille fermant une enceinte dont

l'occupation construite reste faible. Plusieurs barrages et citernes permettent le stockage et l'utilisation de l'eau notamment pour l'irrigation des champs. Les estimations tendent à proposer une capacité d'une population de 3 000 à 3 500 individus, avec leurs troupeaux, pour une occupation temporaire de ce site. Une particularité de Jawa est la connexion du site avec d'autres, plus petits, également fortifiés avec des installations hydrauliques, dans ses environs proches. Cette proximité de plusieurs sites fortifiés peut se comprendre d'un point de vue économique, avec l'existence de routes commerciales et d'échanges entre les différents sites (Nicolle, 2023, p.33 à 37).

Les transformations établies lors du Bronze ancien I impliquent une planification particulière des agglomérations, une organisation sociale, bien que non hiérarchisée, et une force de travail importante notamment pour l'édification des fortifications, ainsi qu'une connaissance de l'environnement et du climat pour les systèmes de récoltes des eaux tout comme la mobilité des populations (Nicolle, 2023, p.37). Les infrastructures liées à la maîtrise de l'eau, relatives à la rareté de cette ressource, soulèvent le questionnement d'une utilisation qui pourrait ne pas être uniquement pour la population présente dans le site fortifié, mais potentiellement marchandée comme une denrée avec d'autres groupes mobiles (Braemer, 2007, p. 73).

III. Le Bronze Ancien II

La fin du 5^{ème} millénaire BC présente un phénomène de concentration progressive des populations dans les sites fortifiés, entraînant ainsi une diminution du nombre d'établissement. En résultat, de nouveaux sites fortifiés apparaissent ou d'anciens sont transformés. De telles modifications impliquent obligatoirement une organisation sociale autour de ce phénomène. Les changements nés de cette forme de rassemblement sont sociaux et s'appliquent toujours à une population agro-pastorale. Cependant, cette manifestation, qui favorise le rassemblement, implique une société dans laquelle le pouvoir est basé sur le contrôle du territoire et des individus qui l'exploitent, ce qui explique en partie la création de site fortifié (De Miroshedji, 2013, p.186 à 188).

Tout en maintenant une population peu hiérarchisée, les sites du Bronze ancien II se définissent par des enceintes pas plus grandes de 4 hectares, complétées par des réseaux établis avec des plus petits établissements en périphérie. Labweh est un site notable. Entouré d'une large fortification, le site connaît une planification où l'on retrouve des établissements dans toute l'enceinte ainsi qu'un accès possible à l'eau. Des silos et lieu de stockage sont aussi présents dans cette agglomération, dont la capacité est estimée 1 500 mètres cubes. Toutefois, même avec une construction plus conséquente d'établissements, ce site n'implique pas forcément une occupation continue. Situé dans une zone où l'agriculture est difficile même avec les infrastructures hydrauliques acquises, Labweh serait plutôt un site de stockage avec une occupation saisonnière. Le lieu n'étant pas propice à la production mais au stockage, les fortifications jouent le rôle de défense passive pour une agglomération à occupation temporaire (Nicolle, 2023, p.38 à 40). Avec la création de zone de stockage imbriquée dans les fortifications, se soulève l'hypothèse de l'apparition d'une pratique collective de stockage et de redistribution (Braemer, 2007, p.72).

L'organisation territoriale des établissements du Bronze ancien II interroge également. Le rayonnement du site fortifié sur les établissements producteurs alentours est difficile à définir. Des sources impliquent que la zone contrôlée devrait contenir le site lui-même, une zone arable de production ainsi qu'une zone boisée. La coexistence de groupes sédentaires et nomades sur un même territoire est également probable, dont les déplacements peuvent être intra-territorial ou de plus grandes ampleurs en raison des fluctuations climatiques. De plus, ce type de site et son organisation implique aussi différentes fonctions. En plus du principe défensif facilement illustré par les fortifications, la probabilité d'une fonction politico-économique n'est pas à omettre, comme le type d'établissement a une utilité de stockage et de redistribution (De Miroshedji, 2013, p.188 à 189). Point à ne pas manquer, même si ce type d'agglomération réunit une diversité de fonction, l'intégration fonctionnelle reste néanmoins faible (Braemer et Al-Maqdissi, 2008, p.1843).

IV. Le Bronze Ancien III et IV

Des évidences de sites fortifiés avec une organisation hiérarchisée apparaissent durant le Bronze ancien III, Qarassa est l'un d'entre eux. Cette agglomération d'environ 3.5 hectares est située proche

d'une source d'eau pérenne, permettant ainsi une agriculture spécialisée, l'élevage et la production animale. Ce site est connecté à plusieurs villages non-fortifiés à proximité, situés sur des terres arables. Ces éléments renvoient à la conception d'un schéma d'une population sédentaire, principalement agricole, avec le site de Qarassa dominant et contrôlant les établissements alentours. Dans cet optique, une hiérarchisation territoriale serait probable. Le site de Khirbet ed-Dabab entre dans le type d'agglomération caractérisé par une occupation saisonnière. Ce site connaît pourtant une forme de hiérarchisation, lisible dans la planification du site, avec la présence de grands établissements au centre (Nicolle, 2023, p.40 à 41).

Les périodes du Bronze ancien III et IV marquent un changement dans la hiérarchisation des populations et de la structuration des sites. Plusieurs sites révèlent l'édification d'établissements mégalithiques, comportant des zones de vie et de stockage, de grands enclos, informant sur des populations hiérarchisées et tournées vers l'élevage intensif (Nicolle, 2011, p. 85 à 87). La notion d'économie palatiale semble adéquate pour certains sites au Levant Sud durant cette période. Définie comme une gestion économique partielle ou totale d'un territoire imposant, dominé par une élite, monopolise différents pouvoirs, à savoir économique, politique et sociale. Symbolisant ces pouvoirs, l'édification d'un bâtiment monumental est nécessaire et détient une fonction de contrôle, d'organisation et de redistribution des denrées pour une population productrice et dépendante. Ce type d'économie est possible grâce à la conception de palais et d'établissements de stockage, comme les greniers. Le site de Beth Yerah illustre ce phénomène. Réunis dans un monument d'une importante taille, plusieurs silos témoignent d'une capacité d'environ 2 000 tonnes. En plus d'informer sur le potentiel productif, ces greniers informent sur l'organisation du site. Centralisé en un lieu, le stockage et la redistribution des denrées peut être contrôlée. Ce principe implique une hiérarchisation sociale ainsi qu'une portée politique importante. De plus, une capacité si imposante pousse à déduire que la redistribution des denrées se ferait pour la totalité de la population, ce qui renforce l'hypothèse d'une centralisation et une hiérarchisation. Dans la même direction, le Palais de Yarmouth conforte l'acceptation d'une économie et structure centralisée. Associés directement au palais, plusieurs magasins démontrent une activité économique et leur capacité dépassent les besoins alimentaires du site. Suivant le même schéma que pour Beth Yerah, une centralisation et une redistribution est possible tandis que le monumentalisme du Palais se réfère à une hiérarchisation dans la structure du site (De Miroshedji, 2003, p.36 à 40).

Petra et les Nabatéens

I. Localisation, environnement et géomorphologie de la cité de Petra

La cité de Petra, classée au patrimoine de l'UNESCO en 1985, se localise dans le sud de l'actuelle Jordanie, entre la mer Morte et la mer Rouge. Plus précisément, elle se situe dans une cuvette entourée de buttes plus au moins escarpées, où le wadi Mousa la traverse selon un axe est-ouest. Le wadi s'implante dans la continuité du Siq, un passage naturel variant d'une largeur entre 2.5 et 15 mètres pour une longueur approximative de 2 km encadrée par des falaises pouvant atteindre 140 mètres de hauteur. Cette gorge permet un accès aux divers monuments de Petra. Le climat régional est caractérisé par une faible pluviosité - 150 mm entre novembre et avril – et un environnement semi-désertique (Universalis *Petra* ; Unesco *Petra*).

La séquence chronologique de la géomorphologie se découpe en trois grands groupes de roches, à savoir, le granite, le grès et le calcaire. Le granite est issu du pré cambrien se situant sous la couche de grès. Il présente une coloration rouge-ocre. Le grès provient du cambrien moyen et supérieur ainsi que de la période ordovicienne. Il est caractérisé par une couleur blanchâtre. Le calcaire, est issu du crétacé, il se situe à la surface de la ville de Wadi Musa (Universalis *Petra* ; Rababeh et al., 2010).

II. Petra et les Nabatéens

C'est au Proche-Orient, région caractérisée par deux siècles sous domination perse et imprégnée d'une ancienne culture édomite qu'émerge le peuple Nabatéen au cours du 4^{ème} siècle BC. Il s'agit de groupes d'arabes nomades et commerçants. Ils s'établissent petit à petit dans un sommet rocheux, n'ayant qu'une seule voie d'accès. Ainsi, la cité de Petra se développe sur le plan religieux et politique, au cours de l'époque hellénistique – de 323 BC à 31 BC – devenant de cette manière, la capitale de la civilisation nabatéenne (Durand, 2008, pp. 16-20). De la sédentarisation d'une société ainsi qu'un commerce de longue distance découle le besoin de production de ressources permettant le contrôle et l'organisation d'un groupe important de personnes. Ainsi, au vu des multiples routes empruntées par les Nabatéens, il paraît naturel d'émettre cette supposition que les marchands pratiquant le commerce dans la Méditerranée n'étaient pas les mêmes que ceux exploitant les routes amenant à l'Arabie Heureuse (actuel Yémen). De cette manière, aux alentours de la moitié du 2^{ème} siècle BC, la société nabatéenne s'est vu faire face à la mise en place d'une structuration interne de leur société (Wenning, 2007).

La cité connaît un essor particulier entre le 1^{er} siècle BC et le 1^{er} siècle AD, grâce à la construction d'un espace de circulation donnant naissance à une place publique permettant de cette manière, la création du véritable cœur de la ville par l'édification des temples ou encore de marchés. Puis, sous le règne d'Aréatas IV (9 BC à 40 AD) jusqu'à l'annexion de la ville par les Romains en 106 AD, Petra se développe de manière notable, notamment par la mise en place d'un système hydraulique dans le Siq, par la construction d'un théâtre à la mode romaine ou encore par l'amélioration de la voie principale, par l'ajout de pavés et de colonnes (Durand, 2008, pp.16-20).

Sous l'annexion des Romains, Bosra devient la capitale de la province d'Arabie, faisant ainsi de Petra une ville secondaire, n'étant plus associée au grand centre caravanier qu'elle était autrefois. En 363 AD a eu lieu un tremblement de terre, visible d'un point de vue archéologique. De nombreuses sources affirment que la cité ne s'est pas remise de cette catastrophe naturelle, cependant, les bâtiments construits postérieurement prouvent effectivement que Petra reste occupée malgré cet évènement. En effet, des bâtiments de l'époque byzantine – 324 AD à 638 AD – sont recensés, notamment le Tombeau à l'Urne transformé en église en 446 AD (Whiting, 2022 ; Augé et Dentzer, 1999, p. 44 ; Larousse Empire byzantin ; Unesco *Bosra*).

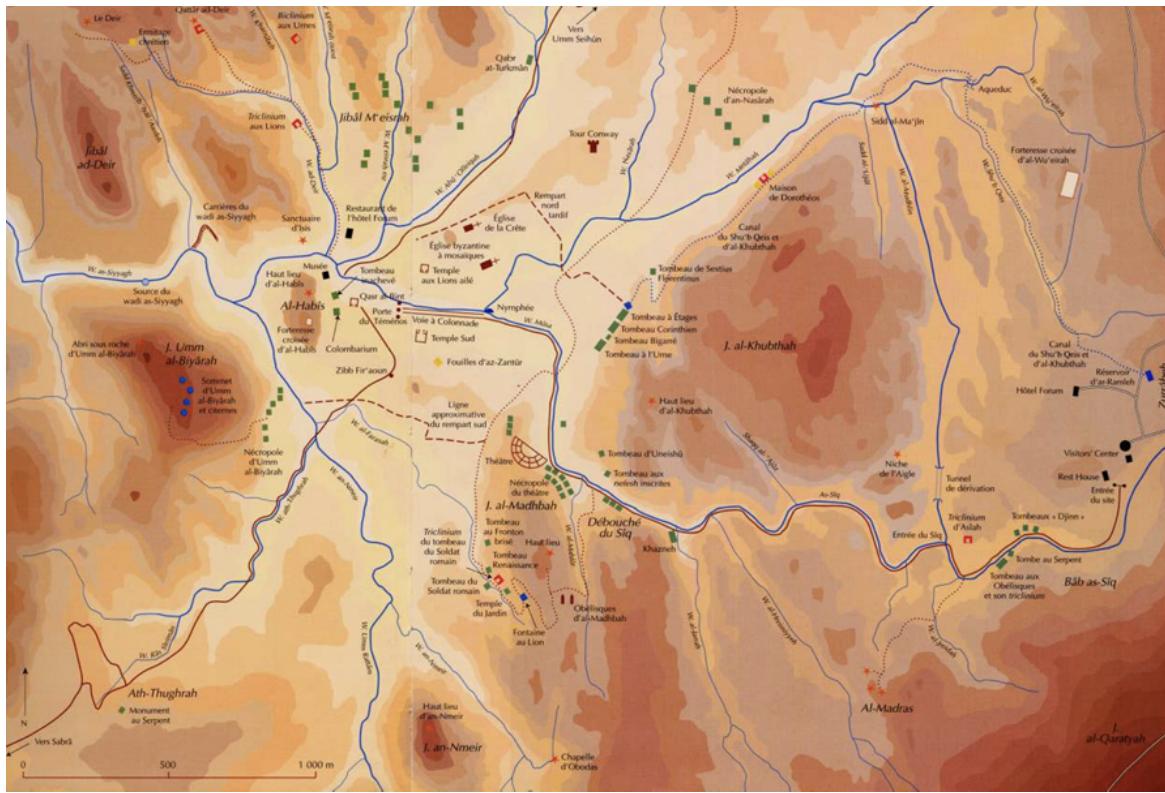


Figure 21 : Plan de Petra

1. Les Nabatéens dans la littérature

Malgré l'absence totale de sources littéraires nabatéennes, il est néanmoins possible d'avoir un aperçu de l'organisation de leur société, de leur mode de vie ainsi que les rapports commerciaux qu'ils entretiennent avec les autres grandes populations par le biais de sources écrites. Le récit de Hieronymos de Cardia (90 BC à 20 BC) en est un exemple. Il sera assemblé sous forme de compilation par Diodore de Sicile. Ajoutons Strabon (environ 64 BC à 25 AD), qui relate les observations d'Athènodore de Tarse ou encore certains passages de Pline l'Ancien dans *l'Histoire naturelle*. Par conséquent, les premières sources écrites abordant le peuple nabatéen ou le commerce caravanier par des arabes sont émises, soit par les Romains, soit par les Grecs. Ceci implique que les textes sont teintés de leur vision de la population nabatéenne n'offrant, de cette manière, qu'une facette de ce que représentait cette civilisation (Durand, 2008, p. 11 ; Wenning, 2007 ; Schmid, 2007 ; Augé et Dentzer, 1999, pp. 36-37).

À travers le rapport de Hieronymos de Cardia concernant la « Roche » et les Nabatéens, nous apprenons qu'en 311 BC, ils ne sont pas établis dans la cité et ne s'en servent pas comme lieu de rassemblement religieux. Ainsi, le témoignage de Hieronymos et les vestiges archéologiques, trouvés à Petra, démontrent que la cité a dans un premier temps servi comme lieu de stockage pour leurs ressources, compte tenu que le peuple nabatéen est composé de grands commerçants. Ce n'est que plus tard que ce lieu d'entrepôt deviendra une cité florissante (Wenning, 2007 ; Vincent, 1898, p. 569).

La source écrite par Strabon relatant des observations de Athénodore donne de plus amples informations sur l'organisation de la société nabatéenne, aussi bien sur la culture que la hiérarchie sociale. Il décrit l'organisation des banquets ainsi que le roi nabatéen. Ce dernier agissant comme un homme du peuple. En effet, le roi sert lui-même ses invités lors de banquets. Par conséquent ce comportement est perçu tel que la royauté nabatéenne aurait cette particularité d'être démocratique. Il expose également les lieux où sont inhumés les membres de la noblesse nabatéenne. Ceux-ci auraient été inhumés dans les tombes taillées dans la roche, notamment la Khazneh, à l'embouchure du Siq, ou encore le Tombeau à l'Urne. Ce dernier serait dédié aux membres de la famille royale (Wenning, 2007).

2. Les limites de l'empire nabatéen

Il est difficile de définir à proprement parler les limites de l'Empire Nabatéen (Figure 22). En effet, leur territoire n'a cessé de se modifier entre les 3^{ème} siècle BC et 2^{ème} siècle AD entre la Méditerranée, le sud et le nord de la Syrie (Whiting, 2022). Sous le règne d'Aréatas III (environ 84 BC à 62 BC), l'Empire Nabatéen atteint son extension maximale s'étendant sur la Transjordanie, la Syrie avec Damas qui sera sous le contrôle direct de ce roi, le Sinaï ainsi que le nord-ouest du désert du Hedjaz (Schwentzel, 2013, p183 ; Vincent, 1898, p.571). Ces éléments permettent donc une meilleure appréhension du territoire nabatéen. Effectivement, certains artefacts identifiés comme appartenant à la culture matérielle nabatéenne, comme les céramiques, témoignent des routes commerciales empruntées par ces marchands caravaniers. Par ailleurs, sur ces routes des inscriptions reconnues comme étant nabatéennes sont retrouvées (Augé et Dentzer, 1999, pp. 45-47).



Figure 22 : Carte des limites de l'Empire Nabatéen (Durand, 2008)

III. Commerce et économie des Nabatéens

Ce qui est appelé aujourd'hui la route de l'encens fait référence à l'itinéraire exploité par les arabes pratiquant le commerce caravanier jusqu'à l'Arabie Heureuse, bien que ces derniers empruntent d'autres voies de circulation. Ainsi, c'est grâce au commerce de longue distance pratiqué avec une multitude de régions que la civilisation nabatéenne est parvenue à prospérer et à développer une cité complexe (Schmid, 2007 ; Durand, 2008, pp. 48-49).

1. Routes commerciales

Les routes commerciales adoptées par les Nabatéens sont identifiables de différentes manières (Figure 23). Premièrement par la présence de céramiques fines, dont des tessons ont été identifiés dans de nombreux pays ; nous comptons l'Arabie Saoudite, le Yémen, l'Oman, l'Égypte, la Palestine, l'Israël ainsi que le Sri-Lanka. La présence de ces poteries nous informe sur les points de départ se situant dans les ports d'Oman et du Yémen, passant par l'Arabie Saoudite en suivant la piste du Hedjaz jusqu'à Hégra pour finalement se diriger jusqu'au port de Gaza et d'Alexandrie. L'importante présence de ces

tessons dans le port de Gaza nous informe sur les échanges commerciaux entre Petra et la Méditerranée. Deuxièmement, les inscriptions ou graffitis sont des témoins du passage des Nabatéens en certains lieux, tels que l'Égypte ou le sud-ouest du Sinaï (Durand, 2008, p.24,30 ; Schmid, 2007 ; Augé et Dentzer, 1999, p. 39).



Figure 23 : Voies de communication dans l'Empire Nabatéen (Durand, 2008)

2. Produits échangés

Au vu de certains passages de Pline l'Ancien dans l'*Histoire naturelle*, les Nabatéens seraient des commerçants d'encens, de myrrhe et de toutes autres sortes d'épices mais également des producteurs d'onguents comme de l'huile ou bien des baumes (Schmid, 2007). Ajoutons à ceci, d'après les témoignages de Strabon et de Diodore, que le peuple nabatéen s'est enrichi grâce à leur commerce de grande distance. En effet, Athénodore dresse la liste des produits importés et produits à Petra. Parmi ceux importés nous comptons le fer, le laiton, les vêtements pourpres, le crocus utilisé aussi bien comme colorant que dans l'art culinaire. Concernant les ressources produites directement dans la cité nous comptons l'or et l'argent (Wenning, 2007).

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les routes commerciales nabatéennes vers le sud, notamment avec l'Arabie Heureuse, leur permettaient de s'approvisionner en encens, en myrrhe ainsi qu'en aromates. Le port de Leuké Komé, se situant sur la mer Rouge leur donnait l'occasion de commercer avec l'Inde, qui leur prodiguait des épices. L'accès à la mer Morte leur facilitait l'acquisition de bitume, qui est transporté jusqu'en Égypte. Cette ressource servait à l'embaumement des défunt (Augé et Dentzer, 1999, pp.38-39).

IV. Architecture et artisanat

Les Nabatéens sont principalement connus pour leur travail effectué sur la roche, créant des façades mémorables. Ils produisaient également une variété d'objets en céramiques, utilisés pour la vie quotidienne, en cuisine ou pour le stockage.

1. Architecture nabatéenne

Leur style architectural ainsi que les matériaux utilisés impliquent que les techniques de construction développées et utilisées par les Nabatéens étaient influencées par trois facteurs majeurs : la localisation et la topographie, directement liées à la disponibilité des matériaux de construction ainsi que les contacts extérieurs (Rababeh et al., 2010).

La topographie ainsi que la forme du site de la cité de Petra offraient suffisamment de matière première pour la construction et la taille des différents monuments (Rababeh et al., 2010). Un autre facteur qui a grandement influencé l'architecture nabatéenne est la disponibilité des ressources dans l'édification des monuments. Vraisemblablement, ils évaluaient la qualité de la roche en fonction de leurs besoins pratiques. Le grès est la roche la plus utilisée par les architectes nabatéens. Il s'agit d'une ressource très utile dans la construction bien que sa qualité soit moindre en la comparant avec le granite ou bien le calcaire. Les Nabatéens se procuraient cette ressource dans des carrières, notamment à Wadi es-Siyagh, Wadi Turkmaniyah ou encore à Umm Sayhoun. L'utilisation de calcaire est réservée à certains éléments architecturaux, nécessitant une plus grande finesse du détail comme dans le développement des détails floraux ou encore dans les têtes d'animaux gravées. Cette roche prodigue une plus grande robustesse comparée au grès. Par conséquent elle est utilisée dans la fabrication des colonnes arborant la grande rue pavée. L'utilisation du marbre reste moindre, au vu de la rareté de cette dernière dans la région. Elle était seulement utilisée pour certains détails comme les cellas, que nous retrouvons dans les temples ou les tombes (Rababeh et al., 2010).

L'architecture et les techniques nabatéennes sont influencées par la période hellénistique ainsi que par l'architecture orientale des régions environnantes. Outre les échanges commerciaux, la proximité avec de multiples populations leur permet d'y emprunter certaines techniques de constructions (Rababeh et al., 2010). Le Khazneh, par exemple, reprend des éléments architecturaux typiques égyptiens et sa façade aurait été construite au cours de la seconde moitié du 1^{er} siècle BC (Winning, 2007).

2. Typologie des monuments

L'architecture de Petra est classée en trois grands groupes : premièrement, les bâtiments autoportants, deuxièmement les bâtiments taillés dans la roche et enfin, les bâtiments présentant des caractéristiques des deux premiers groupes (Rababeh et al., 2010).

Dans le premier groupe nous retrouvons des bâtiments tel que Qasr el-Bint, le Temple des Lions ailés, le Grand Temple ou encore les Bains pour en citer quelques-uns. Des études récentes démontrent que ces bâtiments sont construits entre le début du 1^{er} siècle BC jusqu'à la fin du 1^{er} siècle AD, à la fin de la période hellénistique jusqu'au début de la période romaine, avant la conquête de l'Arabie par les Romains (Rababeh et al., 2010).

Le second groupe se caractérise par les bâtiments taillés dans la roche. Ils sont datés entre le 1^{er} siècle BC jusqu'au début du 2^{ème} siècle BC. Dans cette catégorie, nous y retrouvons des monuments comme celui de la Khazneh. Ce dernier présente, à sa surface, des éléments architecturaux typiques de la période hellénistique ainsi qu'égyptiens et sa façade aurait été construite au cours de la seconde moitié du 1^{er} siècle BC (Winning, 2007 ; Rababeh et al., 2010).

Le troisième groupe comprend des monuments tel que le théâtre. Le cavea ainsi que la partie qui recevait l'orchestre ont tous deux été taillés dans la roche. Ce monument est daté du 1^{er} siècle AD. D'autres lieux appartiennent également à cette catégorie de monuments comme la Tombe à l'Urne datée du 1^{er} siècle AD ou encore les Tombes Royales datées de la fin du 1^{er} siècle AD jusqu'au début du 2^{ème} siècle AD (Rababeh et al., 2010).

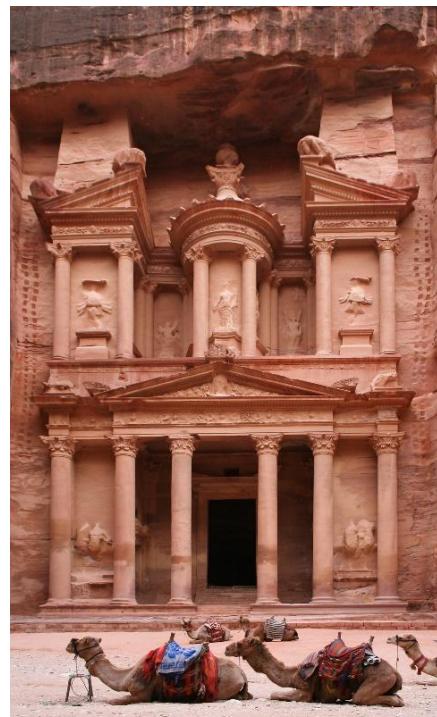


Figure 24 : Khazneh, Petra (source : Wikipédia)

3. La céramique nabatéenne

Dans les céramiques nabatéennes, nous retrouvons des céramiques fines, aussi appelée “coquilles d’œuf” ainsi que certaines céramiques peintes. La présence de ce type de céramique fine permet aux archéologues l’identification des sites nabatéens. L’élaboration de la céramique fine s’établit en trois phases. La première s’étend de la fin du 2^{ème} siècle BC jusqu’à la moitié du 1^{er} siècle BC. La seconde s’étendant de 50 BC à 20 AD. La troisième phase, quant à elle, se situe de 20 AD à 106 AD (Schmid, 2007).

La production de céramiques nabatéennes à onguents se développe à partir de la fin du 1^{er} siècle BC. Au vu de l'impossibilité de déterminer le contenu de ces céramiques à cause de leur contenant périsable, il n'est que supposition que ces dernières contenaient des produits raffinés tels que le vin, l'huile ou encore les amphores. Leur nombre étant par ailleurs limité, son utilisation est interprétée dans un contexte privilégié, notamment dans les temples ou le foyer domestique (Schmid, 2007).

V. Religion et croyances

Comme nous l'avons vu précédemment, Petra devient un centre politique et religieux important, plaçant Dushara comme divinité principale. Ce dieu a souvent été associé aux dieux Zeus ou Dionysos, au vu de son association à la fertilité (Winning, 2007 ; Whiting, 2022).

Les Nabatéens vénéraient leurs dieux de manière aniconique, c'est-à-dire sans la représentation de ces derniers ; seules des pierres levées appelées bétyles, seraient des témoins d'un caractère religieux dans leur société. Les bétyles sont représentés en deux groupes : soit simples, sans la présence de traits spécifiques, soit anthropomorphiques, avec seulement les yeux mis en relief (Whiting, 2022 ; Belmonte et al., 2013).

Il est plus correct de dire que la religion nabatéenne est un assemblage de différentes religions, au vu du nombre de dieux vénérés sur le territoire. En effet, certains dieux appartenant à d'autres religions sont également vénérés par le peuple nabatéen. Au vu du commerce qu'exerçaient les Nabatéens, ils ont naturellement adopté la représentation des dieux par une forme plus humaine, en adoptant des éléments religieux d'autres civilisations telles que les Romains, les Grecs ou encore les Égyptiens pour en citer quelques-uns. Ainsi, la déesse égyptienne Isis ou encore d'autres dieux provenant du panthéon du nord de l'Arabie ou du sud de la Syrie sont vénérés au sein de Petra. Un exemple pour soutenir ce propos est la représentation de Dushara, mentionné précédemment, comme Zeus ou Dionysos (Whiting, 2022 ; Vincent, 1898, p.581).

La Jordanie Romaine

I. Introduction

Quelques temps avant l'arrivée des Romains dans la région, l'actuelle Jordanie était intégrée au royaume des Nabatéens qui firent de la ville de Petra leur capitale au cours de la seconde moitié du deuxième siècle BC (Wenning, 2007, p.30).

L'affaiblissement des Séleucides permit aux Nabatéens de prendre leur essor et de gagner en indépendance avec le roi Erotes II (Starcky, 1935, p.89) entre 110 et 100 BC (Vincent, 1898, p.570).

Plus tard, l'actuelle Jordanie sera intégrée dans le royaume de Judée sous le règne d'Alexandre Jannée (103-76 BC), de la dynastie Hasmonéenne. Une partie de la reconstitution de l'histoire du royaume de Judée provient de l'historien antique Flavius Josèphe qui compila ces événements dans un ouvrage antique nommé *Antiquités Judéennes*, cité notamment par Mimouni (2021). Selon Flavius Josèphe, Alexandre Jannée organisa deux campagnes militaires contre les Nabatéens où il ressortira à chaque fois vaincu. Lors de la première campagne, il fut battu par le roi Obdas Ier à la bataille de Gadara en 93 BC, donnant ainsi le contrôle de Moab et de Galaad aux Nabatéens, puis environ dix ans plus tard, il fut une seconde fois vaincu par le roi nabatéen Arétas III. Malgré ces revers, Alexandre Jannée entreprit de nouvelles actions militaires en Transjordanie entre 83 et 80 BC, lui permettant alors de reconquérir les régions perdues. A sa mort en 76 BC, une grande partie de la Transjordanie (le Jaulan, le Galaad et le Moab) se trouva sous le contrôle du royaume de Judée, toujours selon l'historien antique Flavius Josèphe. Salomé Alexandra, veuve d'Alexandre Janné, succéda ensuite à son défunt mari, et sous son règne les frontières du royaume de Judée ne furent pas modifiées « Le règne de Salomé Alexandra, la veuve d'Alexandre Jannée, a été dans l'ensemble une période de paix, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur » (Flavius Josèphe repris par Mimouni, 2021, p. 392). Son fils ainé Jean II Hyrcan, alors nommé grand prêtre, et son fils cadet Aristoboule II se disputèrent le pouvoir à sa mort en 67 BC. Après sa défaite contre son frère à Jéricho, Jean Hyrcan se réfugia à Petra sous la protection du roi Nabatéen Arétas III toujours au pouvoir. Jean Hyrcan lui promit de lui rendre des territoires que son père Alexandre Janné lui avait pris quelques décennies plus tôt s'il se rangeait de son côté dans la lutte contre son frère. Le roi nabatéen accepta et rentra en guerre contre Aristoboule (Flavius Josèphe *Antiquités judéennes* XIV cité par Mimouni, 2021, p. 390-394).

Du côté des Romains, leur domination en Orient commença à vaciller en 90 BC avec la révolte menée par le roi du Pont (au cœur de l'actuel Turquie) Mithridate VI Eupator soutenu par les populations grecques. Le proconsul romain Sylla qui venait tout juste d'accéder au consulat, partit le combattre et en 85 BC Mithridate accepta de négocier et de se replier dans son royaume. Après son abdication en tant que dictateur en 80 BC, Sylla mourut deux ans plus tard, et deux consuls Quintus Lutatius Catulus, ancien partisan de Sylla, et Marcus Aemilius Lepidus se disputèrent le pouvoir ce qui fit éclater une guerre civile. Le Sénat fit alors appel à Cnaeus Pompée afin de mettre fin à l'insurrection de Lépide, ce qu'il réussit à faire à l'aide d'une armée de ses vétérans. En 70 BC et à seulement 32 ans, Pompée se partagea les pouvoirs du consulat avec le préteur Crassus. Les regards de Rome se tournèrent ensuite vers l'Orient où le roi Mithridate menaça de nouveau les frontières romaines (Humm, 2018, p. 241, 245-248).

Maintenant que le contexte historique est posé, nous allons pouvoir, dans ce chapitre, entrer plus en détail sur la Jordanie et ses régions proches lors de la présence romaine. Dans une première partie, nous étudierons la première phase de cette occupation, où nous aborderons les conquêtes de Pompée dans la région, puis la mise en place de la Décapole. Ensuite dans une seconde partie nous étudierons la deuxième phase d'occupation romaine avec la mise en place de la *Provincia Arabia* par Trajan et sa capitale Bosra. Puis nous analyserons plus en détail l'organisation urbaine de Gérasa qui est une cité phare de la présence romaine en Jordanie à travers le temps.

Au cours de ce chapitre nous essaierons par moment de nous reposer sur les sources antiques comme nous avons pu le faire dans cette introduction. Néanmoins, vu la difficulté d'accéder aux sources primaires de ces textes nous devrons nous reposer sur les citations qu'en font certains auteurs.

II. Première arrivée romaine au Moyen-Orient

1. La mise en place de la Syrie Romaine

Nous avions en fin d'introduction évoqué Mithridate et la menace qu'il apportait aux frontières de Rome.

En 66 BC la loi *Manilla*, qui est une extension d'une précédente loi ayant donné à Pompée un *impéreum* extraordinaire pour combattre les pirates dans la mer Méditerranée, permit à ce dernier de pouvoir combattre Mithridate avec tous les moyens possibles (Humm, 2018, p. 248). Ceci réussit à Pompée qui compila ensuite les succès en Orient. En 66 BC il eut une victoire définitive sur Mithridate dont le royaume fut annexé en province romaine. Puis la même année, Pompée combattit ensuite le roi Tigrane d'Arménie de la dynastie séleucide (Sartre, 2014). Il prit rapidement la possession de l'Arménie et l'année suivante il se dirigea vers la mer Caspienne, où il fut proclamé *imperator* par ses troupes avant de faire la conquête de la Syrie en 64 BC (Humm, 2018, p. 248-249).

Une fois la Syrie conquise, Cnaeus Pompée la déclara immédiatement province romaine soumettant ainsi à l'autorité de Rome ce qui reste de l'empire Séleucide. Cette décision put avoir été prise dans la mesure où des Romains et des Italiens semblaient déjà avoir été installés dans la région dès le Ier siècle BC comme l'indiquent des fouilles à Beyrouth et à Tel Anafa (Israël) qui ont mis au jour des quantités importantes de vaisselles italiennes produites localement, et que l'on ne retrouve pourtant pas chez les populations indigènes (Figure 25). Faire de la Syrie une province romaine permet également de d'empêcher les Parthes, les seuls capables de rivaliser avec Rome, d'avoir la main mise sur la région. Une frontière directe, matérialisée par le cours moyen de l'Euphrate, sépare désormais les deux puissances (Sartre, 2014, p. 254-255, 257).

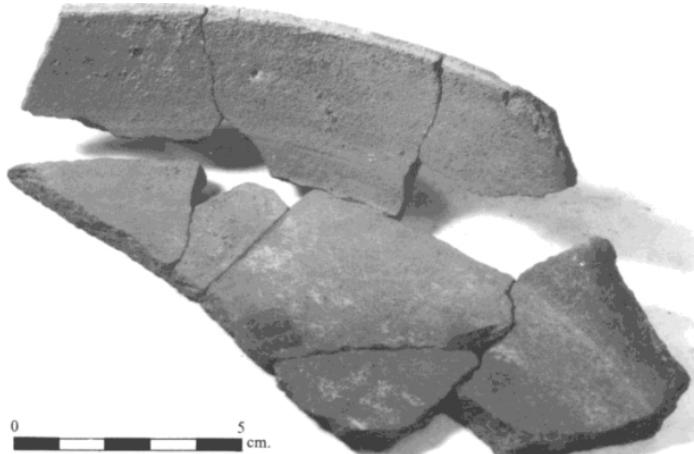


Figure 25 : Récipient de cuisson type orlo bifido (100/80 BC) retrouvé à Tel Anafa (Berlin, 1993)

Plus au sud, le royaume hasmonéen était en conflit comme nous l'avons vu en introduction et le roi nabatéen Aréatas III avec Jean II Hyrcan à ses côtés attaqua et détruisit une partie des forces armées d'Aristoboule II. Ce dernier fut alors contraint de se réfugier à Jérusalem où il fut assiégié. Pompée envoya Aemilius Scaurus (futur premier gouverneur de la Syrie romaine) en Judée et ce dernier décida de se ranger du côté d'Aristoboule selon les textes de Flavius Josèphe. Aréatas et Jean Hyrcan durent ainsi se retirer et furent battus à Papyron par les forces d'Aristoboule. Pourtant en 63 BC Pompée entama une campagne contre ce dernier, qui ne respecta pas la consigne qui lui avait été donnée de ne pas créer de conflit. Aristoboule fut fait prisonnier et les Romains, aidés par Jean Hyrcan, pénétrèrent dans Jérusalem et assiégèrent les derniers partisans d'Aristoboule qui s'étaient alors réfugiés dans le temple de la ville. Après 3 mois de siège, les Romains investirent le temple, réduisant tout Jérusalem sous autorité romaine. C'est également durant cet événement que Pompée pénétra dans le Saint des Saint. Jean II Hyrcan fut remis au pouvoir mais resta sous l'autorité du gouverneur de la Syrie (Flavius Josèphe *Antiquités judéennes* XIV cité par Mimouni, 2021, pp. 394-395).

Malgré le fait que le roi Aréatas III eût coopéré avec Rome en acceptant de ne pas poursuivre le combat contre Aristoboule en royaume de Judée, Aemilius Scaurus devenu gouverneur de Syrie, décida tout de même de lancer une attaque contre les Nabatéens peu de temps après le siège de Jérusalem et le départ de Pompée selon Sartre (1979) reprenant également les textes de Flavius Josèphe. Le gouverneur de

Syrie ne parviendra cependant pas à s'emparer de Petra, et ayant tout ravagé sur son passage « il se trouva rapidement pris à son propre piège et bientôt démuni de tout » (Flavius Josèphe *La Guerre des Judéens* I cité par Sartre, 1979, p. 44). Aemilius Scaurus accepta ainsi d'abandonner son offensive contre une certaine somme d'argent que lui remit Arétas. Les motivations de cette attaque sont encore mal connues car aucune source n'indique que les Nabatéens aient menacé la province romaine de Syrie. Selon Sartre (1979), le fait que le roi de Petra se soit allié à la cause de Jean Hyrcan II ne peut être une raison valable, étant donné que ce choix avait été fait avant l'arrivée des Romains dans la région. La raison qui aurait donc poussé Scaurus à attaquer Petra pourrait être l'appât du gain, et selon ce point de vue, le gouverneur romain ressort vainqueur. Il est difficile de savoir si les deux successeurs de Scaurus à la tête de la Syrie Romaine, Marcus Philippus (61-60 BC) et Lentulus Marcellinus (59-58 BC) ont également été en conflit avec les Nabatéens, en tout cas toujours selon Sartre (1979), rien ne le justifierait. En revanche le gouverneur Gabinius entreprit une campagne militaire contre les Nabatéens qui eut un dénouement similaire à celle de Scaurus, à nouveau les romains se retirèrent contre le versement d'une forte somme d'argent. Globalement les Nabatéens restèrent fidèle à Rome malgré les quelques attaques qu'ils subirent de ces derniers, préférant leur verser de l'argent en échange d'une paix leur permettant de ne pas entraver leurs réseaux d'échanges commerciaux (Sartre, 1979, pp.43-46, 52-53).

2. La Décapole

En plus de la Syrie, Pompée rattacha également à Rome des territoires qui en sont géographiquement éloignés. Il s'agit majoritairement de cités ayant été anciennement colonisées par les Grecs, situées dans l'actuelle Jordanie (Sartre, 2014, p.255).

Ces cités initialement incorporées dans le royaume hasmonéen ont retrouvé indépendance et autonomie selon la volonté de Pompée, après que celui-ci eut redéfini les frontières du royaume de Judée après le siège de Jérusalem en 63 BC (Flavius Josèphe *Antiquités judéennes* XIV cité par Mimouni, 2021, p. 395).

Pompée fut ainsi considéré comme un véritable libérateur par les populations de ces cités, la ville de Gadara, une des principales de la Décapole, prit ainsi le nom de Pompeia Gadara. La ville considéra également sa première année de libération comme l'an un de Rome, calendrier dont les ères étaient appelées ères pompéiennes que conserveront les cités de la Décapole (Figure 26) (Rey-Coquais, 1978, p.45).

La Décapole tire son nom des 10 villes qui la comptaient initialement selon les textes de Pline l'Ancien, à savoir les cités de Philadelphie, Damas, Scythopolis, Gadara, Hippos, Dion, Pella, Gerasa, Canatha et Abila (Pline l'Ancien *Histoire Naturelle* livre XVI cité par Segal, 2011).

Selon Ptolémée, la cité de Capitolas se situant non loin de Gadara et Abila pourraient également y être rattachées (Ptolémée *Géographie* livre V cité par Villeneuve, 1981, p.355-356).

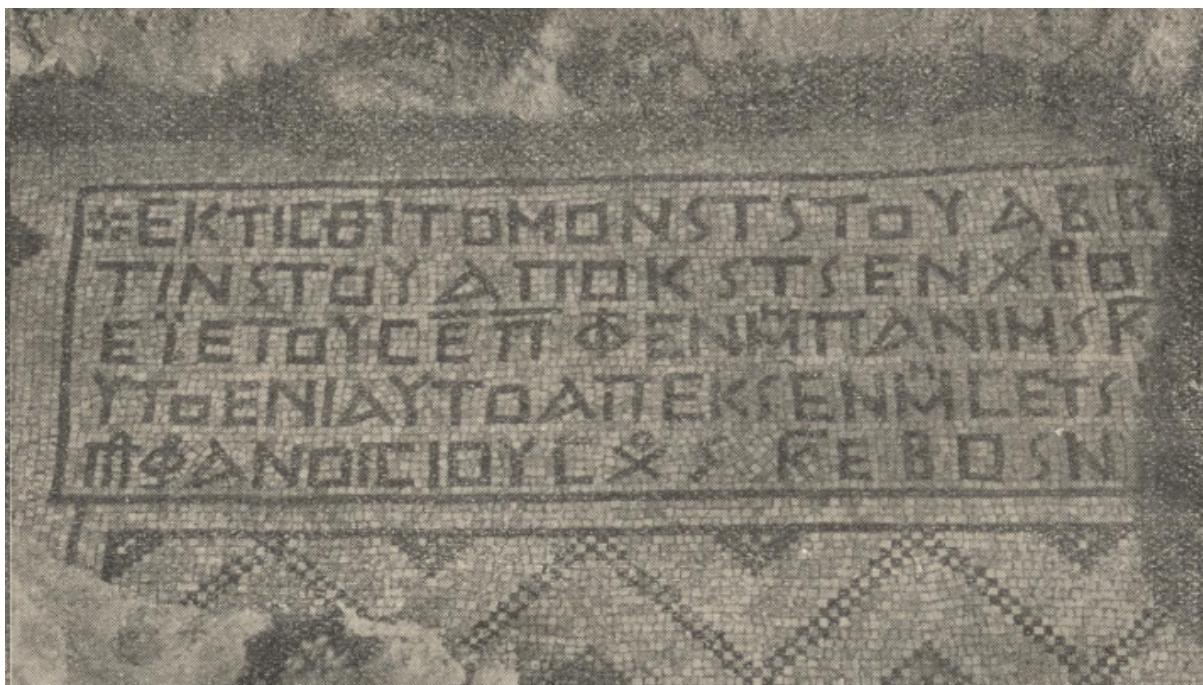


Figure 26 : Pavement de mosaïque retrouvé dans l'ancienne cité de la Décapole de Scythopolis où une inscription grecque datant du VI^e siècle fait mention de l'année 585 pour sa conception, correspondant à la construction d'une abbaye. Cette construction, toujours selon la mosaïque, aurait eu lieu lors de la 15^e indication qui aurait, en réalité, eu lieu en 522. La différence de 63 ans avec la date indiquée démontre que le calendrier pompéien était toujours utilisé à l'époque byzantine à Scythopolis (Vincent, 1933).

Initialement les villes de la Décapole avaient été considérées comme une ligue ou une confédération, mais aucune source antique ne confirme ce type de système. Ces villes auraient été avant tout unies par une identité culturelle gréco-romaine, et représenteraient principalement une aire géographique située dans l'est du Jourdain à la périphérie de la province de la Syrie Romaine (Figure 27). Le nombre de cités semblait malgré tout avoir varié avec le temps, d'autant plus qu'en 30 BC, les cités d'Hippos et de Gadara furent offertes au roi de Judée Hérode par Auguste (Thomas Parker, 1975, pp. 440-441). Elles furent néanmoins rattachées de nouveau à la Syrie Romaine quelques années après la mort d'Hérode. A l'exception de la cité de Scytopolis, considérée comme la plus grande et la plus puissante de la Décapole, toutes les villes se situaient à l'est du Jourdain créant ainsi un bloc territorial continu, faisant office de zone tampon entre le royaume de Judée à l'ouest et le royaume nabatéen à l'est. Les villes de la Décapole étaient gouvernées par des conseils municipaux qui étaient élus, et planifiaient la construction de bâtiments et infrastructures divers tels que des temples, des théâtres ou encore des bains publics pour le bien-être de leur population mais aussi pour montrer la richesse de leur cité comme nous le verrons plus en détail pour la cité de Gérasa. Les différentes villes de la Décapole se démarquaient dans la conception de leur plan d'urbanisme mais se ressemblaient dans les choix des bâtiments publics et de leurs décorations qui mêlaient des traditions romaines et grecques. Chacune d'entre elles possédaient des rues à colonnades avec les principaux bâtiments construits de part et d'autre. Dans toutes les villes on retrouvait également des places publiques faisant office d'agora ou de forum où se déroulaient les activités commerciales et politiques principales. Des cirques ont également été mis au jour notamment dans la ville de Gadara. Le grand nombre de bains publics et de monuments architecturaux tels que les arcs de triomphe démontraient la forte influence que la culture romaine détenait sur ces cités. Il existait peu d'informations sur la composition de la population de ces cités, car tant les juifs que les Nabatéens avaient tendance à adopter des noms grecs. Mais selon Segal (2011), on peut imaginer que la majeure partie de la population était d'origine sémitique, et qu'il devait également y avoir les descendants des Nabatéens qui avaient jadis occupé la région et qui entretenaient des liens commerciaux étroits avec la Décapole (Segal, 2011).



Figure 27 : Carte présentant la position des villes de la Décapole (Segal, 2011)

Les cités de la Décapole durent néanmoins faire face à la guerre qui éclata en 66 AD entre une partie des Juifs fortement opposés à l'occupation romaine en Judée et Rome, ce qui fut bien relaté par Flavius Josèphe dans son ouvrage *La Guerre des Juifs*. Cette guerre fut le fruit de plusieurs décennies de vives tensions entre les deux parties et le conflit s'étendit rapidement à toute la Palestine. Plusieurs garnisons romaines furent massacrées, notamment à Jérusalem. En réaction, 20 000 Juifs furent tués par les habitants grecs de Césarée Maritime pendant qu'au même moment plusieurs cités de la Décapole dont celle de Gerasa, subirent les attaques simultanées des forces juives. A l'automne 66 AD, le gouverneur de Syrie Cestius Gallius réunit une armée d'environ 30 000 hommes afin de mettre fin aux attaques des insurgés juifs, mais malgré quelques succès il ne réussit pas à reprendre Jérusalem et dut se retirer en subissant de nombreuses pertes. Cette défaite des Romains renforça d'avantage le camp juif ralliant de plus en plus de notables à leur cause (Flavius Josèphe *La Guerre des Juifs* II cité par Mimouni, 2021, p. 493-495).

Les combats durèrent pratiquement sans interruption, au fil du temps les légions romaines sous les ordres de Vespasien puis de son fils Titus réussirent à reprendre le contrôle de la région avec la reprise de Jérusalem en 70 AD. La chute de Masada en 74 AD, alors dernier bastion juif, sous les assauts de la Xème légion *Fretensis* du gouverneur de Judée Flavius Silva, marqua alors la fin de la guerre. Durant cette période, de nombreux réfugiés furent chassés de leur territoire autant par les insurgés juifs que

par l'armée romaine. De nombreux chrétiens fuirent Jérusalem vers la Décapole et se réfugièrent dans la cité de Pella (Mimouni, 2021, p.497, 501).

III. L'Arabie Romaine

1. La mise en place de la *Provincia Arabia* et la cité de Bosra

A la fin du premier siècle de notre ère, une bonne partie de l'actuelle Jordanie appartenait aux territoires des Nabatéens (Vailhé, 1899, p.166), avec qui les Romains eurent, comme nous l'avons vu, des relations assez ambiguës, même si dans l'ensemble aucune tentative de conquête franche n'avait été tentée par Rome depuis les essais de Aemilius Scaurus et de Gabinius.

La situation changea en 105 AD, où Cornelius Palma alors gouverneur de Syrie (Starcky, 1955, p.103) réussit à prendre possession avec succès des terres « des souverains de Petra » (Vailhé, 1899, p.167).

La raison de ce brusque changement est encore méconnue, selon les textes de l'historien romain Dion Cassius, il est simplement indiqué que pendant sa légation en Syrie Cornelius Palma « fit la conquête de Petra et des états nabatéens, et les réduisit en Province romaine » (Dion Cassius *Histoire romaine* livre LXVIII cité par Vaihlé, 1898, p. 89). Il est en réalité probable que Rabbel, le dernier roi des Nabatéens, ait voulu se défaire de l'assujettissement de Rome ce qui aurait contraint Cornelius Palma à conquérir la région (Vaihlé, 1898, p.89).

L'hypothèse selon laquelle l'annexion du royaume nabatéen aurait été effectuée pour des raisons économiques afin d'avoir directement accès aux routes commerciales vers le lointain Orient a également été avancée (Rey-Coquais, 1978, p.54).

La région fut dans la foulée convertie en une nouvelle province romaine, la *Provincia Arabia* qui fit de la cité de Bosra la capitale de la région à la place de la ville de Petra (Vaihlé, 1899, p. 167) sous le nom de *Nova Trajana Bosra* (Vaihlé, 1898, p. 89). Il ne reste cependant pas exclu que Petra fut tout de même le centre administratif de la province sous le nom de « métropole Arabiae » (Wenning, 2007, p. 40).

La province d'Arabie engloba l'intégralité des territoires nabatéens à l'exception de quelques-uns qui furent rattachés provisoirement à la Province de Syrie située plus au nord, avant d'être ensuite intégrée de façon pérenne à la Province d'Arabie à la fin du IIIème siècle, en plus de certaines villes de la Décapole telles que Philadelphia et Gérasa. Au cours du IVème siècle, des bouleversements dans l'organisation de l'Empire engendrèrent des modifications dans l'organisation des Provinces romaines au Moyen Orient alors composée de la Province de Syrie, de Judée et d'Arabie. Ces trois provinces furent ainsi morcelées à la fin du IVème siècle en neuf régions différentes et la Province d'Arabie qui fut tout de même conservée, perdit une partie de ses territoires au profit de la Palestine troisième qui hérita d'une partie de ses territoires à la suite de ces changements (Vaihlé, 1899, p. 167).

Petra devint ainsi la capitale de la Palestine troisième pendant que Bosra resta la capitale de la Province d'Arabie (Vaihlé, 1898, p. 89).

Bosra fut le siège de plusieurs légions romaines importantes de la région telle que la VIème légion *Ferrata* jusqu'en 122 puis la IIIème légion *Cyrenaica* ensuite. Claudius Severus fut le premier gouverneur de la Province et resta en poste pour une période assez longue de 107 à 115, puis des gouverneurs nommés par l'empereur se succédèrent. Afin de satisfaire les besoins de ces nouveaux résidents, plusieurs édifices furent érigés à Bosra, comme les thermes qui occupèrent tout le centre de la cité (Figure 28), un nymphée, un théâtre de près de 9000 places (Figure 29), et un hippodrome (Sartre, 2007, p. 25-26).



Figure 28 : Thermes romains du centre de la cité de Bosra (Fournet, 2007)



Figure 29 : Photo aérienne du théâtre romain de Bosra situé à l'extérieur de la cité au sud, et de la citadelle médiévale qui l'enveloppa ensuite, ce qui permit ainsi la bonne préservation de l'édifice romain (Dentzer-Feydy, 2007)

L'apogée de la ville eut lieu sous la dynastie des Sévères (193-235) où les infrastructures évoquées furent achevées. Les Romains préservèrent toutefois les lieux sacrés des divinités nabatéennes comme le sanctuaire de Dûsharâ, qui fut conservé. Au IIIème siècle, Bosra passa même de statut de cité au statut de colonie romaine sous Alexandre Sévère (Figure 30). Ce changement de statut permit ainsi à la cité d'être directement rattaché au territoire italien et donc d'être exempt du tribut dû à Rome (Sartre, 2007, p. 26, 28).



Figure 30 : Monnaie d'Alexandre Sévère avec la représentation de la fondation de la colonie de Bosra sur le revers. La représentation du fondateur voilé traçant un chemin à l'aide d'un araire tiré par des bovins fait échos au rite accompli par Romulus. Au-dessus de l'attelage figure l'estrade de Dousarès devenue un des emblèmes de la ville (Sartre, 2007)

2. Organisation urbaine de Gérasa, une cité phare de la présence romaine en Jordanie

Gérasa est une cité ayant été construite avant l'époque romaine, du matériel céramique d'occupations remontant à l'âge du Bronze et du Fer a même été retrouvé (Seigne, 1992, p. 332). Comme indiqué plus en amont, la cité de Gérasa fut conquise par Alexandre Janné et intégrée au royaume judéen avant d'être ensuite libérée par Pompée en 64 BC et de faire ensuite partie des cités de la Décapole. En 295 AD, la cité autrefois reliée à la province de Syrie fut rattachée à la province d'Arabie s'étendant plus au sud (Vaihlé, 2018, p. 167) et fut même quelques temps avant élevée, tout comme Bosra, au rang de colonie. Grâce à son emplacement situé à un des carrefours de la *Traiana Nova* (la Nouvelle route de Trajan), ses sources d'eau abondantes et un sol fertile, la cité de Gérasa avait pu prospérer à travers le temps, ce qui s'était traduit par d'importantes constructions. La cité comprenait deux portes principales érigées au nord et au sud, et était entourée de fortifications comprenant de nombreuses tours (Segal, 2011).

La construction de cette enceinte entourant la ville semble datée du III/IVème siècle selon divers examens sur les fortifications (Seigne, 1992, p. 335).

A 400 mètres de la porte Sud se trouve « l'Arc d'Hadrien » (Figure 31) qui est un édifice commémoratif érigé à l'occasion de la visite de l'empereur Hadrien en 130 AD. Devant l'entrée sud de la ville se trouvent également les vestiges de l'hippodrome de la cité (Figure 32) à l'intérieur duquel se déroulaient des courses de char et qui a été construit au IIème siècle. La porte sud donne ensuite sur une place ovalaire pavée de dalles et entourée de plusieurs portiques (Segal, 2011).

A l'ouest de cette place est présent un sanctuaire en l'honneur du dieu grec Zeus et semble donc avoir été construit avant l'arrivée des romains. Non loin du sanctuaire de Zeus a été bâti le théâtre de la cité en 80 AD (Seigne, 1992, p. 333, 336).

Au nord de la place ovalaire sont présents les restes d'un arc décoratif marquant le début du *cardo maximus* qui est la voie romaine principale de la cité, tout le long de cette voie ont été érigés les bâtiments publics les plus importants. Le *macellum* ou marché romain se situait à l'ouest du *cardo maximus*, il a d'ailleurs été fouillé récemment par une équipe archéologique espagnole et est en cours de reconstruction. Dans la cité de Gérasa, est également présent le sanctuaire d'Artémis (Figure 33) qui a été construit dans la seconde partie du IIème siècle de notre ère (Segal, 2011).

Ce sanctuaire est le plus imposant bâtiment de la cité et dépasse largement en taille le sanctuaire dédié au dieu de l'Olympe (Seigne, 1992, p.338).

A l'ouest du *cardo maximus* une série d'escalier a été construite afin d'accéder dans un premier temps à la terrasse inférieure du temple d'Artémis depuis la rue, puis à la terrasse supérieure avant d'arriver ensuite au temple lui-même (Segal, 2011).

La construction en 73/74 AD d'un sanctuaire dédié aux dieux arabiques dans le nord de la cité (Seigne, 1992, p.336) démontre encore une fois que différentes cultures se côtoyaient au sein de la cité, malgré la forte influence romaine.



Figure 31 : Façade sud de l'Arc d'Hadrien à Gérasa (Seigne, 2018, p.276)



Figure 32 : Hippodrome romain de Gérasa, vue depuis le nord (Seigne, 2007, p.26)



Figure 33 : Vue de la façade ouest du temple d'Artémis à Gérasa (Ovadiah et Muznik, 2012, p.525)

Le plan urbain de Gérasa a probablement été établi au 1er siècle avant notre ère durant une *pax romana* qui permit à la cité de s'étendre vers le nord et vers l'ouest. Au deuxième siècle, deux rues appelées *decumani* et qui rejoignirent perpendiculairement le *cardo maximus* furent mises en place (Seigne, 1992, p. 334, 336).

Les deux points d'intersection de ces deux voies avec le *cardo maximus*, étaient marqués par une structure appelée *tetrakionion* qui était composée de quatre podiums portant chacun quatre colonnes pour la voie sud, et une structure appelée *quadrifon* qui était composée de quatre arcs reliés entre eux, pour la voie nord. Non loin du *quadrifon* se trouvait une autre structure appelée *nymphée*, qui était constituée d'une niche semi-circulaire couverte par un demi-dôme et d'un bassin décoratif à sa base, rempli d'eau par des tuyaux cachés à l'intérieur de la structure (Segal, 2011).

Les constructions du *nymphée* et des thermes situés à l'ouest de la cité durent être contemporaines de la mise en place du système permanent l'adduction d'eau partant de la grande source de Bir-ketein autour de 150 AD (Seigne, 1992, p.340).

Sous la dynastie des derniers Sévères autour du IIIème siècle, la cité de Gérasa s'élargit du côté oriental de la rive du *wadi* (cours d'eau) longeant la ville, avec la création de deux ponts et la mise en place d'habitations de l'autre côté de la rive. Enfin, à la fin du IIIème siècle, la cité se rétracta à l'intérieur de remparts fortifiés à la suite de multiples attaques de pillards, et l'*hippodrome* fut abandonné. La situation géographique de la ville n'évolua ensuite plus à la fin de l'Empire (Figure 34) (Seigne, 1992, p.341).

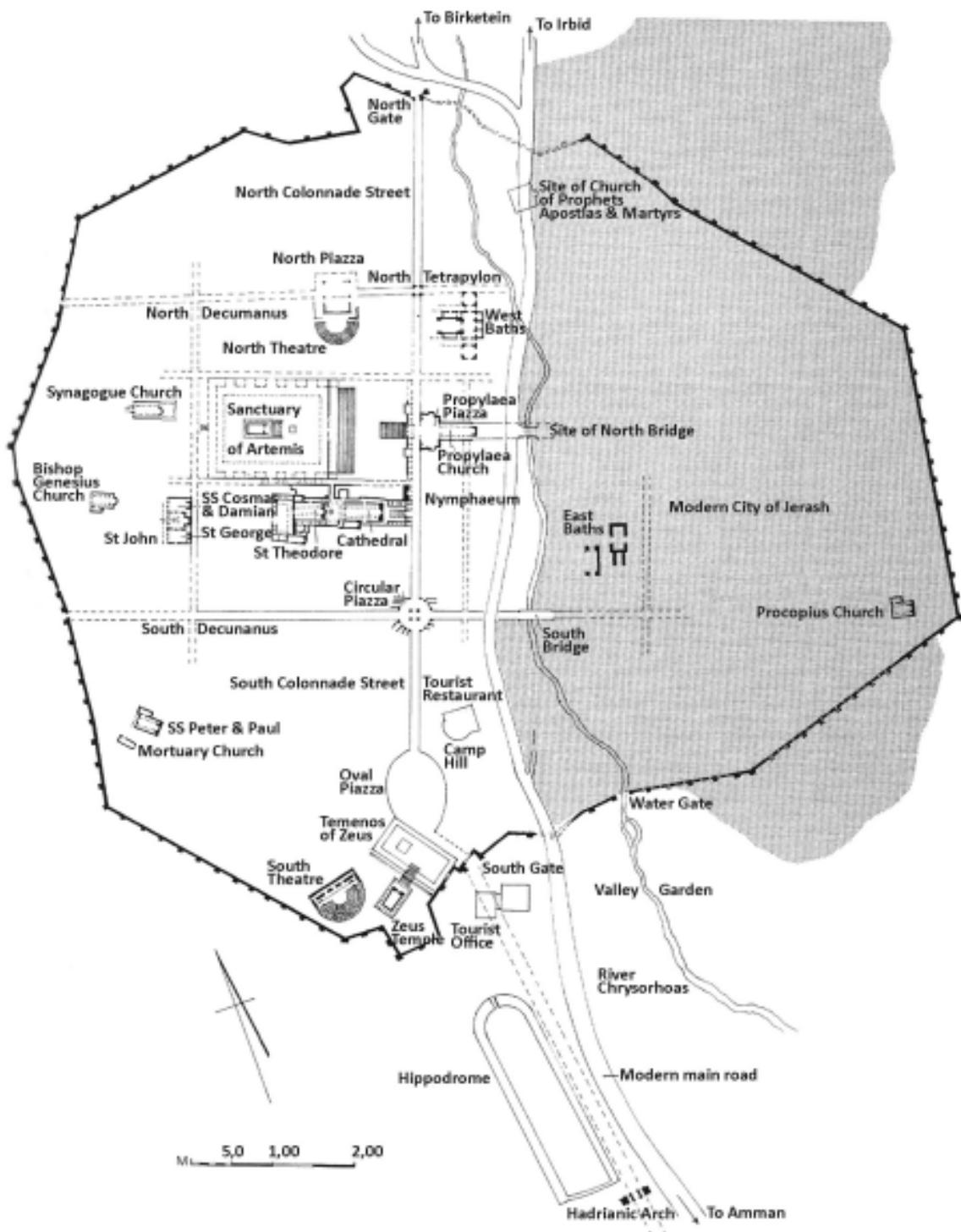


Figure 34 : Plan de la cité de Gérasa (Ovadia et Muznik, 2019, p.521)

IV. Conclusion

Nous avons pu voir que la conquête du Moyen-Orient par Rome se déroula en un laps de temps assez court, car il y eut à peine deux ans entre la loi permettant à Pompée d'avoir un pouvoir maximal en Orient et la création de la Province de Syrie en 64 BC. Ce dernier réussit à exploiter les conflits déjà existants comme la guerre fratricide pour le pouvoir du Royaume de Judée, entre Aristoboule et son frère Jean Hyrcan II soutenu par le roi nabatéen Arétas III, ce qui a bien été relaté par l'historien antique Flavius Josèphe. La prise de contrôle du Royaume de Judée permit à Pompée de redonner liberté et souveraineté à certaines villes du Jourdain possédant une culture grecque, qui adoptèrent alors un calendrier basé sur l'ère pompéienne.

Ces cités purent pleinement se développer durant une *pax romana* qui leur permit de construire des édifices impressionnantes (Théâtre, thermes, hippodrome, sanctuaires, ...) où différentes cultures s'entremêlèrent malgré la forte influence romaine dans l'organisation urbaine de ces cités comme nous l'avons vu en détail à Gérasa. Cette paix s'estompa pourtant pendant huit ans avec la révolte des Judéens contre l'occupation romaine de la Judée en 66 AD, qui se traduisit par une période de conflits et de grandes violences pendant près de huit ans, également relaté par Flavius Josèphe.

Avec la formation des Provinces de Syrie et de Judée, les Romains furent en contact direct avec le Royaume nabatéen qui occupait alors la quasi-totalité de l'actuelle Jordanie, excepté le territoire où se situait la Décapole. Le premier gouverneur de Syrie Aemilius Scaurus tenta très tôt d'accaparer le Royaume nabatéen en voulant prendre la ville de Petra ce qui fut sans succès mais ce qui lui permit tout de même de repartir avec une rançon, ce que réitéra ensuite le gouverneur romain Gabinius avec les mêmes résultats.

Sous le règne de Trajan en revanche, le gouverneur de Syrie Cornelius Palma réussit là où ses prédécesseurs avaient échoué et réduit en 105 AD le Royaume nabatéen en province romaine qui deviendra alors la *Provincia Arabia*. La cité de Bosra devint la capitale de cette nouvelle province et à l'instar des cités de la Décapole de grandes infrastructures y furent construites (notamment durant le règne de la dynastie des Sévères), tel que l'imposant théâtre de 9 000 places ou encore de nombreux thermes. La cité fut même élevée au rang de colonie sous Alexandre Sévère au IIIème siècle.

Nous pouvons ouvrir cette conclusion en abordant les événements du IVème siècle que nous avions déjà évoqués, où les frontières des Provinces romaines du Moyen Orient sont modifiées ce qui réduisit notamment la taille de la Province d'Arabie (Vaihlé, 1899, p. 167). Ces réformes furent mises en place par Dioclétien puis Constantin ce qui fit basculer le Moyen-Orient dans la période byzantine... (Sartre, 2007, p. 57).

Le Haut Moyen-Âge en Jordanie

Il est fort commode, autant pour l'historien que pour l'archéologue, que de pouvoir apprécier le très grand nombre de vestiges bien conservés de la période d'occupation byzantine puis musulmane de la Jordanie, pour étayer davantage les recherches sur ces périodes. En effet, les structures et traces matérielles issues de la période étudiée foisonnent, de même que la littérature à leur sujet. Quelquesunes de ces structures et de ces traces, telles que les mosaïques et monnaies conservées seront ainsi abordées dans ce chapitre au spectre de la littérature académique actuelle. En vertu de l'esprit de synthèse qui est attendu, ce dernier est divisé en quatre parties distinctes, à savoir les grandes périodes que connurent les terres outre le Jourdain au cours du Haut Moyen-Âge : l'ère Byzantine (390 – 636 Apr. J.-C.) ; celle des Califats Islamiques (636 – 750 Apr. J.-C.) ; celle de la dynastie des Abbassides (750 – 969 Apr. J.-C.) ; et enfin celle des Fatimides d'Égypte (969 – 1171 Apr. J.-C.). Une attention plus particulière sera abordée aux deux premières pour mettre davantage en lumière la période de transition entre l'Antiquité et le Moyen-Âge de la région. En outre, les dates clés apportées ici seront employées davantage à titre indicatif que pour montrer des ruptures nettes au cours de celle-ci. En effet, bien que le contexte historique des terres outre le Jourdain ait été considérablement bouleversé par les différents règnes que nous traiterons ici, en particulier les transitions d'un pouvoir chrétien à un pouvoir islamique ; les preuves de la continuité des dimensions cosmopolites et commerciales de ces terres ne manquent pas. Certains historiens considèrent, à juste titre d'ailleurs, que la région du Levant a très certainement été depuis l'Antiquité si ce n'est plus anciennement encore, un important carrefour commercial, religieux et culturel entre la Méditerranée et la mer Rouge, l'Afrique et l'Asie.

I. Les Byzantins (390 – 636 Apr. J.-C.)

L'influence des Grecs sur les terres outre le Jourdain apparaît dans un premier temps par des cités-États établies lors de l'ère hellénistique, en particulier suivant les conquêtes d'Alexandre de Macédoine et le règne de ses successeurs. En effet, on compte au nombre de 10 lesdites cités créées pour certaines par le conquérant, et pour les autres par les empereurs des dynasties Ptolémées et Séleucides. L'alliance commerciale et militaire de ces cités, dite la *Décapolis*, constitue ainsi le premier socle de cette influence grecque qui perdurera près d'un millénaire. Suivant l'annexion de la *Décapolis* au sein de l'Empire romain, au cours du règne de Trajan (98 – 117 Apr. J.-C.), les terres de l'actuel pays de la Jordanie étaient comprises dans la province du nom latin de *Arabia Petraea*. Une subdivision de cette province romaine en trois diocèses fut ensuite établie sous l'impulsion de Dioclétien dans le cadre de la division de l'Empire en 285-286 Apr. J.-C., ce qui situerait le territoire jordanien d'aujourd'hui à la conjonction des diocèses de *Palaestina II*, de *Palaestina III* et la région que les Romains appelaient *Arabia desertica*.

Les règnes les plus significatifs de l'Empire romain d'Orient, à la période de l'antiquité tardive et dans la région du Levant, sont assurément ceux de Justinien (523-548 Apr. J.-C) et d'Héraclius (610-641 Apr. J.-C.) ; règnes lors desquels l'Empire Byzantin paraît être à son apothéose, avant de perdre peu à peu son emprise sur la région jusqu'à sa défaite décisive à Yarmouk en 636 Apr. J.-C., suivant laquelle il se retire définitivement du territoire de l'actuelle Jordanie.

Les données textuelles relatives à l'antiquité tardive et sur la fin de l'emprise romaine sur le Levant sont peu étudiées, voir occultées en France (Rocques, 2004, p. 250). Néanmoins plusieurs textes permettent de mettre en évidence la situation géopolitique et démographique de la région. Il s'agit des œuvres de Procope de Césarée, auteur de plusieurs ouvrages consacrés au règne de Justinien et celles du poète contemporain d'Héraclius, George de Pisidie. Toutes ces œuvres entrent dans un cadre historiographique documenté (Rocques, 2004, pp. 231-252), et dont il faut reconnaître les défauts : ceux qui sont, par exemple, inhérents au style même du panégyrique tel qu'un certain biais en faveur du souverain.



Figure 35 : Carte de l'Empire byzantin (VIIe - VIIIe siècle) (Grataloup, 2019)

Héraclius arrive au pouvoir en 610 dans un contexte de défaites face aux Perses sassanides. En même temps, les Slaves des Balkans se font menaçants, les Wisigoths s'emparent des dernières possessions byzantines en Ibérie et les provinces italiennes se révoltent. Constantinople est assiégée en 626 à la fois par les Avars et les Perses. L'échec du siège marque un retournement dans le conflit séculaire byzantino-perse. Héraclius, victorieux à la bataille de Ninive en 627, rétablit les limites orientales de l'Empire byzantin dans leur situation du VIe siècle. Mais une nouvelle menace apparaît : après la mort de Mahomet, en 632, les Arabes musulmans s'attaquent aux deux empires épuisés. En 636, les forces d'Héraclius sont écrasées près du fleuve Yarmouk. En 639, les Arabes s'emparent de l'Égypte. À la mort d'Héraclius en 641, l'empire s'est replié sur l'Asie Mineure et le sud des Balkans (Grataloup, 2019, p. 141).

1. La numismatique byzantine

Plus encore que les structures byzantines restantes en Jordanie, à certains égards du moins, l'étude des monnaies byzantines et arabes se révèle être une source incontournable pour l'étude de la période du Haut Moyen Âge de la région. L'identification des hôtels de monnaies où celles-ci sont frappées, la variabilité de leur poids, le lieu de leur découverte et les conditions de leur ensevelissement sont tous, par exemple, de forts indicateurs des événements et échanges qui eurent lieu en ces terres. En l'occurrence, de récentes fouilles menées sur un parking au nord-ouest de Jérusalem mirent au jour une cache ne contenant pas moins de 264 pièces de monnaie byzantine (Figure 36). Il semble qu'elles aient été enveloppées dans un tissu et stockées sur une étagère fixée au mur nord [du bâtiment]. Trois cavités sur l'une des pierres situées immédiatement au-dessus de l'emplacement du trésor suggèrent l'emplacement d'origine de l'étagère. La cache était probablement dissimulée dans une niche recouverte de stuc, derrière un meuble amovible (Avni et al., 2010, p. 204).



Figure 36 : Cache contenant 264 pièces de monnaie byzantine, Jérusalem (Avni, 2010, pp. 204-221)

Le regroupement de ces pièces sur la même couche stratigraphique et leur apparence intacte ont ainsi permis aux chercheurs d'émettre plusieurs hypothèses intéressantes : d'abord leur poids excédant la moyenne des monnaies contemporaines indique qu'elles furent frappées à la hâte. D'autre part, le bâtiment dans lequel elles furent cachées devait revêtir une fonction administrative en vertu de

leur état « inaltéré », et comme la destruction de ce bâtiment est concomitante à l'invasion sassanide de Jérusalem en 614 de notre ère, elle pourrait très bien y être associée (Avni et al., 2010, p. 204-221).

2. Les mosaïques byzantines de Jordanie

En conséquence de la très longue période d'occupation de la région du Levant par les Byzantins, de nombreuses mosaïques purent être recouvrées par les archéologues depuis le XIXe siècle. En effet, ces mosaïques apparaissent au Levant à partir du IVe siècle de notre ère. En cela, il est intéressant de relever que cette pratique artistique est concomitante à l'adoption du christianisme comme religion officielle et unique de l'Empire par l'empereur Théodose Ier ; elle se manifeste en particulier dans les lieux de culte comme en témoignent les mosaïques d'Um Er-Rasas étudiées à partir de 1986 (Piccirillo, 1988, p. 208). La pratique est néanmoins plus ancienne, et se manifeste déjà au cours de l'ère hellénistique (323 – 36 Av. J.-C.). L'église de l'évêque Sergius à Um Er-Rasas est un bon exemple de l'association de cet art byzantin aux lieux de culte chrétiens. Bien que certaines images puissent évoquer des scènes associées à la mythologie comme la mosaïque suivante (Figure 37), il convient de rappeler que la chrétienté s'implante dans un Empire romain polythéiste avec un système de référence mythologique établi. La dissociation chrétien-païen n'est pas chose aisée à discerner en histoire du Moyen Âge. En effet, certaines pratiques païennes tardent à se « christianiser ». De surcroît, il semble y avoir un consensus autour de ce que l'on appelle l'*interpretatio cristiana*, soit un changement de paradigme, ayant octroyé à l'Église les moyens d'absorber par syncrétisme certaines pratiques, coutumes et symboliques païennes en son sein. On peut notamment retrouver parmi ces pratiques les célébrations annuelles comme le solstice d'hiver, et ici, en l'occurrence, ce qui ressemble fort bien à ce que l'on pourrait appeler un « sacre du printemps », que la Pâques chrétienne aborde par la résurrection du Christ, illustrée ici par le retour des fleurs et de la vigne.

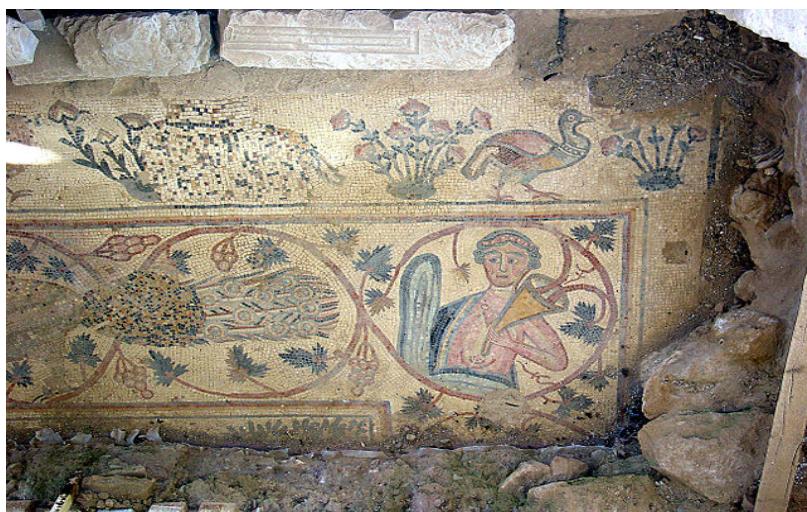


Figure 37 : Mosaïque de l'église de l'évêque Sergius, Um Er-Rasas (Piccirillo, 1988, pp.208-231)

Il existe néanmoins pléthore d'autres mosaïques chrétiennes qui furent élaborées par les chrétiens de la région sous le règne de la dynastie Omeyyade telles que celles de (Piccirillo, 1998, p. 263) :

- La mosaïque centrale de l'église de la Vierge à Madaba, première mosaïque de Jordanie connue des chercheurs, identifiée grâce aux inscriptions copiées par le missionnaire latin de la ville.
- La mosaïque de l'église de l'acropole à Ma'in. La mosaïque supérieure de l'église inférieure de Quwaysmah près d'Amman.
- À Saint-Étienne d'Umm al-Rasas : la mosaïque supérieure du presbytère ; la mosaïque de la nef centrale et des nefs latérales.
- Et la mosaïque de l'église de Lot à Ayn 'Abbata.

Seule la charmante figure à l'extrême droite, qui tient une corne d'abondance d'où provient sa cocarde de vigne, a survécu pour donner une idée de la décoration originale du VIe siècle. Il s'agit d'une mosaïque supposée personifier la saison des récoltes, qui fut préservée des mouvements importants d'iconoclasme du VIIe siècle après J.-C. (et suivants) étant dissimulée sous une chaire au coin sud-est de l'église. (Piccirillo, 1988, p. 210)

II. Les Califats Islamiques (636 – 750 Apr. J.-C.)

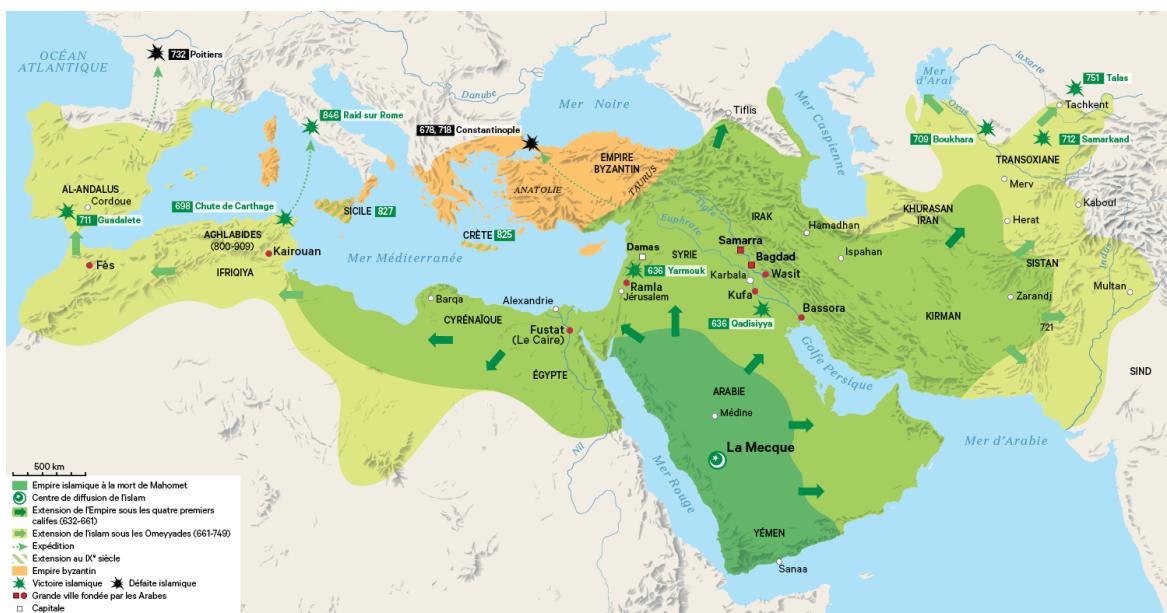


Figure 38 : Carte des conquêtes islamiques suivant la mort de Mahomet (Grataloup, 2019, p.111)

1. La conquête du Levant

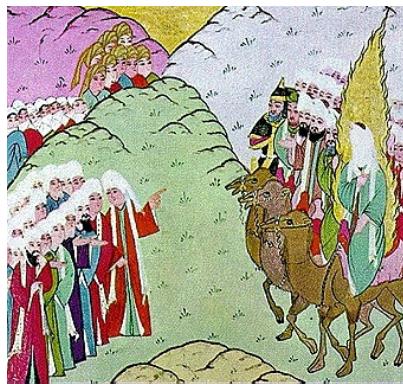
Les conquêtes menées à partir de l'Arabie par les successeurs de Mahomet aboutissent à un territoire stabilisé sous les Abbassides (à la fin du VIII^e siècle), inédit, réunissant pour la première fois durablement des territoires de part et d'autre de l'Euphrate. De l'Asie centrale à Gibraltar, il comprend toute l'étendue de l'Empire perse et la partie méridionale de l'Empire romain. Il bute à l'est sur la zone d'influence chinoise (bataille de Talas en 751) et au nord sur les chrétientés byzantine et latine. Au IX^e siècle, les flottes islamiques dominent la Méditerranée : les îles sont conquises (Crète, Sicile). La fragmentation commence au X^e siècle (Grataloup, 2019, p. 111).

Tandis que la topographie du Levant, et plus largement de la Syrie est une continuation de celles d'Arabie, son climat est bien plus tempéré en raison de son littoral méditerranéen. La conquête de ces terres se révèle ainsi être d'un intérêt considérable. En effet, ce n'est nullement surprenant que les tribus d'Arabie aient pu percevoir ces terres comme une sorte de paradis terrestre, à savoir une terre de prospérité et d'abondance, graciée par l'adoucissement de la chaleur et de l'aridité de la péninsule liés à leur proximité de la mer et des cours d'eau (McGraw-Donner, 1981, p. 92).

Au moment de l'émergence de l'Islam, la Syrie et le Levant avaient été exposés et dominés par la culture hellénique depuis les conquêtes d'Alexandre et de ses successeurs jusqu'aux Romains puis leurs héritiers byzantins. L'établissement de la culture gréco-romaine a donc pu bénéficier de nombreux siècles pour s'implanter solidement dans ces régions ; la plupart des centres urbains de la région peuvent ainsi être considérés comme de grands centres de la civilisation gréco-romaine. Néanmoins, l'impact hellénistique en ces terres a toujours été un peu artificiel car toujours imposé sur elles depuis les métropoles telles Rome, Pella et Athènes. Les Syriens, en l'occurrence, n'ont jamais adopté la langue et culture grecques au même niveau que d'autres groupes, tels que divers peuples d'Asie Mineure, l'ont certainement fait. Avec l'exception des élites urbaines, on parlait encore en l'an 600 de notre ère une forme d'Araméen, la langue de Jésus et du Talmud palestinien. D'ailleurs, il semble utile de rappeler que la chrétienté, bien que profondément marquée par les traditions sophistiques grecques, eut d'abord été adoptée par les peuples sémites du Levant et constitue davantage un export de ceux-ci vers les gréco-romains, plutôt que d'un *credo* étranger (McGraw-Donner, 1981, p. 94). Parmi les grandes masses des peuples du Levant et de Syrie qui ne pouvaient ni lire ni écrire, l'hellénisme n'a implanté que de très peu profondes racines avant d'atteindre le solide manteau rocheux sémité. Ces peuples d'origine araméenne purent ainsi éviter l'hellénisation complète de leur culture, plus encore pour les éléments nomades et semi-nomades de ces peuples. Ces derniers parlaient une autre langue d'origine sémité, l'arabe, et avaient culturellement parlant davantage de points communs avec les tribus de la péninsule Arabique qu'ils n'en avaient avec les centres urbains du Proche-Orient méditerranéen. Par ailleurs, de

nombreux contacts commerciaux étaient déjà établis entre la Palestine et l'Arabie. Les marchands de tribus telles Quraysh de Médine et plus largement les tribus de la région du Hijaz, s'y rendaient pour se procurer des denrées alimentaires, et pour notamment les troquer contre épices, esclaves et encens (McGraw-Donner, 1981, p. 96).

Ce n'est qu'à partir de la consolidation du pouvoir politique et religieux de Mahomet en Arabie de l'Ouest, que l'extension de l'influence politique islamique vers d'endroits plus lointains devint possible. En outre, les conquêtes sassanides (602-628 Apr. J.-C.), dont l'occupation au Levant, par endroit, pouvait durer jusqu'à quinze ans (McGraw-Donner, 1981, p. 96), eurent pour résultat d'effriter les consciences locales eu égard à leur appartenance à l'Empire byzantin. Le terrain était donc propice à la conquête par une puissance étrangère souhaitant s'implanter durablement dans la province.



Alors que Mahomet s'apprête à quitter Médine avec ses compagnons pour prendre la Mecque aux mains des Qoreychites, les Bédouins des tribus de Hawazin et Taqif apprennent son projet et lui livrent bataille à Hunayn. Mahomet retourne victorieux de cette bataille et du siège subséquent de la Mecque à Médine. Cette peinture est une illustration de ce retour. Mahomet est ainsi illustré aux côtés de ses compagnons triomphants parmi lesquels se trouve son ami, beau-père et successeur, Abu Bakr.

Figure 39 : Retour victorieux de Mahomet à Médine (source : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Muhammad,_Abu_Bakr,_and_other_supporters_of_the_Prophet_arriving_in_Medinah_after_leaving_Makkah.jpg)

La première phase des conquêtes islamiques au Levant et en Syrie, comme l'histoire de l'empire Omeyyade, est particulièrement occulte. On peut néanmoins avancer avec certitude l'hypothèse que la première préoccupation de la puissance politique musulmane était avant tout de ranger les tribus nomades et semi-nomades arabophones de la région à leurs côtés : les sources byzantines ne semblent pas prêter beaucoup d'attention à cette avancée, probablement car elle n'affecte pas, ou peu, les grands centres urbains de l'Empire, à savoir Jérusalem, Gaza, Damas, Bostra et Philadelphie (Amman). Il semblerait qu'il s'agisse d'une stratégie employée par Abu Bakr, le premier calife de Rashidun. En effet, ce dernier aurait intimé l'ordre à son lieutenant Abou Ubayda de restreindre ses raids sur les centres urbains, afin d'affaiblir peu à peu l'Empire, en perdant un minimum de moyens, jusqu'au moment voulu d'une bataille ou d'un siège conventionnel (McGraw-Donner, 1981, p. 117).

Le moment venu, à la mort du premier Calife³ en 634 et sous l'impulsion de son successeur⁴, plusieurs batailles se déroulent à l'extérieur de l'État musulman naissant. Un motif récurrent de ces batailles est la protection de voies commerciales vers la Méditerranée vis-à-vis de tribus arabes et bédouines convoitant les caravanes issues de la péninsule arabique. Toutefois, d'autres motifs importants entrent en jeu, tels que par exemple de mesurer la capacité de l'Empire byzantin à défendre son intégrité territoriale, apprendre ses dispositifs, sa stratégie et ses tactiques militaires ; mais également de repousser les limites de l'influence religieuse musulmane sur les tribus arabes en Syrie (Bilad al-Sham), territoire qui comprenait l'ensemble du Levant. A ce titre, une étape importante de cette expansion suprémaciste est la bataille de Mu'tah (Khazna Kabi G. et al., 2013) ; lieu se situant à 11 km au Sud d'Al Karak. Plusieurs sources byzantines et musulmanes évoquent cette bataille avec des données, sur le nombre de combattants en l'occurrence, particulièrement variables. Peu de traces archéologiques de cette dernière demeurent. Il s'agit tout du moins d'une bataille clé dans l'histoire de Jordanie, car elle place la région au coeur de la conquête des territoires du Levant. A l'instar du plateau helvétique pour les romains, le territoire actuel de la Jordanie a servi de base militaire avancée. En ce sens, la conquête des terres allant d'Ayla à Philadelphie étaient en quelque sorte le socle de l'expansion musulmane autour de la mer Méditerranée.

³ Adjoint de Dieu sur terre

⁴ Umar Ibn al-Khattab

En 636 Apr. J.-C., trois ans après la mort de Mahomet à Médine, eut lieu la bataille de Yarmouk. Elle est considérée comme l'une des plus décisives de l'histoire puisque son issue décisive a constitué le sacre de l'islam en tant que puissance religieuse et militaire. Elle opposa l'Empire byzantin avec ses alliés Ghassanides au califat de Rashidun et se solda par une victoire musulmane : par cette dernière, l'Empire byzantin a définitivement été chassé du proche Orient et l'islam supplante le christianisme en tant que religion d'Etat.

Dans une longue et fructueuse campagne militaire, le califat islamique s'empare peu à peu de tout le proche Orient et l'Afrique du Nord : en 636 l'Empire byzantin et l'Empire Sassanide se sont effondrés par leurs défaites respectives à Yarmouk et Al Quaidisiya ; en 641 l'Egypte est prise avec le siège d'Alexandrie ; en 642 les Sassanides sont définitivement vaincus à Nahavand et en 647 la cité de Tripoli tombe.

2. La dynastie Omeyyade

En 656, le troisième Calife⁵ est assassiné, et son meurtre provoque une guerre civile appelée la 1^{re} Fitna⁶. En effet, le cousin et beau-fils du prophète Mahomet, Ali, détient le soutien du peuple mais son règne est contesté par le gouverneur de Syrie associé à Uthman, appelé Mu'awiya. La colère de ce dernier vis-à-vis de l'inaction d'Ali eut égard aux assassins du précédent souverain, prétendue ou non, est instrumentalisée à des fins politiques (Kennedy, 2001, p. 7). Après cinq ans de conflit, en passant par deux batailles documentées par le chroniqueur arabe Naṣr b.Muzāhim al-Minqarī : la bataille du chameau (656 apr. J.-C.) et la bataille de Siffin (657 apr. J.-C.) ; la première fitna se solde par l'assassinat d'Ali en 651 à la grande mosquée de Kufa (Kennedy, 2001, p. 8). Le triomphe de Mu'awiya, dont le règne s'étend sur près de 10 ans, s'est matérialisé par le contrôle du califat islamique par un clan qurayshite, celui des « fils d'Omeyya ».

3. La numismatique omeyyade

Une source numismatique importante pour la période de transition politique Byzantino-Omeyyade a pu être recouvernée dès le début du XXe siècle : il s'agit d'un groupe de pièces appelées *follis* confectionnées suivant le règne l'empereur Justin II (520-578 Apr. J.-C.) et trouvées à Jerash lors de fouilles menées par Benjamin B. Bacon de l'université de Yale, dans le cadre d'une collaboration anglo-américaine dans la première moitié du XXe siècle. Au cours de celles-ci, 459 pièces ont été identifiées et listées par A. S. Kirkbride du muséum d'Amman (Bellinger, 1938, p. 1). La plus ancienne est datée du règne de l'empereur Claudio (41- 54 Apr. J.-C.) et la plus récente, si l'on en croit l'appréciation taphonomique des chercheurs⁷ proviendrait de l'époque du règne de Marwan Ier (684 - 685 Apr. J.-C.). La découverte la plus surprenante de la collection, ces *follis*, témoignent d'une forme de continuité entre l'exercice du pouvoir, économique du moins, dans la région par les Byzantins avec celui exercé par les Califes. L'importance en proportion des pièces représentant Justin II et ayant été frappées en Nicomédie, dans la collection a longtemps laissé perplexe les chercheurs. Malheureusement, les sources littéraires informent peu sur les explications de ce phénomène et les tentatives de l'associer aux raids sassanides qui commencèrent en été 572 sont fort peu convaincantes. Le peu d'artéfacts byzantins retrouvés en Palestine n'attestent pas vraiment d'une activité spéciale sous le règne de Justin II ni d'aucune relation particulière de celui-ci avec la Nicomédie. Néanmoins, ce manque ne permet pas d'inférer le contraire. Du reste, il ne semble pas que la proportion de ces pièces soit due au hasard car les imitations arabes de ces pièces reposent bel et bien sur les *follis* de Justin II frappées en Nicomédie (Bellinger, 1938, p. 14). Après, Constant II (Héraclius) entérine le pouvoir des Califes au Levant, et les traces de la bureaucratie romaine sont définitivement effacées à Jerash.

En effet, ces pièces sont marquées de l'inscription « Scythopolis » telle qu'était anciennement appelée la cité de Baysan en Palestine. Certains crurent d'abord, semblerait-il, qu'il s'agissait de la production d'un hôtel des monnaies byzantin temporaires de la ville, mais de toute évidence, ces pièces furent frappées par une administration musulmane (Bellinger, 1938, p. 14).

⁵ Uthman Ibn Affan Ibn Abi al-As

⁶ Signifie procès, persécution ou rébellion envers un souverain légitime

⁷ La pièce recouverte la plus récente est en réalité d'origine ottomane, c'est pourquoi Bellinger la catégorise dans la rubrique « divers », la considérant, semble-t-il, de *Terminus Post Quem*

Deux principaux points furent premièrement mis en évidence (Bellinger, 1938, p. 15) :

- Premièrement, il n'y a pas de légende arabe sur les pièces, ce qui en ferait des pièces exceptionnelles si elles furent frappées par les conquérants.
- Deuxièmement, il n'y eut pas d'utilisation subséquente de l'hôtel de monnaie de Baysan par les arabes, tandis qu'elle fut certainement utilisée par les romains.

À ces deux points se sont opposés les suivants (Bellinger, 1938, p. 15) :

- Certains autres de ces *follis* retrouvés sur les sites de Jerash comportent l'inscription arabe du nom de Baysan (Bethsan : بَيْتُحَسَانٍ)
- Ces pièces ressemblent à s'y méprendre à celles frappées par les arabes à Damas avec l'inscription « ΔΑΜΑΚΚΟC » (Damas) sur la face et l'équivalent arabe *dimishk* (ديميشك) sur le revers et mis en exergue.

La conclusion la plus simple serait que les pièces sans inscription arabe ont tout de même été frappées par les conquérants dans un premier temps, d'un type finalement perçu comme insatisfaisant parce qu'elles ne comportaient aucune inscription arabe (A. R. Bellinger, 1938, p. 15),, et que certaines de ces pièces sont une tentative de contrevenir à cette objection en mettant une inscription arabe en exergue qui remplace le NIKO (Nicomopolis) qui y était précédemment gravé à la position habituelle pour la date (Goodwin, 2004, p. 3-4).

Il pourrait toutefois être souligné que les plus anciennes de ces pièces sont assurément d'origine byzantine car elles ne comportent pas d'inscription arabe. À cela il pourrait y avoir des objections de plus grand poids : au cours du règne de Justin II, la monnaie byzantine était certes dans sa période de déclin, mais qui n'était en aucun cas une période de chaos. Neuf hôtels de monnaie, dont quatre d'entre eux (Nicomédie, Constantinople, Antioche et Cyzique) délivraient du bronze frappé sur le modèle de ceux du règne d'Anastase Ier, qui furent perfectionnés sous celui de Justinien Ier. Ainsi, en 572 Apr. J.-C., la date à laquelle les plus anciens *follis* byzantins retrouvés à Jerash furent frappés, le type aurait déjà eu à hauteur de 34 ans et aurait certainement continué à être utilisé pour encore 40 ans ou plus (Bellinger, 1938, p. 15).

De toute évidence, la transition économique du modèle byzantin au modèle arabe s'est marquée dans un premier temps par une forme de continuité : celle des monnaies. Néanmoins, des travaux plus récents ont démontré la complexité de la numismatique arabo-byzantine pour le VIIe siècle. La quantité de pièces byzantines, et l'import de pièces impériales officielles, rejoignaient parfaitement le besoin des conquérants en ce qu'elle leur octroyait la possibilité de se dresser en la nouvelle autorité économique du Levant en passant par la refonte des métaux et la mise en place progressive de nouveaux moulages-types (Goodwin, 2004, p. 1). Les pièces de la région pour cette période attestent effectivement de l'ampleur de cette transition à laquelle on distingue trois phases d'évolution⁸ :

1. Les pièces pseudo-byzantines, qui copient parfois maladroitement celles de leurs prédécesseurs byzantins et dont le manque d'inscription arabe fait défaut (env. 650 à 670 Apr. J.-C.).
2. Les pièces impériales Omeyyades, qui sont encore caractérisées par des images de style byzantin mais qui comprennent des légendes grecques ou arabes et qui incluent généralement le nom de leur hôtel des monnaies. Celles-ci furent frappées à 10 hôtels des monnaies nommées (env. 670 à 690 Apr. J.-C.).
3. Les pièces représentant le Calife en fonction, avec une nouvelle iconographie islamique, comprenant l'image du Calife sur la face ainsi que des légendes arabes qui incluent généralement le nom d'Abd al-Malik. Celles-ci furent frappées dans 17 hôtels des monnaies (env. 690 Apr. J.-C. dans la plupart, mais probablement plus prématûrement dans la province de *Jund Filastin*).

⁸ Les dates rapportées ici sont approximatives : ces pièces n'ont pas été datées avec précision et leur chronologie est encore sujette à débat (Goodwin, 2004, p.2)



Figure 40 : Imitation d'une pièce à l'effigie de Justin II (Bellinger, 1938, p. 1-141)



Figure 41 : Pièce impériale omeyyade (Bellinger, 1938, p. 1-141)



Figure 42 : Pièce à l'effigie d'un calife (Goodwin, 2004, p. 1-12)

III. Le Califat Abbasside (750 – 969 Apr. J.-C.)



Figure 43 : Carte de l'apogée et de l'éclatement de l'Empire Abbasside (Grataloup, 2019, p.115)

CKYθO ΠΟΛΗС (Scythopolis) ; Justin et Sophia assis de face sur un double trône, nimbés ; chacun tient un sceptre cruciforme ; support de l'arrière du trône courbé montré à g. et à d. ; entre leurs têtes, croix, Rev. M. ; p.e. NIKO (le A est souvent presque ⌂). 28-30 mm – 2 spécimens (Bellinger, 1938, p.119)

Deux corps debout de face, une épée entre les deux ; sur trois marches, un grand étendard avec globe. Rev. M avec une étoile à six points au-dessus ; en dessous :

Inscription arabe⁹ :

[مما امر به ؟ .. الملك
بسم الله عبد الله عبد ..]

26 mm – 1 spécimen
(Bellinger, 1938, p.132)

Calife de face, assis sur un trône et entouré d'une formule de foi ; il est représenté avec une longue barbe, des cheveux ondulés ; son corps est hachuré. Rev. M arrondi. Inscription illisible. Frappé à Iliya¹⁰. Dimensions inc. – Nb inc. (Goodwin, 2004, p.5)

⁹ « À qui il appartient, au nom du serviteur de Dieu, le dieu Allah »

¹⁰ Nom islamisé de Jérusalem

1. L'arrivée au pouvoir des Abbassides

L'origine des Abbassides est attribuée aux hachémites, dont l'ancêtre, Hachim est le père d'Al Abbas¹¹. En effet, Abu Muslim, un persan converti à l'islam, lance une révolte en 747 Apr. J.-C. à Khorasan¹² en prenant pour symbole la bannière noire des hachémites. Le motif de cette révolte est supposément l'élitisme des clans Omeyyades au détriment des autres ; les non-arabes convertis à l'islam comme les chrétiens et juifs étaient considérés comme des citoyens de seconde classe et pour les non-musulmans, les *dhimmi* soumis à une taxe onéreuse.

En 750, triomphant des Omeyyades à la bataille du Grand Zab, Abou al-Abbas Abd Allah, dit "Al-Saffah", fonde une nouvelle dynastie, les Abbassides¹³. La capitale est déplacée de Damas à Bagdad. Le début est considéré comme l'apogée des empires arabo-musulmans, avec le cinquième calife abbasside, Haroun al-Rachid, qui règne de 786 à 809. Si les conquêtes cessent, la langue arabe et une conscience universaliste de l'islam se diffusent (Grataloup, 2019, p. 115).

Si le haut moyen-âge européen est souvent considéré¹⁴ comme une période sombre de l'histoire, il en est tout autrement au Moyen-Orient. Le jeune califat abbasside, entre la défaite d'Abu'l'abbas al-Saffah aux Omeyyades en 750 Apr. J.-C. et le transfert de la cour d'Al Mu'tasim peu après son sacre en 833, était une période de consolidation et de centralisation du pouvoir politique islamique sur des fondations omeyyades préexistantes ; pour donner à l'Empire islamique un gouvernement central sophistiqué et une administration provinciale pour la première fois. Les abassides ont présidé sur la maturation de l'empire islamique des débuts, un Etat soutenu par les fruits de la conquête – tributs, butins et esclaves – en un Etat soutenu par la taxation de la terre, des productions et des peuples (Bennisson, 2009, p.28). L'origine des Abassides est attribuée aux hachémites, dont l'ancêtre, Hachim est le père d'Al Abbas. En effet, Abu Muslim, un persan converti à l'islam, lance une révolte en 747 Apr. J.-C. à Khorasan en prenant pour symbole la bannière noire des hachémites.

Au cours de cette période, l'argent remplit durablement les coffres califaux et le contrôle du pouvoir sur les provinces était facilité par le développement d'un service d'espionnage ainsi que d'un service postal, le barid, qui était plus sophistiqué que ses prédécesseurs antiques, et dont les comptoirs sont encore bien présents dans les déserts entre la Syrie et l'Irak (Bennisson, 2009, p.28). Une nouvelle capitale de l'empire islamique, Bagdad, est construite au cœur du Moyen-Orient sous le règne d'Al Mansur. En 827, sous celui d'Al Ma'mun, un souverain doublé d'un intellectuel, un changement de paradigme théologique important s'opère, octroyant aux scientifiques le droit de penser librement, sans crainte d'une théocratie rigide et punitive : le Coran est incrémenté, mais n'est pas l'égal de Dieu et quiconque dit le contraire était sanctionné par la *mihna*¹⁵.



Le père d'Al Ma'mun, Haroun Al Rashid, est plus largement célèbre pour sa création de la librairie légendaire *Bayt al-hikma*¹⁶ et ses relations diplomatiques épanouies avec l'Occident. À ce titre, il aurait même offert un éléphant, Abul Abbas, à Charlemagne.

Figure 44 : Fresque d'Abdul Abbas, San Baudilio (Espagne) (source : [https://en.wikipedia.org/wiki/Abul-Abbas#/media/File:Elephant_and_Castle_\(Fresco_in_San_Baudilio,_Spain\).jpg](https://en.wikipedia.org/wiki/Abul-Abbas#/media/File:Elephant_and_Castle_(Fresco_in_San_Baudilio,_Spain).jpg))

2. Architecture abbasside

Il n'y a malheureusement pas de structures abbassides en Jordanie à proprement parler mais d'autres sources matérielles et textuelles abondent.

¹¹ Oncle de Mahomet

¹² Actuel Iran

¹³ Nom issu du clan d'Al Abbas

¹⁴ À tort d'après l'historiographie moderne, mais la dénomination anglaise de « dark ages » subsiste.

¹⁵ Inquisition abbasside ; loin d'être aussi violente que son homologue espagnole plus récente.

¹⁶ « Maison de la connaissance »

En effet, les constructions majeures entreprises sous le règne des abbassides eurent principalement lieu à l'Est de l'Empire comme en témoigne la cité fortifiée ronde de Bagdad.



Figure 45 : Reconstitution de Bagdad (source :
<https://www.theguardian.com/cities/2016/mar/16/story-cities-day-3-baghdad-iraq-world-civilisation>
 ©Jean Soutif)



En revanche, certains aménagements de structures omeyyades par les abbassides dans la région du Levant purent être identifiées¹⁷. A l'instar de leurs prédécesseurs, leur architecture se caractérise par une maîtrise de la maçonnerie et des structures voûtées. Là où leurs différences se renforcent, c'est particulièrement au niveau des décorations murales : les Abbassides font preuve d'un plus grand goût pour les embellissements, en faisant notamment appel à la sculpture de pierre tendre pour orner les façades de leurs palais. Néanmoins, leur style se caractérise par la sobriété des couleurs utilisées dans leurs édifices, contrairement à leurs adversaires Fatimides.

Figure 46 : Fragments de stuc décoratif issus de la grande mosquée de Samara
https://en.wikipedia.org/wiki/Abbasid_architecture#/media/File:British_Museum_Hare_in_wall_painting_fragments_1.jpg

Le règne de la dynastie des Abbassides est le plus long de l'histoire des empires islamiques et il est considéré à de nombreux titres comme l'âge d'or de l'islam et de la science au Moyen-Âge. Avant la destruction de Bagdad par la horde bleue¹⁸ en 1258, ce règne est marqué par des guerres avec des califats rivaux tels que les fatimides d'Égypte et les Turks Seldjoukides. À ses débuts, c'est à Al-humayma, au sud du territoire actuel de la Jordanie¹⁹, que les Abbassides commencèrent leurs activités politiques (Katbi, 2013) ; en particulier des actes de sédition envers le pouvoir Omeyyade.

IV. Le Califat fatimide (969 – 1171 Apr. J.-C.)

Les Fatimides firent leur ascension politique en Afrique du Nord à partir de 909 Apr. J.-C après une longue période de conflits clandestins à de nombreux endroits du monde islamique et leur califat fut formellement proclamé peu après en 910 Apr. J.-C. Ces derniers sont adeptes de la foi chi'ite, et plus particulièrement de l'une de ses branches, les ismaélites. Cette secte, active aujourd'hui encore, est

¹⁷ Ajouts de stuc

¹⁸ Empire Mongol

¹⁹ Dans les montagnes de Sharah

issue des enseignements doctrinaux d'Isma'il ibn Jafar qui fut appointé comme successeur Ja'far al-Sadiq²⁰ en tant qu'imam²¹.

Le nouveau calife Al-Mahdi était déjà l'imam des chi'ites ismaélites, mais jusqu'alors, il n'avait pas de pouvoir sur un territoire bien défini. Toutefois, son triomphe incarnait une véritable révolution au cours de laquelle il rétablit les droits de la famille du prophète en ramenant au pouvoir un descendant d'Ali'b. abi Talib²² dans la lignée de la femme d'Ali, Fatima²³. Peu après, al-Mahdi et ses successeurs devinrent les imams et califes d'un empire grandissant à partir des régions de l'actuelle Tunisie, d'Algérie et de Sicile. En 989 Apr. J.-C., ayant assujetti toute l'Afrique du Nord, les Fatimides commencèrent à s'étendre en Égypte, en Syrie et finirent par ajouter les villes saintes d'Arabie à leur empire. Au cours de leur implantation en Égypte, ils bâtirent la capitale actuelle d'Égypte, le Caire, d'où ils gouvernaient. L'objectif ultime des Fatimides d'Égypte était de supplanter l'empire abbasside²⁴ (Walker, 2002, p. 1.), afin de réunifier le monde islamique sous l'autorité du dernier imam ismaélite (Bennison, 2009, p. 40). Ainsi une lutte fratricide eut lieu entre ces deux grandes puissances musulmanes²⁵.

Ce climat de conflit et l'hétérogénéité du monde musulman²⁶ à cette époque est souvent tenu pour principal responsable de la création des Etats latins suivant l'appel de Clermont. Néanmoins, il semblerait que sous l'emprise du Levant par les Fatimides, les pèlerinages chrétiens devinrent particulièrement dangereux en comparaison à des périodes plus anciennes. En effet, le calife fatimide Al Hakim bi Amr-Allah, dont la réputation est celle d'un tyran fou, aurait été particulièrement hostile aux chrétiens, les persécutant et aurait également ordonné la destruction de la basilique du Saint-Sépulcre en 1009 Apr. J.-C. La réaction occidentale inattendue et puissante²⁷, que l'on connaît sous le nom de croisade, fit entrer un nouvel acteur dans la suprématie au Moyen-Orient : les Francs. Ceci eut pour effet d'affaiblir considérablement les positions fatimides au proche Orient. En outre, le premier roi latin de Jérusalem, Amalric Ier, infligea plusieurs défaites aux Fatimides dans leur fief d'Égypte (Walker, 2002, p. 2). Pourtant, ce n'est qu'environ 250 ans après sa création, avec l'émergence de Saladin et de ses successeurs de la dynastie ayyoubide, en 1171 Apr. J.-C., que la dynastie fatimide est définitivement éteinte. L'arrivée au pouvoir de cette dernière se fit aussi lentement que sa décomposition. C'est pourquoi il reste de nombreuses traces de son règne, avec notamment des vestiges architecturaux, tels que des palais et des mosquées aux reliefs particulièrement bien conservés.

L'Architecture fatimide

De même que les Abbassides, les Fatimides ont cultivé un intérêt tout particulier pour l'ornementation. Les palais, mosquées et jardins érigés sous leur règne se différencient de ceux des Abbassides, leurs couleurs et leur raffinement plus audacieux du point de vue artistique. En cela, il est intéressant de pouvoir constater que si l'essor intellectuel et scientifique du monde arabe est principalement imputable aux abbassides, le haut degré de raffinement artistique du monde musulman peut aisément être attribué au grand luxe, aux libertés et à l'autorité dont jouirent les souverains fatimides (Walker, 2002, p. 100-101). Leur goût pour les ornementations murales, les couleurs et les inscriptions épigraphiques prit des dimensions monumentales. Or, les hauts reliefs fatimides, par exemple, se distinguent particulièrement au niveau de leur complexité. En définitive, l'art fatimide accorde une attention au détail comme à la perspective tout à fait novatrice et demeure une référence incontournable pour l'histoire de l'art islamique. Il reste néanmoins à déterminer les raisons de l'apparition soudaine d'une telle effervescence artistique (Walker, 2002, p.108).

²⁰ Son successeur plus largement reconnu était alors le plus jeune frère d'Isma'il Ibn Jafar : Musa al-Kadhim

²¹ Autorité en matière religieuse et chez les chi'ites, titre donné aux successeurs de Mahomet

²² Cousin et premier disciple de Mahomet

²³ Fille du prophète et mère de ses petits enfants

²⁴ Sunnite

²⁵ P.e., la prise de Jérusalem par les croisés eut lieu un an seulement après l'annexion de la ville à l'empire Fatimide

²⁶ Un autre facteur de fracturation du monde musulman est l'émergence de l'Empire Seldjoukide

²⁷ Il fait consensus dans l'historiographie actuelle que la chevalerie européenne était la plus puissante tactiquement et technologiquement à cette période (X-XIIe s.)

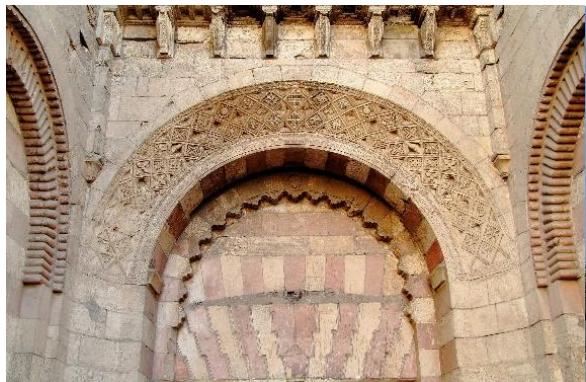


Figure 47 : Façade voûtée de la Porte de Bab al Futuh, le Caire (source : https://en.wikipedia.org/wiki/Bab_al-Futuh#/media/File:Bab_al-Futuh_2019-11-02c.jpg)



Figure 48 : Mosquée du roi Abdallah Ier, Amman (source : https://en.wikipedia.org/wiki/King_Abdullah_I_Mosque#/media/File:Amman_BW_29.JPG)



Figure 49 : Façade de la Mosquée d'al-Aqmar, le Caire (source : https://en.wikipedia.org/wiki/Fatimid_art#/media/File:Cairo_moschea_di_al-aqmar_04.JPG)

Moyen-Âge (X-XIVe siècles) : La période croisée en Jordanie



Figure 50 : Emile Signol, *Prise de Jérusalem, 15 juillet 1099*, huile sur toile 324x557 cm, Musée national du château de Versailles, 1847

I. Contexte historique général

1. La Jordanie

Pendant le Moyen-âge, la Jordanie n'existe pas encore en tant que pays, les premières frontières seront établies bien plus tard lors des accords Sykes-Picot en 1917.

Lors des croisades entre le XI^{ème} et le XIII^{ème} siècle, la Jordanie est une région qui fait partie des États musulmans et est sous le contrôle de la dynastie abbasside de 750 à 1258. Dirigée depuis Bagdad, la région de la Jordanie est loin du centre décisionnel et est morcelée en divers districts concurrents et est essentiellement habitée par des bédouins nomades. À partir de 1099, la région est voisine avec les États latins comprenant le comté d'Édesse et de Tripoli, la principauté d'Antioche et le royaume de Jérusalem (Larousse, *abbassides* ; Histoire mouvementée de la Jordanie 2013, pp. 64-65).

2. Chrétiens et musulmans

Les chrétiens sont présents au Levant depuis l'Antiquité, il s'agit d'une zone de refuge pour ceux qui auraient fui les persécutions de Rome au I^{er} siècle après J.-C. et également pour les pèlerins qui effectuent leurs voyages vers la ville Sainte dès 115. Après le partage de l'Empire romain en deux parties en 395, l'Empire d'Occident et l'Empire d'Orient, la Jordanie se retrouve sous domination byzantine, les villes prospèrent et la population augmente rapidement. La religion chrétienne est officiellement intégrée et acceptée à partir du IV^{ème} siècle, on observe l'apparition de nombreuses églises et chapelles dans toute la région. Sous Justinien entre 527 et 565, l'Empire byzantin est à son apogée. De nombreuses églises basilicales sont construites, elles indiquent une période de prospérité dans l'empire (rts.ch, *Histoire de la Jordanie*).

Les musulmans, eux, dominent les territoires à l'ouest de la péninsule arabique où l'on trouve les cités de Médine et La Mecque. À la suite de la mort du prophète Mahomet en 632, les musulmans, sous le règne de différents califes, vont commencer à conquérir de nouveaux territoires (institut du monde arabe, *expliquer l'expansion de l'Islam*). Cette conquête va s'étendre sur toutes les côtes de l'Afrique du Nord, en Perse, jusqu'en Espagne (Figure 51) sur une durée de plus ou moins 120 ans. La région de la Jordanie va passer sous domination arabe à partir de 638, il s'agissait d'une région importante notamment pour ses villes et pour Jérusalem. Cette expansion est très rapide et encore mal expliquée aujourd'hui par le manque de sources et de nombreuses imprécisions sur les évènements (Histoire pour tous, *conquêtes musulmanes et expansion de l'islam au Moyen Âge*).

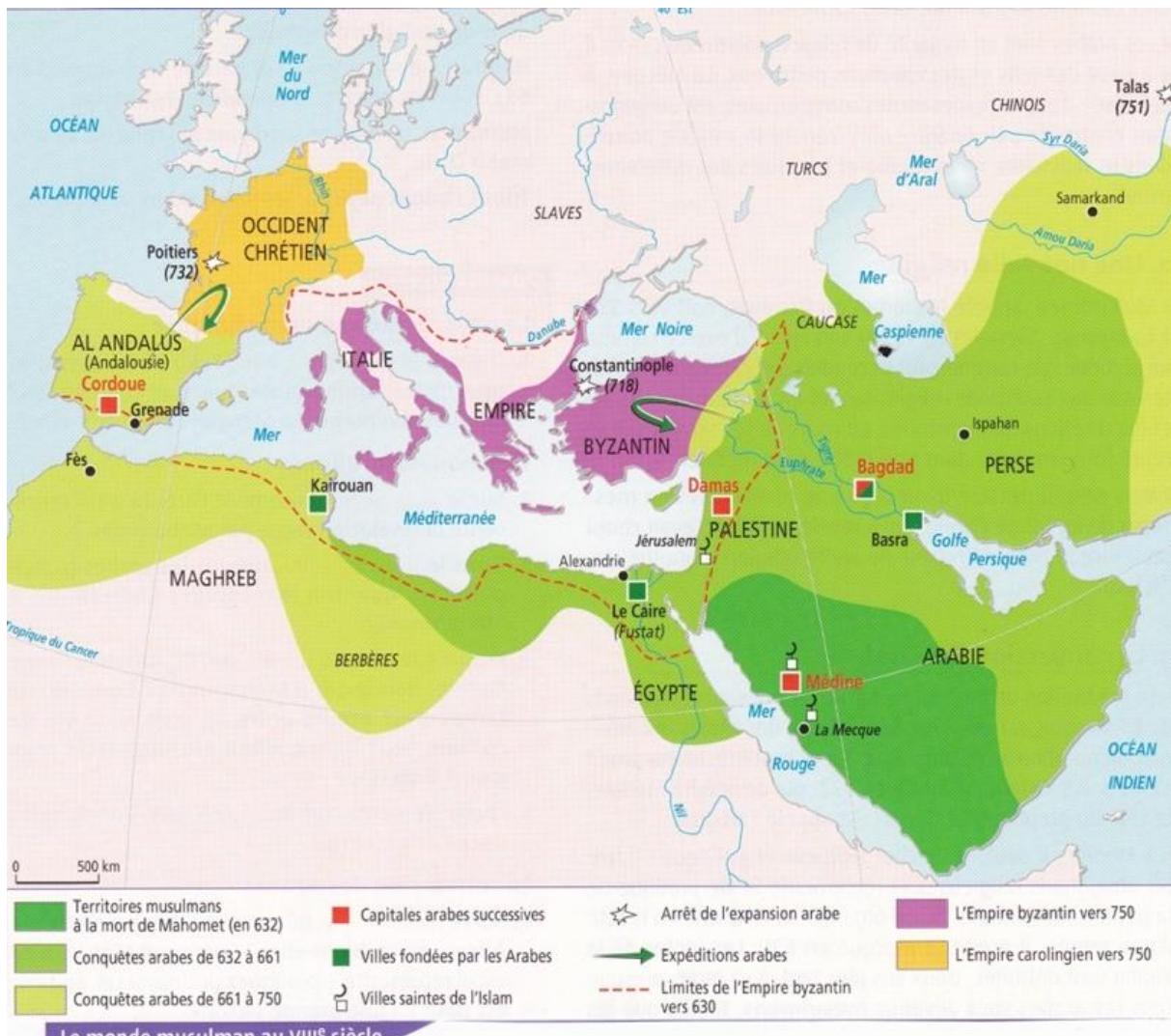


Figure 51 : Carte du monde musulman au VIII^e siècle

3. Les croisades

Les croisades sont des évènements majeurs du Moyen-Âge qui vont opposer l'Occident chrétien au monde islamique entre 1095 et 1291. Ces mouvements sont une forme particulière de pèlerinage pour les chrétiens et étaient extrêmement importants à l'époque. Par la suite, ces croisades auront pour but la libération de lieux considérés comme « Saint », la ville de Jérusalem par exemple (Barbero, 2018, pp. 10-12). Les relations entre la Jérusalem sous domination arabe et les chrétiens d'Occident effectuant leurs pèlerinages étaient pourtant cordiales. Mais les choses vont commencer à changer autour de l'an mille avec l'arrivée des Turcs qui s'emparent du pouvoir arabe. Le califat de Bagdad se fragmente en plusieurs califats, sultanats et émirats autonomes qui se font la guerre entre eux. La région devient alors un endroit plus dangereux pour les pèlerins chrétiens. Cette insécurité est également due aux élites

turques, moins cultivées et moins tolérantes que les élites arabes, ce qui empêchent d'autant plus le passage et l'accès aux lieux saints pour les pèlerins (Barbero, 2018, pp. 13-14).

L'impact de ces deux siècles de croisades va être considérable par ces mouvements d'individus, modifie les mœurs, impacte sur les techniques de guerre et de combats et crée des nouvelles voies de circulations et notamment commerciales en Méditerranée. Les traces archéologiques laissées par les croisés sont nombreuses avec pour exemple majeur les différents châteaux fortifiés comme à Kérak ou à Shawbak (Flori, 2010, p.39).

II. Les croisades, vue globale

1. Définition des croisades

Le terme de croisade apparaît tardivement autour de 1200, environ un siècle après le début de ces événements, pour en justifier la création. Il traduit la façon dont les contemporains des croisades ont perçu les faits, c'est-à-dire des expéditions militaires au nom de la Croix. Il y a une connotation religieuse très forte et ces croisades deviennent rapidement légitimes et honorables dans le monde catholique (Flori, 2010, p. 5). Mais ces contemporains ne distinguaient pas clairement les croisades des pèlerinages, au cours du XII^{ème} siècle plusieurs noms sont donnés à ces voyages : « Voyage de Jérusalem » (*iter hierosolymitanum*), « voyage vers la Terre Sainte » (*iter in Terram Sanctam*), « expédition » (*expeditio*) ou simplement pèlerinage (*peregrinatio*). C'est plus tard vers 1250 que le mot « croisade » (*cruiciata*) est défini pour désigner l'expédition jusqu'à Jérusalem (Balard, 2017, p. 5).

A l'origine, le pèlerinage jusqu'à Rome et la Terre Sainte est un moment pour les chrétiens de se purifier, faire pénitence et également de s'identifier au Christ, tout en ayant conscience qu'il s'agit d'un périple difficile et avec une probabilité de non-retour (Barbero, 2018, pp. 10-12). « Pour revivre la Passion du Christ, pour faire pénitence, parce que l'on pensait que la vie avait un sens qui allait au-delà des affaires concrètes de tous les jours, et que ce sens valait la peine d'être recherché, fût-ce au prix des plus graves dangers » (Barbero, 2018, p. 12). Il est important de rappeler que les croisades sont des phénomènes longs et qui vont évoluer au fil des décennies.

2. Causes et motivations

C'est lors du Concile de Clermont en novembre 1095 que le pape Urbain II lance l'idée d'un pèlerinage armé jusqu'à Jérusalem, l'Occident n'ayant jamais été aussi faible que durant les deux derniers siècles. Replié sur lui-même depuis les invasions normandes, hongroises et arabes du VIII^{ème} et IX^{ème} siècle, l'Occident chrétien entre alors dans une phase de reconquête des territoires perdus (Barbero, 2018, pp. 29-30 ; Flori, 2010, p. 7). Urbain II prêche alors un pèlerinage armé avec comme objectif la libération du Saint-Sépulcre à Jérusalem, les participants s'engagent par un vœu et en acceptant de porter le signe distinctif de la croix. Ils bénéficiaient en contrepartie de priviléges spirituels et matériels de la part de l'Église en récompense de leur engagement (Balard, 2017, p. 38 ; Milis, 1998, p. 113).

À partir de la deuxième moitié du XI^{ème} siècle, l'Église effectue une évolution entre elle et ses relations avec la chevalerie et de l'usage de la violence. Dès le pontificat de Léon IX, puis avec Alexandre II qui accorde les premières indulgences aux guerriers qui vont se battre en Espagne. L'utilisation de la violence pour « protéger l'Église » progresse jusqu'à ce que les chevaliers se considèrent comme étant « au service du Christ » et utilisent cet argument comme justification (Balard, 2017, pp. 32-33).

3. Dates, étapes et évènements clés

Il y a eu des nombreux mouvements de croisades en direction de la Terre Sainte (Figure 52), les historiens distinguent généralement huit grands mouvements principaux²⁸ entre 1095 et 1291. Toutes les présenter nécessiterait une brochure complète alors voici un bref résumé (Figure 53) pour comprendre les mouvements principaux et en particulier les trois premières croisades qui seront les plus impactantes sur le territoire du Levant. Les croisades suivantes s'effectuent principalement par la mer

²⁸ Sachant que les dates varient selon les différentes études et historiens, et qu'il s'agit d'une idée générale

Méditerranée, elles seront surtout importantes pour le commerce maritime et les connexions entre puissances commerciales comme Venise (Milis, 1998, pp. 119-121 ; Balard, 2006, pp. 15-17). « La première croisade », entre 1095 et 1099, est initiée en réponse à l'appel du Pape et va se terminer avec la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon et ses alliés en juillet 1099.

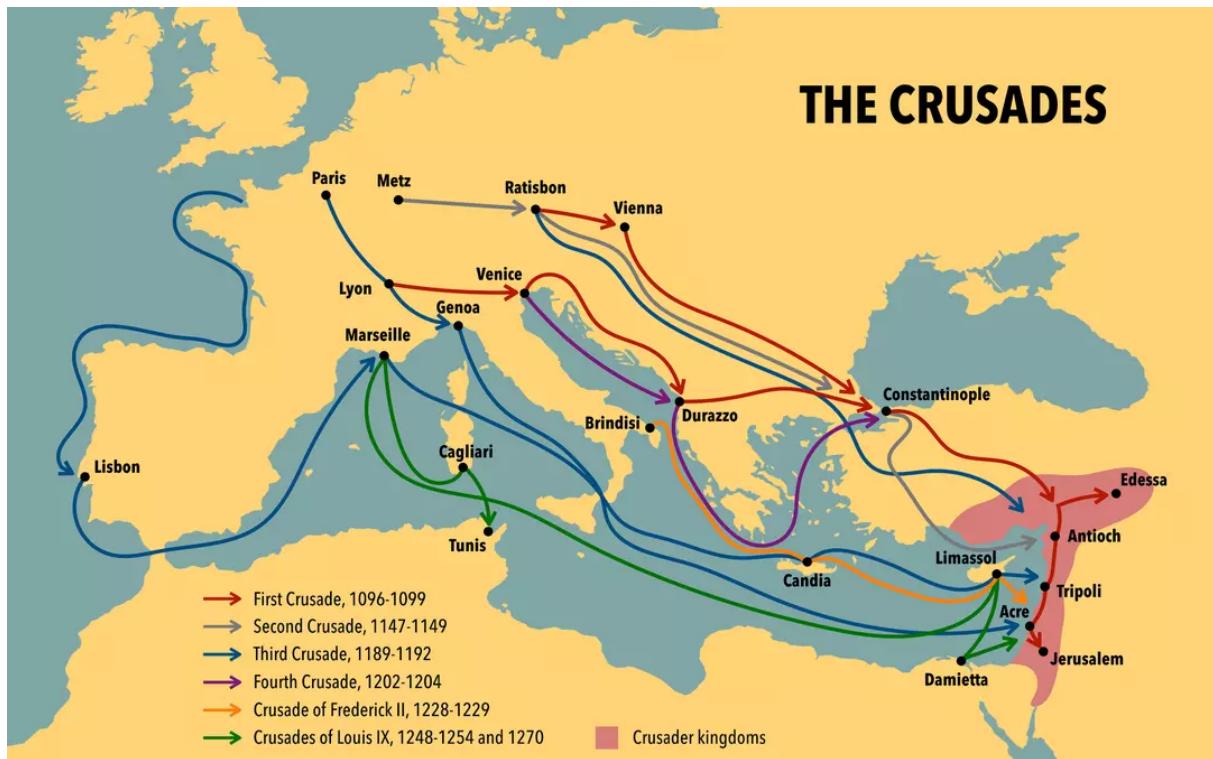


Figure 52 : Carte figurant le parcours des différentes croisades (l'internaute.fr/actualite/guide-histoire)

Un premier groupe non armé va prendre la route pour Jérusalem mené par Pierre l'Ermite, on appelle ce groupe la croisade populaire, qui sera rejoint par des chevaliers lors de sa traversée de la France. La croisade populaire sera dispersée aux portes de Constantinople et laissera place à la croisade des princes en octobre 1096 (Balard, 2017, p. 43).

« La deuxième croisade » se situe entre 1145 et 1148. Après trois décennies d'expansion franques au Levant, l'Islam revient avec l'idée du *djihâd*²⁹ qui va être exploitée par le gouverneur Mossoul Zengi pour étendre son autorité. En décembre 1144, la ville d'Édesse est reprise aux croisés (Balard 2017, p. 131). En décembre 1145, le pape promulgue une bulle pour amener les chrétiens à partir en croisades. Cette croisade notamment célèbre pour ces participants : Le roi de France Louis VII, son épouse Aliénor d'Aquitaine et l'empereur germanique Conrad III, se terminera par un échec total et le repli des troupes en Occident (Balard, 2017, pp. 131-137).

« La troisième croisade » se situe entre 1188 et 1192. Les croisés francs commencent à perdre peu à peu leurs territoires face à Saladin, chef propagateur de la guerre sainte contre les Francs. Au printemps 1187, Saladin profite de la rupture d'un armistice entre Renaud de Châtillon et les croisés pour envahir le royaume de Jérusalem et prendre la ville. Saladin va progresser sur le territoire croisé à tel point que le royaume latin devient presque inexistant, ne possédant plus que quelques châteaux, la ville de Tyr ainsi que Tripoli et Antioche (Balard, 2017, p. 137). Ces nouvelles frappent l'Occident, le Saint-Sépulcre ne peut pas se trouver entre les mains de l'Islam, ce qui relance des appels à la croisade. Trois grandes figures du monde chrétien se lancent donc à la reconquête de Jérusalem : Frédéric I^{er} empereur du saint empire romain germanique, Richard Cœur de Lion roi d'Angleterre et Philippe Auguste souverain capétien.

Diverses actions vont permettre aux croisés de récupérer des terres notamment le littoral entre Tyr et Jaffa, mais la ville de Jérusalem va rester aux mains des musulmans. En 1192 Richard Cœur de Lion conclut une trêve avec Saladin qui reconnaît le nouvel état Franc et autorise l'accès à Jérusalem aux

²⁹ Il s'agit d'un devoir religieux dans l'Islam, le terme signifie en arabe « effort » ou « combat » (def. Larousse.fr)

pèlerins non-armés. Cette trêve est perçue comme la défaite et l'impuissance de l'Occident (Balard, 2017, pp.138-144 ; Histoire mouvementée de la Jordanie 2013, p.64).

Chronologie des croisades

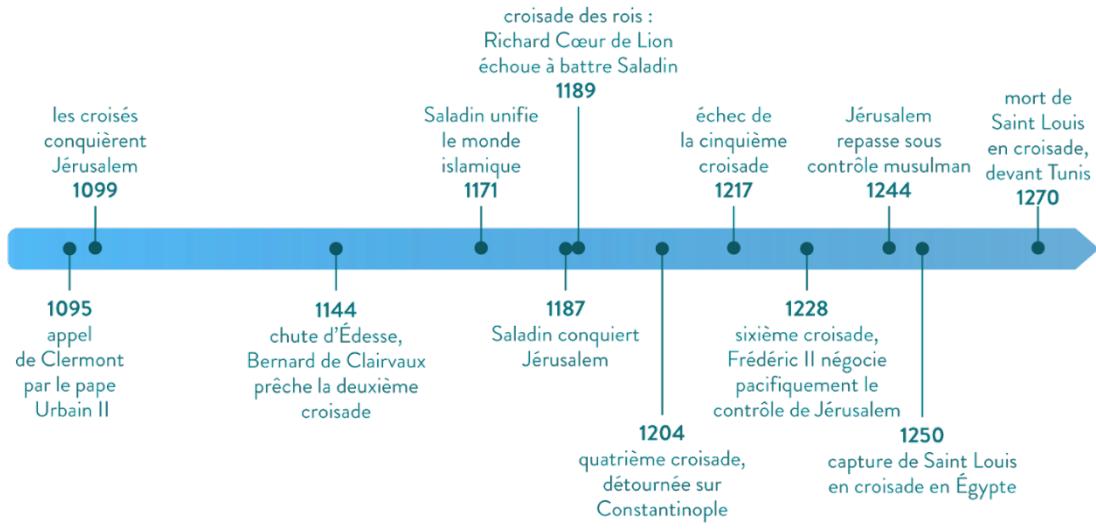


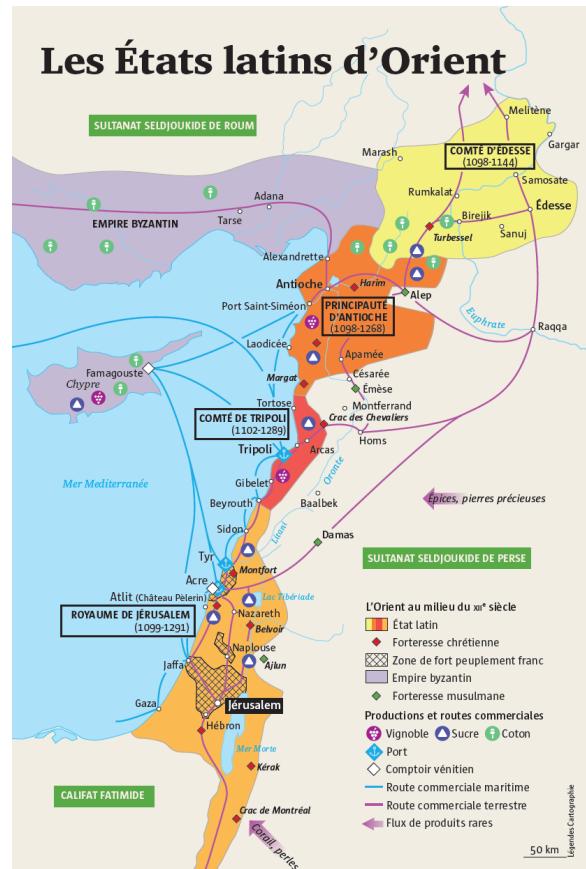
Figure 53 : Frise chronologique des croisades (www.pdfprof.com)

III. Les croisades au Levant

1. Les États latins

À la suite de la première croisade, les chefs croisés vont se répartir la région du Levant en quatre parties : le comté d'Édesse, la principauté d'Antioche, le comté de Tripoli et le royaume de Jérusalem (Figure 54). Ces nouveaux états adoptent les structures du royaume de France avec un régime féodal (Balard, 2017, p. 89). Ces états latins sont protégés par un réseau de châteaux forts et de forteresses qui s'articulent autour de fortifications. Elles encerclent les principales agglomérations et protègent certains axes routiers importants (De Vachon, 2022, p.9 ; Prawer, 2007, pp. 279-283).

Les différentes villes des États latins ont des situations économique, religieuse et sociale différentes. La ville de Jérusalem par exemple est relativement faible économiquement, elle est surtout importante pour son statut de ville Sainte, et sa forte population de croisés (De Vachon, 2022, pp. 4-5). Les villes les plus importantes se situent au bord du littoral où le commerce est plus accessible et permet l'établissement de centre portuaire comme à Tripoli. À partir de la troisième croisade, les voyages s'effectuent majoritairement par la mer ce qui permet l'essor de la ville d'Acre et de Jaffa (De Vachon, 2022, pp. 5-6).



2. Techniques de défense

Les caractéristiques géographiques du Levant et les capacités techniques des croisés les poussent à utiliser certains types d'opérations pour leurs conquêtes. Une fois l'acheminement des troupes effectué, elles reposent sur des stratégies de combinaisons et d'opérations majoritairement terrestres, par exemple, les sièges ou les défenses de villes et de places fortes. Tout ceci permet le contrôle des points essentiels et la sécurisation de différentes zones stratégiques sur le territoire. Ces opérations s'appuient principalement sur des sièges et représentent approximativement 75% des engagements entre 1096 et 1291, les 25% restant représentants les batailles (De Vachon, 2022, pp. 8-9). Mais ces forteresses ne sont pas toujours intégrées dans un système planifié, les croisés réutilisent parfois des fortifications construites avant lors de conflits antérieurs entre l'Empire byzantin et le monde islamique (Balard, 2017, p. 106).



Figure 55 : Krak de Moab, Kérak, Jordanie

Les châteaux croisés forment une ligne de défense entre les principaux passages et avertissent des dangers. Les châteaux sont intégrés dans un système de défense en profondeur en fonction des relations entre les différentes forteresses, villes et armées. À partir de 1160, les différentes citadelles ont des systèmes de défenses indépendants mais en cohésion avec les autres, la défense est ainsi coordonnée entre une grande forteresse, entourée de forts secondaires plus ou moins éloignés. Les constructions au sommet de colline sont privilégiées comme le Krak de Moab en Jordanie (Figure 55) ou le Krak des chevaliers en Syrie (Figure 56) (Balard, 2017, p. 107 / Eydoux 1980, p. 90). Ces impressionnantes constructions sont des preuves archéologiques majeures qui marquent le passage des croisés sur le long terme.



Figure 56 : Krak des chevaliers, Syrie

3. Influences architecturales

Les fortifications croisées en Orient sont à première vue totalement différentes des fortifications occidentales contemporaines. Ces dernières étant souvent constituées de grandes enceintes sans flanquement systématique, alors que les châteaux croisés sont bâtis à partir de plans réguliers et font usage d'un flanquement³⁰ systématique par des tours à archères comme à Shawbak par exemple. Ces nouveautés dans la fortification croisée semblent provenir de modèles plus accessibles au Levant : les fortifications orientales, autant byzantines que musulmanes. À partir de la seconde moitié du XII^{ème} siècle, on observe une évolution dans la fortification européenne, surtout dans le nord de la France et en Angleterre, avec l'adoption des structures croisées utilisées au Levant. Mais il reste certaines variations entre les différentes fortifications orientales et occidentales comme la forme les archères, qui écarte l'hypothèse d'un développement sur un modèle croisé. Il se rapproche plus d'une évolution progressive à travers les décennies. Les éléments principaux étant déjà en Europe et simplement perfectionnés, la fortification croisée aura surtout joué un rôle dans l'introduction d'éléments de fortification particuliers comme la herse, les mâchicoulis en arc, l'assommoir et l'archère qui seraient des éléments typiquement repris d'Orient (Hayot, 2009, pp. 47-51).

La fortification croisée va être marquée dès le XIII^{ème} siècle par un phénomène essentiel qui est l'importation des canons. À partir de là, on observe une évolution dans la forme des tours qui passent de rectangulaire à circulaire (Figure 58-Figure 57). On attribue cette influence à la fortification capétienne développée à partir du modèle philippien (Hayot, 2009, pp. 51-53).

Avec cette importation, on observe aussi une assimilation des décors utilisés en Occident, au Krak des chevaliers notamment, il est possible d'observer des éléments de décors similaires à l'art gothique occidental contemporain. Ces décors gothiques pouvant même fusionner avec des motifs typiquement orientaux (Hayot, 2009, pp. 51-53).

Sur ces deux photos nous pouvons observer une des influences qu'a subi l'architecture des croisés en Orient par celle de l'Occident, avec l'adoption de tours circulaires comme exemple. La ville fortifiée de Aigues-Mortes en France possède des tours circulaires (Figure 57), ce modèle de fortification étant déjà bien répandu en Occident. Sur le château de Shawbak en Jordanie (Figure 58), les tours sont de formes

³⁰ Le flanquement est une disposition qui permet des tirs parallèles au mur d'enceinte et consiste à défendre toutes les parties d'une fortification

différentes, rectangulaires et circulaires. Ce qui prouve une évolution dans la construction et dans l'influence architecturale.



Figure 57 : Ville fortifiée d'Aigues-Morte, France



Figure 58 : Krak de Montréal, Shawbak, Jordanie

Des éléments d'architectures croisées se retrouvent également dans l'architecture musulmane, malgré un développement majoritairement autonome. Le passage coudé par exemple, repris par les croisés à partir du modèle antique, est très courant dans la fortification musulmane. La technique du bossage³¹ est aussi reprise par les musulmans, mais pas par une simple copie, les techniques sont généralement reprises avec quelques variations : bossage en table (Figure 59) chez les croisés et bossage rustique (Figure 60) chez les musulmans (Hayot, 2009, p.55).

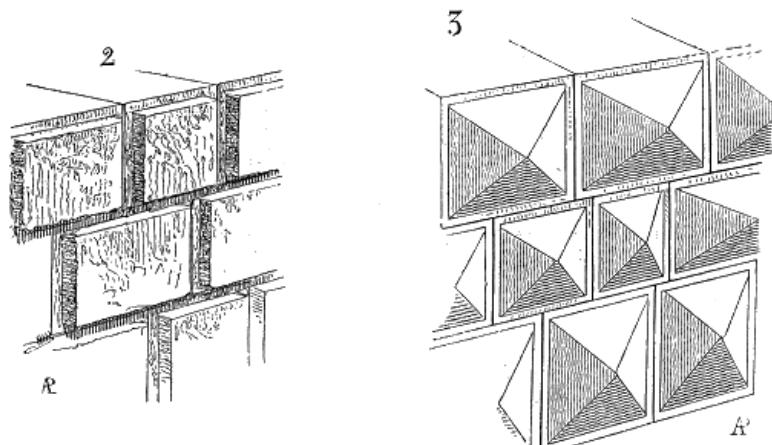


Figure 59 : Bossage en table (upload.wikimedia.org)

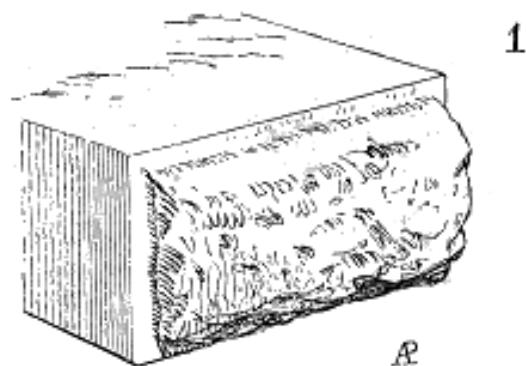


Figure 60 : Bossage rustique (upload.wikimedia.org)

³¹ Technique de parement de pierre formant une bosse en relief sur les murs (def. : larousse.fr)

À l'inverse, certains dispositifs de fortifications utilisés par les musulmans ont été directement repris par les croisés. De la Jordanie à la Syrie, on retrouve des châteaux croisés avec un talus de base hypertrophié comme à Al-Karak ou au Krak des chevaliers (Figure 55-Figure 56). Cette forme étant déjà majoritairement utilisée par les musulmans. Les bretèches³² (Figure 61) sont également un dispositif utilisé dans la fortification musulmane et seront reprises dans les fortifications croisées, toujours avec de légères différences (Hayot, 2009, pp. 55-56).

IV. Conclusion

À la suite de ces recherches, on comprend que lors du Moyen Âge la région du Levant et la Jordanie étaient des zones avec des dynamiques complexes entre différentes religions, positions politiques et grands royaumes puissants. La Jordanie ayant passé sous différentes dominations, laissant une trace de l'influence musulmane et chrétienne pour cette époque.

Les diverses expéditions militaires entreprises par l'Occident chrétien pour récupérer l'accès à la ville sainte de Jérusalem, et l'acquisition de nouveaux territoires par la création des États latins, ont permis l'établissement des Francs au Levant. Les premières motivations des croisades étant religieuses, elles ont tout de même permis par la suite le développement de nouvelles techniques de guerre et d'innovations architecturales. Elles ont aussi permis une évolution au niveau des voies de circulation et de commerce terrestres et maritimes augmentant ainsi les interactions entre Orient et Occident.

En résumé, l'impact des croisades en Jordanie va bien au-delà de simples conflits armés, elles ont profondément marqué la région sur le plan religieux, politique et culturel. Cet héritage laisse encore apparaître de nos jours les vestiges de cette période dans l'histoire du Moyen-Orient.



Figure 61 : Bretèches



Figure 62 : Combat de chevaliers lors de la première croisade, Enluminure du XIème siècle (www.larousse.fr)

³² Il s'agit d'un avant-corps sur les murs fortifiés qui servait à défendre verticalement

Bibliographie

- Ababsa, M. (dir.) (2014). *Atlas of Jordan: History, Territories and Society*. Presse de l'Ifpo, Institut français du Proche-Orient, Beyrouth, 485 p.
DOI : <https://doi.org/10.4000/books.ifpo.4560>
- Abu-Azizeh, W. (2013). « Prospections Et Fouilles Archéologiques Dans La Région D'al-Thulaythuwat: Modalités D'occupation Et Analyse Structurelle Des Campements De Pasteurs Nomades Du Chalcolithique/Bronze Ancien Dans Une Zone De Périphérie Désertique Du Sud Jordanien. » *Syria*, 90, 13–48.
- Augé, C., et Dentzer J.-M. (1999). *Petra. La cité des caravanes*, coll. Découvertes, Gallimard, Paris, 128 p.
- Avni, G. et al. (2010). "The Persian Conquest of Jerusalem (614 C.E.) – An Archaeological Assessment". *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, Vol. 62, No. 2, 204-221.
- Balard, M. (2006) *La Méditerranée médiévale : espaces, itinéraires, comptoirs*, Picard, Paris.
- Balard, M. (2017). *Croisades et Orient latin : (XIe-XIVe siècle)*, Malakoff, Armand Colin.
- Bar-Yosef, O. (1989). "The PPNA in the Levant". *Paléorient*, Vol. 15, No. 1, Pp. 57-63.
<http://www.jstor.org/stable/41492332>
- Bar-Yosef, O., et Valla, F. (1990). "The Natufian Culture and the Origin of the Neolithic in the Levant", *Current Anthropology*, Vol. 31, No. 4, 433-36.
<http://www.jstor.org/stable/2743274>
- Barbero, A. (2018). *Sacrées guerres : petite histoire des croisades et du jihad*, Flammarion, Paris.
- Bellinger, A. R. (1938). "Coins from Jerash, 1928-1934", *Numismatic Notes and Monographs*, No. 81, 1-141.
- Belmonte, J.A., González-García, A.C., et Polcaro, A. (2013). « Light and Shadows over Petra: Astronomy and Landscape in Nabataean Lands. » *Nexus Netw J*, Vol. 15, 487–501.
<https://doi.org/10.1007/s00004-013-0164-6>
- Berlin, A.-M. (1993). "Italian Cooking Vessels and Cuisine from Tel Anafa." *Israel Exploration Journal* Vol .43, No. 1, 35-44.
- Bocquentin, F. (2013). "Après la mort, avant l'oubli", *Les nouvelles de l'archéologie*, No. 132, 54-59.
<https://doi.org/10.4000/nda.2076>
- Bocquentin, F. (2021). "Le traitement des crânes au Levant Sud, du Natoufien au Néolithique précéramique", *Atlas Historique du Proche-Orient Ancien*, p. 25.
- Bonogofsky, M. (2004). "Including Women and Children: Neolithic Modeled Skulls from Jordan, Israel, Syria and Turkey", *Near Eastern Archaeology*, Vol. 67, No. 2, 118-119.
<https://www.jstor.org/stable/4132367>
- Bourke, S. (2011). « Defending the Realm: Middle Bronze Age Fortifications in the Levant: A Review Article » dans *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, Vol. 127, No. 2, 211-221.
- Bouzid, S., et Barge, O. (2022). « Towards a typology of desert kites combining quantitative and spatial approaches. » *Archaeol Anthropol Sci* 14, 91.
<https://doi.org/10.1007/s12520-022-01551-0>
- Braemer, F., et Sapin, J. (2001). « Modes d'occupation de la steppe dans le Levant sud-est au Bronze Ancien : Les structures liées au pastoralisme. » In : B. Geyer (dir.), *Conquête de la steppe et appropriation des terres sur les marges arides du Croissant fertile*, MOM Éditions, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Lyon, 36(1), 69-88.
- Braemer, F. (2007). « Transformations des systèmes d'agglomération au Levant 3500-3000 avant notre ère : peut-on parler d' "urbanisations précoce" ? » In : J. Guilaine, *Le Chalcolithique et la construction des inégalités, Tome II : Proche et Moyen-Orient, Amérique, Afrique*, Errance, 65-83.
- Braemer, F., et Al-Maqdissi, M. (2008). « Villes (?) du Leja au IIIe millénaire : organisation et fonction. » *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 152(4), 1809-1843.
- Cassius, D. *Histoire romaine* livre LXVIII cité par Vailhe, S. (1898). « Les garnisons romaines de la province d'Arabie », *Échos d'Orient*, Vol. 2, No. 3, 89-95.
- Cauvin, J. (1989). « Synthèse générale : La Néolithisation du Levant, huit ans après » dans *Revue pluridisciplinaire de préhistoire et protohistoire de l'Asie du sud-ouest*. Paléorient, Vol. 15/1, 174-179.

- Cauvin, M.-C., et Cauvin, J. (1993). "La Séquence néolithique PPNB au Levant Nord", *Paléorient*, Vol. 19, No. 1, 23-28.
<https://doi.org/10.3406/paleo.1993.4579>
- Chesson, M. S. (2015). "Reconceptualizing the Early Bronze Age Southern Levant without cities: local histories and walled communities of EB II–III society." *Journal of Mediterranean Archaeology*, 28(1), 51-79.
- Claverie, P.-V. (2014). *L'ordre du Temple dans l'Orient des Croisades*, Bruxelles, De Boeck.
- Crassard, R., Barge, O., Bichot, C.-E., Brochier, J.É., Chahoud, J., Chambrade, M.-L., Chataigner, C., Madi, K., Régagnon, E., Seba, H., Vila, E. (2015). "Addressing the Desert Kites Phenomenon and Its Global Range Through a Multi-proxy Approach." *Journal of Archaeological Method and Theory*, 22, 1093–1121. <https://doi.org/10.1007/s10816-014-9218-7>
- Crassard, R., Abu-Azizeh, W., Barge, O., Brochier, J.É., Chahoud, J., Régagnon, E. (2022). "The Use of Desert Kites as Hunting Mega-Traps: Functional Evidence and Potential Impacts on Socioeconomic and Ecological Spheres." *Journal of World Prehistory*, 35, 1–44.
<https://doi.org/10.1007/s10963-022-09165-z>
- Davies, C.P. (2005). « Quaternary Paleoenvironments and Potential for Human Exploitation of the Jordan Plateau Desert Interior » dans *Geoarcheology: An International Journal*, Vol. 20, No. 4, 379-400.
- De Miroshedji, P. (2003). « Naissance de l'économie palatiale au Levant méridional à l'âge du Bronze ancien. » *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, (3), 36-40.
- De Miroshedji, P. (2013). « Les villes de Palestine de l'âge du Bronze ancien à l'âge du Fer dans leur contexte proche-oriental. » *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, 11, 185-198.
- De Vachon, A. (2022). « Sur la route de Jérusalem. Considérations géostratégiques sur les croisades », *revue de géographie historique*, No. 21-22. (consulté en ligne le 12.11.23 <https://journals.openedition.org/jacques/geohist/6624>).
- Dentzer, J.-M. (2010). "Espaces et communautés de culte dans le royaume nabatéen : sanctuaires rupestres et circulations rituelles à Petra (Jordanie) et à Hégra (Arabie)." *Les sanctuaires et leur rayonnement dans le monde méditerranéen de l'antiquité à l'époque moderne*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 161-212.
- www.persee.fr/doc/keryl_1275-6229_2010_act_21_1_1420.
- Dentzer-Feydy, J. (2007), « Le théâtre ». In J. Dentzer-Feydy, M. Vallerin, T. Fournet, R. Mukdad, A. Mukdad (dir.) *Bosra. Aux portes de l'Arabie*, Presses de l'Ifpo, Institut français du Proche-Orient, 172-178.
- Doron, B. (2004). "Population, Settlement and Economy in Late Roman and Byzantine Palestine (70–641 AD)," *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, Vol. 67, No. 3, 307-320.
- Durand, C. (2008). "Le rôle du royaume nabatéen dans le commerce oriental et méditerranéen, de l'époque hellénistique aux campagnes de Trajan (IVe s. av. J.-C. – IIe s. apr. J.-C.)." *Étude historique et archéologique. Archéologie et Préhistoire*, Université Lumière Lyon 2.
- Edwards, P. C., et al. (2004). "From the PPNA to the PPNB: New Views from the Southern Levant after Excavations at Zahrat Adh-Dhra '2 in Jordan", *Paléorient*, Vol. 30, No. 2, 21-60.
<http://www.jstor.org/stable/41496699>
- Edwards, P. C. (2016). "The chronology and dispersal of the Pre-pottery Neolithic B cultural complex in the Levant", *Paléorient*, Vol. 42, No. 2, 53-72.
<http://www.jstor.org/stable/44653801>
- Eydoux, H. P. (1980). « Les châteaux de la Terre outre le Jourdain », *bulletin Monumental*, No. 138, 98-101. (consulté en ligne le 01.12.23 https://www.persee.fr/doc/bulmo_0007-473x_1980_num_138_1_6596).
- Ferembach, D. (1959). « Le Peuplement du Proche-Orient au Chalcolithique et au Bronze ancien. » *Israel Exploration Journal* 9, 221–228.
- Ferembach, D. (1973). « L'Évolution humaine au Proche-Orient. » *Paléorient* 1, 213–221.
<https://doi.org/10.3406/paleo.1973.4167>
- Flavius, J. *La Guerre des Judéens* livre I cité par Sartre, M. (1979). « Rome et les Nabatéens à la fin de la République », *Revue des Études Anciennes*, Vol. 81, No. 1, 37-53.

- Flavius, J. *La Guerre des Judéens* livre II cité par Mimouni, S.-C. (2021). « La première révolte judéenne contre Rome (66-74) ». In S.-C. Mimouni, *Le judaïsme ancien du VIe siècle avant notre ère au IIIe siècle de notre ère*, Presses universitaires de France, 485-506
- Flavius, J. *Antiquités Judéennes* livre XIV cité par Mimouni, S.-C. (2021). « Les Judéens de Palestine sous les Hasmoneens (142-37 avant notre ère) ». In S.-C. Mimouni, *Le judaïsme ancien du VIe siècle avant notre ère au IIIe siècle de notre ère*, Presses universitaires de France, 379-414.
- Flori, J. (2010). *Les croisades*, le Cavalier bleu, Paris.
- Fournet, T. (2007). « Les thermes du Centre (« Khân ed-Dibs ») ». In J. Dentzer-Feydy, M. Vallerin, T. Fournet, R. Mukdad, A. Mukdad (dir.) *Bosra. Aux portes de l'Arabie*, Presses de l'Ifpo, Institut français du Proche-Orient, 243-253.
- Gilead, I. (1988). “The Chalcolithic Period in the Levant”, *Journal of World Prehistory*, Vol. 2, No. 4, 397-443.
- Goodwin, T. (2004). “The Arab-Byzantine coinage of jund Filastin — a potential historical source”, *Byzantine and Modern Greek Studies*, Vol. 28, No. 1, 1-12.
- Grataloup, C. (2019). *Atlas Historique Mondial*, L’Histoire - Les Arènes, Paris.
- Groucutt, H.S., Carleton, W.C. (2021). “Mass-kill hunting and Late Quaternary ecology: New insights into the ‘desert kite’ phenomenon in Arabia.” *Journal of Archaeological Science: Reports* 37, 102995. <https://doi.org/10.1016/j.jasrep.2021.102995>
- Hayot, D. (2009). « Interactions entre Orient et Occident dans la fortification à l’époque des croisades », *Histoire de l’art*, No. 64, 47-58. (consulté en ligne le 01.12.23 https://www.persee.fr/doc/hista_0992-2059_2009_num_64_1_3266).
- Henry, D.O. (1997). « Prehistoric human ecology in the southern Levant east of the Rift from 20'000-6'000 BP », *Paléoenvironnement et sociétés humaines au Moyen-Orient de 20'000 BP à 6'000 BP* (1997). *Paléorient*, Vol. 23, No. 2, 107-119.
- Hum, M. (2018). « La montée en puissance des *imperatores* (121-63 av. J.-C) ». In M. Hum, *La République romaine et son empire*, Armand Collin, 235-250.
- Kafafi, Z. (2010). The Chalcolithic Period in the Golan Heights: A Regional or Local Culture. *Paléorient*, CNRS Editions, Vol. 36, 141-157.
- Kennedy, H. (2001). *The Armies of the Caliphs: Military and Society in the Early Islamic State*, Warfare and History, T. & F. Routledge, Oxford.
- Le Dosseur, G. (2010). “Les migrations et les relations interculturelles dans le Levant au Néolithique Précéramique B (PPNB)”, *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem*, No. 21. <http://journals.openedition.org/bcrfj/6390>
- Les clés du Moyen-Orient, « Histoire mouvementée de la Jordanie », *Diplomatie*, No. 64, 64-70. (consulté en ligne le 01.12.23 <https://www.jstor.org/stable/26982250>).
- Makarewicz, C. A., et Finlayson, B. (2018). “Constructing community in the Neolithic of southern Jordan: Quotidian practice in communal architecture”, *Plos One*, Vol. 13, No. 6. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0193712>
- McGraw-Donner, F. (1981). *The early islamic conquests*, Princeton.
- Milis, L. (dir.) (1998). *La chrétienté des origines à la fin du Moyen Âge*, Belin et De Boeck, Paris et Bruxelles.
- Mimouni, S.-C. (2021). « La première révolte judéenne contre Rome (66-74) ». In S.-C. Mimouni, *Le judaïsme ancien du VIe siècle avant notre ère au IIIe siècle de notre ère*, Presses universitaires de France, 485-506.
- Moore, A. M. T. (1982). “A Four-Stage Sequence for the Levantine Neolithic, ca. 8500-3750 B. C.”, *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, No. 246, 1-34. <https://doi.org/10.2307/1356585>
- Nicolle, C. (2011). « Entre symbiose et autarcie : les établissements fixes des pasteurs du Harra à l’âge du Bronze. » *Syria. Archéologie, art et histoire*, (88), 75-92.
- Nicolle, C. (2023). “Beyond urbanization, regional settlement pattern in south-eastern Levant during the Early Bronze Age.” *Levant*, 1-20.
- Ovadiah, A., et Mucznik, S. (2012). « Apollo and Artemis in the Decapolis.” *Liber Annus*, Vol. 62, 515-534.
- Perrot, J. (1993). “Remarques introductives”, *Paléorient*, Vol. 19, No. 1, 9-21. <http://www.jstor.org/stable/41492530>

- Piccirillo, M. (1988). "The Mosaics at Um Er-Rasas in Jordan." *The Biblical Archaeologist*, Vol. 51, No. 4, 208-231.
- Piccirillo, M. (1998). « Les mosaïques d'époque omeyyade des églises de la Jordanie », *Syria*, 75, 263-278.
- Pline l'Ancien, *Histoire Naturel* livre XVI cité par Segal, A. (2011). *The Decapolis: An Historical-Archeological survey*. <https://www.dighippos.com/decapolis> (consulté le 21/12/2023)
- Politis, K.D. (2007). "The World of the Nabataeans." *International Conference, The World of the Herods and the Nabataeans*, 25-44.
- DOI: 10.11588/propylaeumdok.00000628.
- Prawer, J. (2007). *Histoire du royaume latin de Jérusalem*, CNRS Éditions, Paris.
- Ptoleme, C. *Géographie* livre V cité par Villeneuve, F. (1981). « Reviewed Work: The Coins of the Decapolis and Provincia Arabi by A. Spijkerman”, *Revue Archéologique*, Vol. 2, 355-358.
- Rababeh, S., El-Mashaleh, M., et Al-Malabeh, A. (2010). “Factors Determining the Choice of the Construction Techniques in Petra, Jordan”, *International Journal of Architectural Heritage*, Vol. 5, 60-83. DOI: 10.1080/15583050903159737.
- Rey-Coquais, J.-P. (1978). « Syrie Romaine, de Pompée à Dioclétien », *The Journal of Roman Studies*, Vol. 68, 44-73.
- Rollefson, G. O. (1986) “Neolithic ‘Ain Ghazal (Jordan): Ritual and Ceremony, II”, *Paléorient*, Vol. 12, No. 1, 45-52.
- <http://www.jstor.org/stable/41489667>
- Roques, D. (2004). “L'historiographie protobyzantine (IVe-VIIe siècle) et les fragments des historiens grecs de Rome”, *Ktèma : civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, No. 29, 231-252.
- Rosenberg, D. (2009). “Flying Stones – The Slingstones of the Wadi Rabah Culture of the Southern Levant”, *Paléorient*, Vol. 35, No. 2, 99-112.
- <https://doi.org/10.3406/paleo.2009.5301>
- Sartre, M. (1979). « Rome et les Nabatéens à la fin de la République », *Revue des Études Anciennes*, Vol. 81, No. 1, 37-53.
- Sartre, M. (2007). « Période Romaine : Le cadre historique et les inscriptions ». In J. Dentzer-Feydy, M. Vallerin, T. Fournet, R. Mukdad, A. Mukdad (dir.) *Bosra. Aux portes de l'Arabie*, Presses de l'Ifpo, Institut français du Proche-Orient, 2007. 24-30.
- Sartre, M. (2007). « Période Byzantine : Le cadre historique et les inscriptions. » In J. Dentzer-Feydy, M. Vallerin, T. Fournet, R. Mukdad, A. Mukdad (dir.) *Bosra. Aux portes de l'Arabie*, Presses de l'Ifpo, Institut français du Proche-Orient, 57-59.
- Sartre, M. (2014). « Syrie romaine (70 av. J.-C.-73 apr. J.-C.), Pallas. » *Revue d'études antiques*, Vol. 96, 253-269.
- Savage, S. H., Zamora, K. A., et Keller, D. R. (2001). “Archaeology in Jordan”, *American Journal of Archaeology*, Vol. 105, No. 3, 427-461.
- Sauvage, M. (dir.) (2021). *Atlas Historique du Proche-Orient Ancien*. Institut Français du Proche-Orient. Les Belles Lettres, Paris, 207 p.
- Schick, R. (1997). “Southern Jordan in the Fatimid and Seljuk Periods”, *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, No. 305, 73-85.
- Schmid, S. G. (2007). “La distribution de la céramique nabatéenne et l'organisation du commerce nabatéen de longue distance”. *Topoi. Orient-Occident*, Supplément 8.
www.persee.fr/doc/topoi_1764-0733_2007_act_8_1_2631.
- Schotsmans, E. M. J., Busacca, G., Lin, S.C. et al. (2022). “New insights on commemoration of the dead through mortuary and architectural use of pigments at Neolithic Çatalhöyük, Turkey”, *Science Reports*, Vol. 12, No. 4055.
<https://doi.org/10.1038/s41598-022-07284-3>
- Schwentzel, C. (2013). “La royauté nabatéenne.” *Juifs et Nabatéens : Les monarchies ethniques du Proche-Orient hellénistique et romain*, Presses universitaires de Rennes.
- DOI: 10.4000/books.pur.118031.
- Sebag, D. (2005). « Les habitats au Bronze Ancien au Levant Sud » dans *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem*, Vol. 16, 20-44.
- Seigne, J. (1992). “Jérash romaine et byzantine: développement urbain d'une ville provinciale orientale”, *Studies in The history and archaeology of Jordan*, Vol. 4, No. 4, 331-341.

- Seigne, J. (2007). « Deux “mass burials” du viie siècle p.C. ou la dernière vie de l’hippodrome de Gerasa (Jerash, Jordanie). » In D. Castex et I. Cartron, *Epidémies et crises de mortalité du passé*, Ausonius Éditions, 22-37.
- Seigne, J. (2018). « La dédicace de l’arc d’Hadrien à Gérasa et autres inscriptions associées », *Topoi Orient-Occident*, Vol. 22, No. 1, 275-294.
- Smith, P. et Kolska Horwitz, L. (1998). « Culture, Environment and Disease: Paleo-anthropological Findings for the Southern Levant ». In : C.L. Greenblatt, *Digging for Pathogens*. The Hebrew University of Jerusalem. Balaban Publishers, Rehovot, 201-239.
- Starcky, J. (1935). “The nabateans: A historial sketch”, *The biblical archaeologist*, Vol. 18, 84-106.
- Thomas Parker, S. (1975). “The Decapolis Reviewed”, *Journal of Biblical Literature*, Vol. 94, No. 3, 437-441.
- Stordeur, D. et al. (2006). “L’aire funéraire de Tell Aswad (PPNB)”, *Syria: Archéologie, Art et Histoire*, Vol. 83, 39-62.
<https://doi.org/10.4000/syria.310>
- Vailhe, S. (1898). « Les garnisons romaines de la province d'Arabie », *Échos d'Orient*, Vol. 2, No. 3, 89-95.
- Vailhe, S. (1899). « La province ecclésiastique d'Arabie », *Échos d'Orient*, Vol. 2, No. 4, 166-179.
- Van Berg, P-L. (2000). “La Structuration de l'espace Dans Le Néolithique Du Levant (12 500 - 6 500 Avant Notre Ère)”, *Civilisations*, Vol. 47, No. 1/2, 13-24.
<http://www.jstor.org/stable/41229607>
- Verhoeven, M. (2002). “Transformations of Society: The Changing Role of Ritual and Symbolism in the PPNB and the PN in the Levant, Syria and South-East Anatolia”, *Paléorient*, Vol. 28, No. 1, 5-13.
<http://www.jstor.org/stable/41496627>
- Verhoeven, M. (2011). “The Birth of a Concept and the Origins of the Neolithic: A History of Prehistoric Farmers in the Near East”, *Paléorient*, Vol. 37, No. 1, 75-87.
<http://www.jstor.org/stable/41496922>
- Vincent, L.-H. (1933). « L’ère de Scythopolis d’après une inscription nouvelle », *Revue Biblique*, Vol. 42, No. 4, 555-561.
- Vincent, H. (1898). « Les Nabatéens », *Revue Biblique*, Vol. 7, No. 4, 567-588.
<http://www.jstor.org/stable/44100395>
- Wenning, R. (2007). “The Nabataeans in History.” In D. Konstaninos, *The world of the Nabataeans*, The International Conference The World of the Herods and the Nabataeans held at the British, Vol. 2, 25-44.
- Walker, P. (2002). *Exploring an Islamic Empire: Fatimid History and its Sources*, I.B. Tauris, London.
- Whiting, M. (2022). “Remembering the Rose Red City: Religion, Pilgrimage and the Shaping of Byzantine Petra.” *Remembering and Forgetting the Ancient City*, Oxbow Books, 193–224.
<https://doi.org/10.2307/j.ctv2gvdnnz.15>.

Sitographie

- Encyclopédie Universalis, Petra <https://www.universalis.fr/encyclopedie/petra/>
- Furian, P. « Location de Petra sur la carte de la Jordanie » dans Le Gorrec, M. *Petra : temple, carte, aéroport, tout savoir sur le site archéologique en Jordanie, L'internaute*, 2019.
- Disponible sur : <https://www.linternaute.com/voyage/moyen-orient/2333502-petra-temple-carte-aeroport-tout-savoir-sur-le-site-archeologique-en-jordanie/> (consulté le 08.12.2023).
- Histoirepourtous.fr, « conquêtes musulmanes et expansion de l’islam au Moyen Âge », (consulté en ligne le 24.11.23 <https://www.histoire-pour-tous.fr/dossiers/5010-expansion-et-conquetes-islamiques-1ere-partie.html>).
- Institutdumondearabe.org, « expliquer l’expansion de l’Islam », (consulté en ligne le 24.11.23 <https://vous-avez-dit-arabe.webdoc.imarabe.org/histoire/l-expansion-arabo-musulmane/>).
- Larousse.fr, « abbassides », (consulté en ligne le 17.11.23 <https://www.larousse.fr/encyclopedie/groupe-personnage/Abbassides/103716>).

Larousse, Empire byzantin https://www.larousse.fr/encyclopedie/autre-region/Empire_byzantin/110703#:~:text=Empire%20chr%C3%A9tien%20gr%C3%A9co-oriental%2C%20h%C3%A9ritier,dur%C3%A9%20de%20395%20%C3%A0%201453.&text=En%20330%2C%20apr%C3%A8s%20avoir%20r%C3%A9tabli,site%20de%20l'antique%20Byzance

RTS.ch, « Histoire de la Jordanie », (consulté en ligne le 17.11.23 <https://www.rts.ch/découverte/monde-et-société/monde/>).

Segal, A. (2011), The Decapolis: An Historical-Archeological survey.
<https://www.dighippos.com/decapolis> (consulté le 21/12/2023).

Unesco, *Bosra* <https://whc.unesco.org/fr/list/22/>

Unesco, *Petra* <https://whc.unesco.org/fr/list/326/>

Wikipédia, *Petra* https://fr.wikipedia.org/wiki/Khazneh#/media/Fichier:Al_Khazneh_Petra_edit_2.jpg

Les fiches synthétiques des sites

N°	Sites	Etudiant.e.s	Jour de visite	Coordonnées
1	'Ain Ghazal	Erika Sadowski	Dimanche 17/03	31.99938 ; 35.98307
2	Amman - Citadelle	Sara Vidal Remis	Dimanche 17/03	31.95353 ; 35.93497
7	Madaba - Église Saint-Georges	Juliette Bossi - Marie Gros	Lundi 18/03	31.71790 ; 35.79424
10	Kérak - Château	Josué Louya – Olivier Mathieson	Mercredi 20/03	31.18169 ; 35.70147
11	Petra - Siq	Oreste Noé Seppey	Jeudi 21/03	30.32346 ; 35.45619
12	Petra - Tombeaux rupestres	Jaime Hernan Araujo Diaz	Jeudi 21/03	30.32236 ; 35.45167
13	Petra - Monastère El-Deir	Sebastian Corrales – Eva Moritz	Jeudi 21/03	30.33856 ; 35.43097
14	Al-Beidha	Chloé Luisier	Vendredi 22/03	30.37092 ; 35.44776
16	Shawbak - Dolmens	Luc Rolli	Vendredi 22/03	30.51938 ; 35.61385

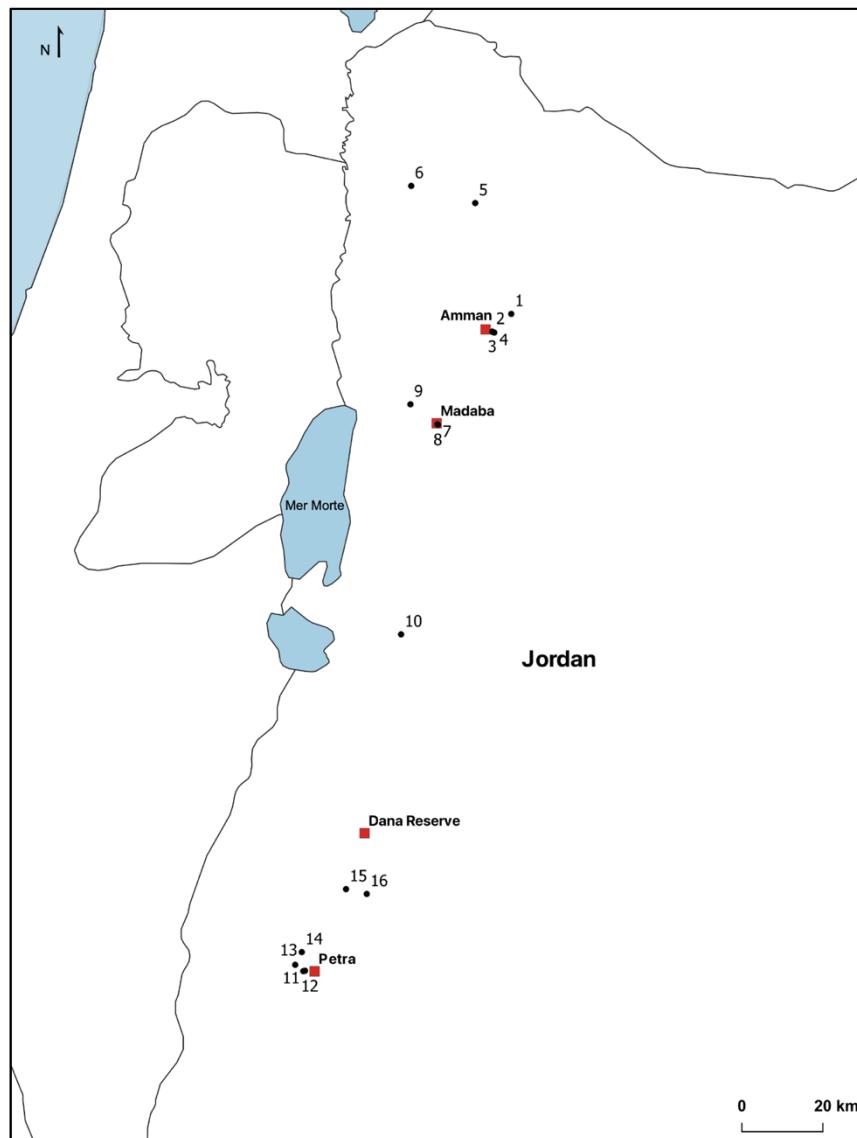


Figure 63 : Carte de la Jordanie avec les numéros des sites présentés par les étudiant.e.s

Le site de ‘Ain Ghazal, un établissement agricole néolithique continu sur 2 millénaires

Erika Sadowski

Généralités

Le site de ‘Ain Ghazal est situé en périphérie nord-est d’Amman, à l’est de la Vallée du Jourdain. Il a permis d’observer les changements culturels ayant eu lieu durant le 6ème millénaire BC, dont la transition du PPNB au PPNC et du PPNC au Yarmoukien. Il a été découvert en 1974 lors de la construction d’une route et 2 campagnes de fouilles d’urgences furent menées par G. Rollefson et Z. Kafafi, une première en 1983 et la suivante en 1985. Ce site présente une occupation continue sur 2 millénaires et a permis la première observation de la phase culturelle du PPNC. C’est un des plus grands sites du Néolithique connu au Proche-Orient, couvrant une superficie de 12 à 13 Ha (Rollefson et al., 1992).

Chronologie du site

Le village s'est établi vers 7 250 BC, au début du MPPNB. Il atteint une superficie de 4-5 Ha vers 6 500 BC et c'est seulement vers 6 000 BC qu'il atteint sa superficie connue aujourd’hui. La chronologie a été établie en fonction des conceptions structurelles, ce qui a permis la distinction de 5 périodes. Les phases 1, 2 et 3 correspondent au MPPNB, la première de 7 200 à 7 000 BC, ensuite de 7 000 à 6 800 BC puis la 3ème de 6 800 à 6 600 BC. La phase 4 correspond à la fin du MPPNB, allant de 6 600 à 6 500 BC, au LPPNB de 6 500 à 6 000 BC et au PPNC de 6 000 à 5 750 BC. La 5ème période correspond à la dernière phase d'occupation du site, le Yarmoukien, s'étendant de 5 750 à 5 000 BC (Rollefson et al., 1992).

L'architecture

Tout au long de la période acéramique, les habitats et bâtiments communautaires sont caractérisés par des murs en pierre et l'utilisation d'enduit à la chaux pour les sols et les murs. Durant le MPPNB, les maisons sont faites de 2 pièces où dans au moins une d'elle se trouve un foyer central. Les trous de poteaux montrent une diminution de diamètre entre le début et la fin de la période, ce qui pourrait être corrélé à la diminution de la taille des pièces, les structures étant plus petites à la fin du MPPNB. Les localisations des trous de poteaux suggèrent qu'il y avait aussi une cour pour certaines structures. Les sols en enduits à la chaux étaient décorés d'ocre rouge en motifs parallèles et subparallèles, avec une possible représentation de plumes d'oiseaux, l'application du pigment se faisait au doigt.

Pour le LPPNB, seuls des vestiges fragmentaires de 2 structures ont été découverts, ils ont montré une continuité dans la diminution de la taille des pièces, certaines pouvant faire moins de 2 m de côté. La répartition de vestiges organiques dans certaines des pièces suggère qu'elles ont eu une fonction spécifique. Les sols étaient également décorés des mêmes motifs que pour la période précédente à l'ocre rouge, mais avec une technique d'application différente et peu connue, dite au « pinceau large ». Le PPNC est représenté également par 2 structures uniquement de taille approximativement similaire au LPPNB. C'est au niveau de la forme qu'il y a un changement, les bâtiments sont rectangulaires et les pièces séparées par un couloir central. Les pièces sont semi-souterraines avec des fondations en pierre ne dépassant pas un mètre de haut, il y avait possiblement un sous-sol ayant servi au stockage. Aussi, le plâtre à la chaux utilisé est d'une composition différente que pour le MPPNB et le LPPNB, cela peut être dû à une diminution de la quantité de bois disponible, utilisé comme combustible pour la fabrication de la chaux. Les sols étaient décorés de la même manière que lors du LPPNB. Les structures

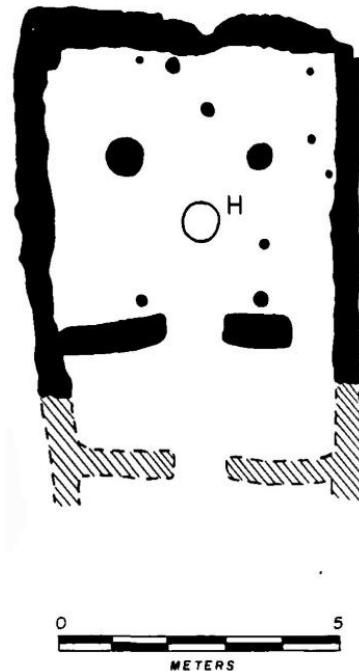


Figure 64 : Structure typique du PPNC à 'Ain Ghazal, la lettre H indiquant le bassin pour le foyer, les trous de poteaux sont indiqués par des cercles pleins et les murs reconstruits sont hachurés (Banning et Byrd, 1987 ; modifiée)

attribuées au Yarmoukien sont également semi-souterraines et de forme absidiale avec des trous de poteaux à l'extérieur, pouvant avoir servi pour soutenir des tentes (Rollefson et al., 1992).

La faune et la flore

Une énorme quantité de vestiges fauniques a été découverte. Cela a permis d'attester la domestication de la chèvre à la fin du MPPNB. Lors de cette période et du LPPNB, elle représentait la moitié de l'apport carné de la population, une cinquantaine d'autres espèces animales ont été identifiées participant à l'alimentation, comme des suidés, des gazelles et des petits carnivores. Durant le PPNC et le Yarmoukien, il y a une diversité moindre des espèces exploitées et domestiquées. Ce sont principalement la chèvre, le bœuf et le porc qui composent l'alimentation carnée. De plus, suite aux analyses de résidus carbonisés, il a été montré que les excréments d'animaux étaient utilisés comme combustible au milieu du PPNC, ce qui correspond à l'hypothèse qu'il y avait une quantité de bois disponible moindre que pour les périodes antérieures.

Les études des vestiges paléobotaniques ont montré l'association caractéristique d'orge, de blé, de pois, de lentilles et de pois chiches domestiqués, avec également la consommation de figues, d'amandes, de pistaches et d'une variété de « mauvaises herbes ». Durant le MPPNB et le LPPNB, c'est le chêne (*Quercus*) qui domine, tendance qui se modifie lors du PPNC et du Yarmoukien, avec une augmentation claire du Tamari (Rollefson, 1983 ; Rolleson et al. 1992).

Le funéraire

Durant l'occupation du site de ‘Ain Ghazal, il y avait une mortalité infantile très élevée, les immatures représentant plus de la moitié des inhumations. Environ une centaine de sépultures identifiables ont été découvertes, à double ou simple inhumation que l'on peut subdiviser en 4 groupes. Le premier groupe correspond aux tombes installées dans les habitations où l'individu est en position contractée et sans le crâne. Ce premier type de sépultures se retrouve toujours au sud du foyer. Ensuite, le deuxième type correspond aux tombes dans les cours des maisons, en position contractée sans le crâne également. Pour le troisième type, il s'agit des tombes localisées à l'extérieur en position allongée et avec le crâne. Et enfin, la dernière catégorie de sépultures correspond aux tombes d'enfants de type sacrificiel. Le « culte des crânes » était pratiqué durant les 3 premières phases d'occupation de ‘Ain Ghazal. Durant le MPPNB, on retrouve tous les types d'inhumation présentés et il y a 4 crânes d'adultes dont 2 enduits, ou surmodelés, qui ont été trouvés dans une cache et attribués à cette période. Pour le LPPNB, seules 4 sépultures lui ont été attribuées. C'est au PPNC que l'on retrouve de nouveau de nombreuses sépultures, bien qu'elles aient été endommagées, tout comme celles du MPPNB et LPPNB, par les occupants du Yarmoukien lors du creusement de fosses. Les sépultures en pleine terre sont encore pratiquées mais le « culte des crânes » semble avoir été abandonné. Les crânes sont retrouvés parfois articulés avec la colonne, il y en a bien un d'homme adulte qui a été découvert sur le sol d'une maison, mais la raison nous est inconnue. Enfin, pour le Yarmoukien nous n'avons que des preuves indirectes. Aucune inhumation intacte n'a pu être attribuée à cette période, peut-être y avait-il un cimetière extérieur au village (Rollefson et al., 1992).

L'industrie lithique, osseuse et la production de céramique

Une grande quantité d'outils et de produits de débitage lithique a été trouvée. Ils ont permis de mettre en évidence les changements techniques et typologiques durant les 2 millénaires d'occupation du site. Les habitants du MPPNB et du LPPNB avaient tendance à établir des aires de production spécifiques pour la fabrication d'outils tandis que ceux du PPNC et du Yarmoukien étaient plutôt opportunistes. Les méthodes de fabrication et la typologie des outils diffèrent entre les occupants du MPPNB et ceux des phases ultérieures, en partie dû à la qualité de la matière première disponible et exploitée. Il y avait d'abord une majorité de burins de différents types puis ce sont les grattoirs qui deviennent dominants au PPNC et au Yarmoukien. Pour les pointes de projectiles, les longues et lourdes sont caractéristiques du MPPNB et LPPNB, puis ce sont des pointes plus courtes et plus légères qui deviennent majoritaires par la suite. Il y a également des éléments de mouture et d'autres outils qui ont été découverts, et ils sont nettement moins présents dans les dernières phases d'occupation. En ce qui concerne la céramique, quelques tessons cuits ont été trouvés pour le MPPNB mais c'est principalement la vaisselle blanche qui était utilisée. C'est au Yarmoukien que la céramique devient « traditionnelle », notamment avec la fabrication de jarres, de coupes, de cratères et de bols. En revanche, aucun four n'a été trouvé. Il y a également 137 jetons en argile découverts mais à fonction indéterminée. Enfin, l'industrie osseuse

concernait principalement la couture et le tissage, avec la fabrication d'aiguilles ou encore de spatules (Rollefson et al., 1992).

Les figurines et les statues

Une des particularités de ‘Ain Ghazal sont les statues humaines, au nombre de 10, de 90 cm de haut, et les bustes, plus de 12, de 35 à 40 cm de haut, qui furent trouvées en 1983 et 2 ans plus tard, ce sont 7 autres statues qui ont été découvertes. La première cache est antérieure de 200 ans à la deuxième, datée à 6 570 +/- 110 BC. Toutes les statues sont grandes, aplatis, d'une épaisseur allant de 5 à 10 centimètres et presque bidimensionnelles (Figure 65). Elles peuvent tenir debout sans support et le corps est peu détaillé. Le dos est plat et les fesses légèrement saillantes, il n'y a pas d'indications de genre sexuel et la tête est mise en valeur (Battini, 2022). Les statues de la 2ème cache ont le visage plus anguleux, les yeux sont en amande et soulignés d'une incision, il y a de plus l'utilisation d'une pastille de bitume pour les iris (Rollefson et al., 1992). Elles sont faites autour d'une armature d'au moins 3 fagots de roseaux pour la tête, le torse et les jambes. Le « squelette » est ensuite recouvert d'une épaisse couche de plâtre à la chaux ou terre modelée, le même utilisé pour les habitations et pour modeler les crânes. Leur dépôt dans les fosses est intentionnel, elles ont été enterrées sous le sol des habitations. Leur signification est inconnue mais il s'agissait probablement de symboles puissants ayant contribué à une idéologie commune. (Battini, 2022)

Beaucoup de figurines animales et humaines de petite taille ont également été découvertes. La majorité sont en argile cuite ou non, mais on en retrouve aussi en plâtre, en craie ou en calcaire. La période la plus productive et la plus diversifiée dans la fabrication de statuettes est le MPPNB. Les plus présentes sont les figurines de fertilité. Elles ont des abdominaux distendus ainsi que la poitrine pendante et un « tatouage » estampillé sur la majeure partie du corps. Une autre catégorie de statuettes est celle comprenant les têtes et les torses, sans indication de sexe ou de fonction. Pour les figurines animales, ce sont principalement des bovins, notamment avec une cache ayant livré 23 exemplaires, mais aussi des bœufs et des gazelles par exemple. D'autres figurines pourraient suggérer un culte autour de la chasse. En effet, des statuettes de taureaux ont été découvertes dans une fosse scellée intentionnellement avec des pointes de silex insérées dans le torse. De plus, d'autres statuettes de taureaux ont montré une dépression à l'arrière de la tête, semblant être la représentation de la domestication de cette espèce au moyen du licou. L'importance accordée au bétail pourrait également suggérer un culte du bétail.

Pour le LPPNB et le PPNC, il y a peu de figurines humaines et animales, durant le Yarmoukien il y en a peu aussi mais elles sont caractéristiques de cette période (Rollefson et al., 1992).

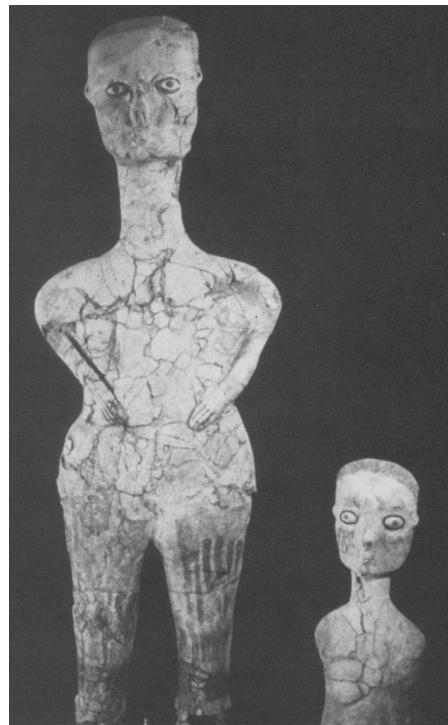


Figure 65 : Statue (à gauche) et buste (à droite) en terre modelée, la plus grande faisant approx. 90 cm (Rollefson et al., 1992)

Références bibliographiques

- Battini, L. (2022). « Les statues d’Ain Ghazal, ou la naissance d’une pensée collective », *Sociétés humaines du Proche-Orient ancien*. <https://ane.hypotheses.org/10301>
- Rollefson, G., Simmons, A. (1983). « Le Village PPNB d’Ain Ghazal (Jordanie) », *Syria*, Vol. 60, Fasc 3/4, 302-303.
- Rollefson, G., Simmons, A., Kafafi, Z. (1992). « Neolithic Cultures at ‘Ain Ghazal, Jordan », *Journal of Field Archaeology*, Vol. 19, No. 4, 443-470.
- Banning, E., et Byrd, B. (1987). “Houses and the Changing Residential Unit: Domestic Architecture at PPNB ‘Ain Ghazal, Jordan”, *Proceeding of the Prehistoric Society*. Vol. 53, No. 1, 309-325.

La citadelle d'Amman

Sara Vidal Remis

Localisation

La citadelle d'Amman, située au centre de la ville d'Amman, est également connue sous le nom de Jabal al-Qal'a, le nom de la colline sur laquelle elle prend place (Almagro, 2001). Cette ancienne cité, au cœur de l'actuelle capitale de la Jordanie ($31^{\circ} 57' 17''$ nord, $35^{\circ} 56' 03''$ est), trône au sommet d'une longue colline de plus de 750 m d'altitude. Il s'agit de la plus haute colline d'Amman au pied de laquelle se trouve la naissance d'une rivière (Almagro, 2001). Une fois à son sommet, un panorama de la ville d'Amman se présente à nous. À différentes périodes historiques, son emplacement stratégique sert de forteresse militaire et religieuse.

Accès et informations pratiques

Le site est accessible à pied ou en voiture depuis Tala Street, à travers un chemin en pente douce menant jusqu'au sommet. Une fois en haut, des panneaux informatifs retracent l'histoire de la ville et des chemins sont aménagés afin de parcourir les différentes ruines du site sans se perdre. Le site est accessible tous les jours entre 8h et 19h durant toute l'année mais avec des horaires plus restreints le vendredi. L'entrée est possible uniquement entre 10h et 16h. Le tarif d'entrée comprenant la visite des ruines et le musée d'archéologie de Jordanie situé dans la citadelle, s'élève à 2 JD, soit 2.30 euros et est inclus dans le Jordan Pass.

Description du site

La citadelle est source d'intérêt dès la fin du XIX siècle mais c'est seulement au 20ème siècle que se font les premières recherches scientifiques. La première campagne de fouille est menée en 1927 par une équipe d'archéologues italiens dirigée par G. Guidi puis R. Bartoccini. Plus tard, de 1974 à 1995, une mission archéologique espagnole décide de mener une campagne pour la restauration du site et plus particulièrement des vestiges issus de la période omeyyade ayant subi de nombreux dégâts suite à la guerre durant les années 1970 ainsi qu'au manque de consolidation et de conservation depuis les précédentes fouilles (Almagro, 2001). Elle s'occupe notamment de restaurer la mosquée omeyyade et de lui reconstruire une coupole. Plusieurs phases d'occupation ont été identifiées durant les différentes campagnes de fouilles effectuées à la citadelle d'Amman, durant lesquelles différentes civilisations se sont succédées. Le vestige le plus ancien remonte à la période de l'Âge de Bronze. Il s'agit d'une tombe contenant des poteries et des petits sceaux-scarabées datant entre 1650 et 1550 av. J.-C.

La période de l'Âge du fer II est principalement représentée par des vestiges architecturaux, datant entre 700 et 500 av. J.-C., découverts aux abords du temple romain. La période hellénistique témoigne également de certains vestiges architecturaux, dont un bon nombre proviennent des fondations des constructions antérieures, c'est-à-dire de la période de l'Âge du fer II. La période romaine est marquée principalement par la construction du temple romain, édifié durant le IIème siècle de notre ère (Najjar, 1993). Les dernières grandes périodes fouillées sont les périodes islamiques, au cours du VIIe siècle, durant lesquelles plusieurs règnes se sont succédés. L'une d'entre elles est la période du califat omeyyade, durant lequel tout un ensemble est construit sur les fondations précédentes issus des époques romaines et byzantines. L'ensemble est composé d'une mosquée, d'un palais et d'espaces publics, dont une place et une esplanade, qui était sûrement destinée à des jardins (Almagro, 2001). L'influence byzantine est perceptible sur le palais omeyyade par sa composition en croix, témoignant de la réutilisation d'un édifice byzantin. Le palais présente également de nombreuses décos sculptées de tradition perse sassanide, illustrant la diversité des influences culturelles pendant la période islamique à la citadelle d'Amman (Almagro, 2001). Des constructions plus récentes, des périodes abbassides et ayyoubides ont également été découvertes, notamment des murailles fortifiées et des tours datant de la fin du XIIème et XIIIème siècle après J.-C. (Najjar, 1993). Le site s'organise autour de certains vestiges incontournables, dont le temple d'Hercule représentatif de l'occupation romaine dans la citadelle, les ruines de l'église byzantine datant du Ve siècle, les vestiges de la mosquée et du palais omeyyade et enfin le musée archéologique qui expose un bon nombre des vestiges découverts lors des fouilles sur le site (Almagro, 2001).

Références bibliographiques

- Almagro, A. (2001). «Restauracion del alcazar omeya de Amman (Jordania)». *Loggia*, 11, 44-59.
- Homes-Fredericq, D. et Franken, H. J. (1985). « Argile, source de vie. Sept millénaires de céramique en Jordanie ». Documents du Proche-Orient ancien - Expositions temporaires 3, Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 234-237, non publié.
- Najjar, M. (1993). « Amman Citadel Temple of Hercules Excavations Preliminary Report ». Institut Français du Proche-Orient, 1, 2, 220-225.

Sites internet

- Enjoy Jordan, Travel & Tourism. [en ligne, consulté le 17.01.2023]. https://www.voyage-jordanie.com/guide-jordanie/attraction/amman_hercules_temple
- Petit futé. [en ligne, consulté le 17.01.2023]. <https://www.petitfute.com/v42022-amman/c1173-visites-points-d-interet/c937-monuments/c952-fortifications-remparts/112218-la-citadelle-jabal-al-qala-a.html>
- Trace directe. [en ligne, consulté le 17.01.2023]. https://www.tracedirecte.com/destinations/voyage-jordanie/voyage/guides/la-citadelle-d_amman/
- Voyage way. 2015 [en ligne, consulté le 17.01.2023]. <https://www.voyageway.com/citadelle-d-amman-jordanie>

Les mosaïques byzantines et omeyyades de Mādabā – église Saint-Georges

Juliette Bossi et Marie Gros

Localisation

Jordanie, Gouvernorat de Mādabā, Mādabā, King Talal Street 30, 31° 43' 03,54" N, 35° 47' 39,12" E, Altitude : 760 m.

Accès et informations pratiques

La basilique orthodoxe Saint-Georges est située au cœur de la rue Talal, dans le quartier historique de Madaba, une ville qui compte environ 85'000 habitants et se situe dans le nord du pays à 30 km au sud d'Amman. Elle se trouve au bord de la Route des Rois qui traverse la Jordanie du Nord au Sud sur 400 km, depuis Amman jusqu'au sud de Petra. Réputée pour ses mosaïques byzantines et omeyyades, elle est surtout connue pour la plus célèbre : la carte de Mādabā. Cette mosaïque date de l'époque byzantine autour de 542-570 AD et est située sur le sol de l'église saint Georges. Il s'agit de la plus ancienne représentation de la terre sainte (Tracedirecte.com, *Mādabā*).

Les frais de visite à 1 JD par adulte, soit 1,27 CHF. L'église Saint-Georges n'est pas incluse dans le Jordan Pass.

L'église est ouverte 7 j/7 avec des horaires d'ouverture différents entre hiver et été. 8 h à 17 h en hiver (novembre à mars) et 8h à 18h en été (d'avril à octobre).

Tous les vendredis, les heures de service sont comprises entre 9 h 30 et 17 h.

Description du site

Fouilles et découverte

La plus vieille référence de la découverte de la carte apparait dans une lettre envoyée de Mādabā, reçue en 1884 par Nikodemos, patriarche orthodoxe grec de Jérusalem. Il est noté que la carte a été découverte par des chrétiens locaux, qui creusaient dans les ruines d'un ancien bâtiment byzantin, pour y reconstruire une église (Pnina, 2023, p. 149).

Le bâtiment est reconnu comme une ancienne église byzantine. C'est seulement en 1890 que le successeur de Nikodemos demande d'inspecter la mosaïque au sol. Peu d'efforts furent fourni pour la préservation de la carte et elle ne fut révélée entièrement qu'une fois la construction de l'église Saint Georges terminée. La carte fut endommagée durant les travaux.

Chronologie

La religion chrétienne est intégrée et acceptée à partir du IV^e siècle dans le monde romain, nous observons par conséquent l'apparition de nombreuses églises et chapelles dans toute la région. Sous Justinien entre 527 et 565, l'empire byzantin est à son apogée. De nombreuses églises basilicales sont construites et c'est à partir de cette période que les premières mosaïques sont créées. Elles indiquent une période de prospérité dans l'empire (rts.ch, *Histoire de la Jordanie* / Kinghussein.gov.jo, *Jordan History : Christendom and the Byzantines*).

À partir de 640, la Jordanie va passer sous le règne des Omeyyades et prospérer une centaine d'années. Le Christianisme est encore largement pratiqué tout au long du VIII^e siècle et va laisser certaines influences dans l'art et l'architecture et se mêler à l'art omeyyade (Kinghussein.gov.jo, *Jordan History : Christendom and the Byzantines* / Wikipédia, *Mādabā*).

Plan de la structure et description

En architecture, les influences de certains bâtiments reflètent la diversité culturelle du calife notamment la grande mosquée des omeyyades ou les châteaux du désert, qui dépendent encore beaucoup de l'art byzantin, avec un emploi fréquent de colonnes antiques ou de mosaïques à fond d'or. Les mosaïques omeyyades sont caractérisées par des motifs d'entrelacs géométriques, qui deviendront une caractéristique de l'art islamique. La surabondance d'éléments décoratifs accessoires comme les fleurs ou les carrés, des tessellles mal taillées qui donnent une certaine irrégularité des lignes. Il y a des choix de couleurs plutôt homogènes avec une préférence pour les tons sobres (Piccirillo, 1998, p. 269).

La carte est composée de 4 fragments, le principal mesure 10,5 m par 5 m et dépeint la zone entre le Jourdain et le Nil (Figure 66). Les trois autres petits fragments montrent la région proche de la mer Galilée située en Israël et une partie du Liban avec la ville de Sarepta, l'actuelle Sarafand (Pnina, 2023, p. 151). Le fragment principal est étalé le long de la partie sud de la nef et de l'aile sud. Les trois fragments de mosaïque furent trouvés au dehors du bâtiment principal. Cela indique que le bâtiment byzantin était plus large que ce que les plans de reconstitution montraient (Pnina, 2023, p. 151).

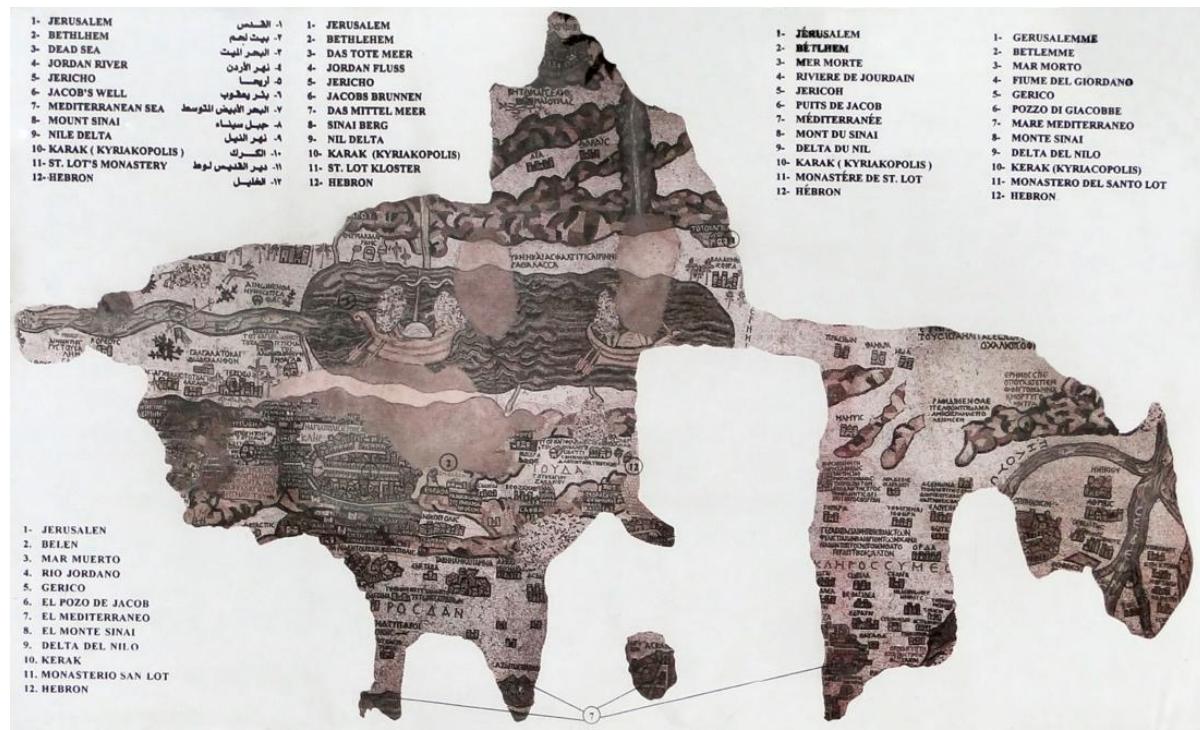


Figure 66 : Le Jourdain (MadainProject)

Les inscriptions sur la carte construisent une narration religieuse complexe qui semble correspondre à un bâtiment religieux telle une église. Cependant il n'y a pas de preuves archéologiques pour déterminer si la structure byzantine était bien une église ou une salle laïque (Leal, 2018, p. 134). Il y a différentes opinions sur la taille de la carte lorsqu'elle était complète (Pnina, 2023, p. 156). Les limites originales

de la carte seraient : Byblos (Liban), Hammat (Palestine), Damas (Syrie) au nord jusqu'au mont Sinaï (Egypte) et Thèbes (Grèce) au sud (Pnina, 2023, p. 156).

Mais aussi, selon d'autres archéologues, la mosaïque recouvrait l'entièreté du sol de l'église, et représentait la région entière de la Méditerranée orientale, avec une partie de la région d'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, l'île de Chypre, la Crète et même la ville de Rome. L'extension de la carte montrerait une fonction non dévotionnelle de la mosaïque car les territoires représentés sont les divisions territoriales de la terre sainte (Leal, 2018, p. 143).

La carte de Mādabā était destinée pour un affichage public mais avec un type de représentation différente de ce qu'on connaissait à l'époque (Pnina, 2023, p. 158). Elle fut composée au VI^e siècle, quand la Palestine se consolidait en tant que terre sainte. Une nouvelle forme d'iconographie se développe alors pour montrer la topographie sacrée du pays (Pnina, 2023, p. 159). Il y a eu, au VII^e siècle, une grande crise iconoclaste et les motifs figurés furent remplacés par d'autres comme les figures géométriques et végétales (Piccirillo, 1988, pp. 269-270). Le paysage est évoqué avec la représentation de mers, rivières, cours d'eau, montagnes et différentes habitations (villes, villages et forteresses), ainsi que des lieux saints (marqués par des petits toits rouges) avec une accentuation sur Jérusalem.

La vignette de Jérusalem (Figure 67) est le produit d'une manipulation intentionnelle de l'espace urbain car le Saint-Sépulcre a été déplacé au sud pour être à l'exact centre de la ville, perpendiculairement au *cardo maximus* (la voie d'axe nord-sud la plus importante d'une ville romaine) (Pnina, 2023, p. 160). Jérusalem est représenté en vue d'oiseau, et l'église du Saint-Sépulcre est mise en évidence par un grand symbole architectural. Le Mont du temple, le symbole le plus sacré du judaïsme, n'est pas représenté. En choisissant de représenter l'église du Saint-Sépulcre et de remplir la ville d'église sans aucune référence au Mont du temple, le ou les artistes, qui sont inconnus, caractérisent Jérusalem comme une ville chrétienne (Pnina, 2023, p. 160). L'élément écrit est la clé de la narration religieuse et du message autour de la carte de Mādabā (Pnina, 2023, p. 160). On peut classifier les différentes inscriptions qui apparaissent sur la carte en 6 groupes : les toponymes, les lieux saints, les traditions bibliques, les tribus d'Israël, les bornes et les frontières. En 1967, des fouilles archéologiques ont mis au jour l'église Nea et le *cardo maximus* dans le quartier juif de Jérusalem, à l'endroit où ils étaient représentés sur la carte.



Figure 67 : Jérusalem sur la carte (MadainProject)

A ne pas manquer

- Um er-rasas, un site avec de nombreux vestiges romains, byzantins et du début de l'islam. Ce site possède 16 églises avec des mosaïques très bien conservées.
- Le mont Nébo est situé à dix minutes de route de Mādabā. Il s'agit d'un lieu cher aux pèlerins, le site est considéré comme l'endroit où le prophète Moïse a contemplé la Terre Promise sans avoir le privilège d'y entrer, car il y mourut. Outre l'intérêt historique, le mont Nébo offre une merveilleuse perspective sur la mer Morte.
- Le musée archéologique de Mādabā



Figure 68 : Eglise Saint Georges (MadainProject)

Références bibliographiques

- Chatelard, G. (2004). *Briser la mosaïque : Les tribus chrétiennes de Mādabā, Jordanie, XIX^e-XX^e siècle*, CNRS éditions, Paris, 2004.
- Donner, H. (1992). *The mosaic map of Madaba: an introductory guide*, Kok Pharos Publ., Kampen.
- Germer-Durand, E. (1897). « La carte mosaïque de Madaba (1897) », *Revue de l'Art Chrétien*, Vol.8, p. 529.
- Leal, B. (2018). “A Reconsideration of the Madaba Map”, *Gesta*, University of Chicago Press, Chicago, Vol. 57 (2), 123-143.
- Michel, A. (2001). *Les églises d'époque byzantine et umayyade de Jordanie (provinces d'Arabie et de Palestine) Ve-VIIe siècle : Typologie architecturale et aménagements liturgiques (avec catalogue des monuments)*.
- Molina, L. (2010). “Umayyades”, *Encyclopédie de l'Islam*, Brill Reference Online, {en ligne consulté le 29 Sept. 2023}.
- Piccirillo, M. (1988). « Les mosaïques d'époque omeyyade des églises de la Jordanie », *Archéologie, art et histoire*, Vol. 75, 263-278.
- Pnina, A. (2023). “Another reconsideration of the Madaba map », *Byzantine and modern Greek studies*, Press Cambridge University, Vol. 47, 149-167.

Sites internet

RTS.ch, Histoire de la Jordanie, {consulté en ligne le 29.09.23}, <https://www.rts.ch/dcouverte/monde-et-societe/monde/> .

Kinghussein.gov.jo, Jordan History : Christendom and the Byzantines, {consulté en ligne le 29.09.23}, http://www.inghussein.gov.jo/his_chris_byzan.html.

Tracedirecte.com, Madaba, {consulté en ligne le 29.09.23}, <https://www.tracedirecte.com/destinations/voyage-jordanie/voyage/guides/madaba/> .

Wikipédia, Madaba, {consulté en ligne le 29.09.23}, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Madaba>.

Madainproject, History and archaeology of Jordan, {consulté en ligne le 29.09.23}, <https://madainproject.com/jordan>.

Château de Kérak

Josué Louya et Olivier Mathieson

Localisation

Jordanie, Gouvernorat de Karak, Al-Karak, Rue du château 61110, 31°10'51 N – 35°42'05 E, Altitude : 933m.

Accès et informations pratiques

Le château fort de Kérak se situe à environ 80 km au Sud-Est d'Amman, et à 24 km de la mer morte. Il se dresse sur une colline, entourée de montagnes escarpées, qui surplombe la vallée du Wadi Mujib. Pour se rendre à Kérak depuis Shawbak, ou encore la capitale de la Jordanie Amman, la route la plus rapide est l'autoroute 35 appelée également "l'autoroute des rois". En bifurquant de l'autoroute 35 au niveau de la rue Al-Midan, la route bétonnée mène tout droit aux portes du château.



Figure 69 : Vue sur le château de Kérak

Description du site

Fouilles

Des fouilles dirigées par R. Brown en collaboration avec les spécialistes en architecture Colin Brooker et Ruba Kana'an, l'analyste de la faune Kevin Rielly, et le représentant du Département des Antiquités Nabil Beqa'in, eurent lieu en 1987 dans la grande salle de réception islamique du château. L'objectif était de définir la séquence stratigraphique et les vestiges matériels associés (Brown, 2013, p. 317).

La phase Ia, dont la partie sommitale est scellée par un sol pavé, correspond à la période de construction de la salle de réception. Parmi le matériel retrouvé sous le niveau de sol, on retrouve des tessons de céramiques couleur crème non diagnostiqués, trois tessons attenants provenant de la base d'un bol ou d'une assiette en « pâte de pierre » (Brown, 2013, p. 320) lustré et vraisemblablement importée, ainsi que des fragments de poterie nabatéenne, hellénistique, romaine, byzantine et antérieure (Brown, 2013, p. 320), en plus d'une pièce de monnaie séleucide.

La phase Ib correspond à la période d'occupation mamelouke du château. On y retrouve des fragments de céramiques typiques du XIII^e siècle, ainsi que des tessons de récipients syriens émaillés, de couleur bleue et blanche. Ce dernier type de céramique est bien documenté pour le XIV^e et XV^e siècle et on en trouve des similaires dans la phase III du château de Shawbak (Brown, 2013, p. 321).

Récemment la mission archéologique italienne « Medieval Petra » de l'université de Florence opère en coopération avec le Département des Antiquités Jordaniennes sur cinq sites en Jordanie, dont le château

de Kérak où des études archéologiques légères ont, depuis 2012, été effectuées sur certaines parties du château (Nucciotti et Fragai, 2016, p. 1).

Chronologie et occupations du site

Origines et croisades

L'origine de la place forte de Kérak remonte au moins jusqu'au 13e siècle avant notre ère, si l'on en croit, malgré le peu de preuves archéologiques, une statue érigée sous l'impulsion de Ramsès II. Ce colosse aurait à sa base une gravure qui énumère les victoires du pharaon sur les peuples qu'il a vaincu, parmi lesquels figurent les Moabites ; les premiers à avoir occupé la colline et à avoir repéré ses vertus défensives. En effet, la ville actuelle d'Al-Karak en Jordanie correspondrait à la capitale du royaume de Moab, lieu où, selon la légende, auraient été encerclés les Moabites résistant aux offensives de trois royaumes voisins : Juda, Israël et Edom. Encore d'après le récit légendaire, Mesha, le roi de Moab sacrifia son propre fils à la vue des assaillants ; ces derniers, épris d'indignation pour leur adversaire, abandonnèrent le siège.

Le plateau de Moab, où se trouve la ville et la forteresse de Kérak, manifeste une forte influence égyptienne au Bronze récent, comme en témoigne la stèle de Balu. Découverte à Kérak en 1930 et qui est datée entre 1309 et 1151 av. J.-C., ses hiéroglyphes sont presque entièrement érodés mais attestent la présence de relations culturelles importantes avec la terre des pharaons.

Sous l'occupation romaine, la ville de Kérak appartient à la province de Petraea annexée par l'empereur Trajan au cours du 1er siècle apr. J.-C. Il s'agit de la capitale de la province, et elle apparaît entourée de murs sur la mosaïque de Madaba. En outre, une caractéristique importante au niveau commercial et militaire de l'emplacement de la ville et de sa citadelle est sa position médiane entre l'Égypte et la Syrie. De toute évidence, les Francs arrivés en terre sainte se sont immédiatement intéressés par la terre d'outre le Jourdain. En décembre 1100, déjà, Baudouin 1er, qui n'est même pas encore couronné, prend depuis Ascalon, qu'il avait renoncé à attaquer, le chemin de l'Idumée via la Judée. Après avoir contourné par le sud la Mer Morte, ses troupes atteignent le Wadi Musa et gravissent le Mont Hor, puis entrent à Jérusalem à Noël, où Baudouin est couronné. Par la suite, il renouvela ce genre d'expédition, soit pour chasser les musulmans, soit pour attaquer de riches caravanes. Puis, en 1115, il a l'idée de s'établir dans ce territoire, autant pour gêner ses ennemis que pour contrôler les routes commerciales. En effet, il semble que les francs, avant d'avoir construit la forteresse, avaient déjà occupé la ville ; l'ayant par la même occasion défendue par une enceinte (Langendorf et Zimmerman, 2010, p. 291).

La forteresse, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, a été construite sous l'impulsion du premier seigneur franc d'Outre-Jourdain, Payen le Bouteiller en 1142, afin de consolider la position des chrétiens d'Occident au Levant après leurs victoires lors de la première croisade en 1096. Suivant le retrait des croisés, et en particulier le dernier siège de Kérak par Saladin en 1183, le château fort passe définitivement aux mains d'empires musulmans tels que les Ayyoubides (1183-1260), les Mamelouks (1260-1517), puis les Ottomans (1517-1922).

Ère islamique

La forteresse de Kérak tomba aux mains de l'armée ayyoubide en 1188 (Anderson, 2017, p. 6). Ces derniers poursuivirent ainsi la stratégie de contrôle du vaste territoire situé entre la mer Morte et la mer Rouge, mise en place par les « seigneurs de la Transjordanie latine » (Nucciotti et Fragai, 2016, p. 3). Par la suite la forteresse de Kérak eut un statut important sous l'empire ayyoubide en accueillant notamment divers événements de grande ampleur et des invités prestigieux. Les différents gouverneurs qui s'y succédèrent apportèrent tout un ensemble de modifications architecturales dont une grande salle de réception et une amélioration des fortifications sous la gouvernance de al-Nasir Dawud qui fut à la tête du château de 1229 à 1249 (Brown 2013, p. 313, 315).

Treize ans après leur coup d'État au Caire en 1250, les Mamelouks arrivèrent à Kérak avec az-Zahir Baybars I er (Brown 2013, p. 314). Au début de l'ère mamelouke, Kérak continua à accueillir des sultans, héritiers du trône et émirs de haut rang qui fréquentèrent Kérak et sa région dans le but d'entretenir des liens politiques et économiques. Dans le même temps, la forteresse fut reconnue comme un important dépôt de stockage impérial, poursuivant ainsi un rôle établi précédemment sous l'ère ayyoubide. A partir de la fin du XVème siècle, lorsque la région de Kérak eut un rôle de moins en moins

important dans l'importance économique et politique Mamelouke, le château joua globalement un rôle plus régional et davantage axé sur l'administratif (Brown, 2013, p. 314).

Structures défensives et organisation générale

Face aux constructions du château fort de Kérak, comme d'ailleurs à celles de tous les grands ensembles militaires francs, deux questions se posent : a) à quelle époque les édifices ont-ils été construits et b) quel est l'apport franc et quel est l'apport musulman. Comme les documents n'apportent que peu d'informations, seul l'examen archéologique permet de proposer des datations plus précises (Langendorf et Zimmerman, 2010, p. 258).

Structures croisées

Kérak occupe une position des plus classiques sur un plateau allongé orienté Nord-Sud, avec des pentes escarpées dont la base est bordée, à l'est et à l'ouest, par des oueds. La citadelle érigée par les Francs se trouve sur la pointe sud du plateau. Elle mesure 250 m de long et sa largeur varie entre 80 et 135 mètres (Figure 70). Un fossé la sépare de la ville. Au sud, sur le flanc le plus étroit, un *berquil*, dont le mur sud-est muni de bretèches, puis un large fossé la sépare d'Oum Al-Teladje, une éminence qui domine légèrement la place. Un puissant donjon couvre ce point relativement faible avec un front de 25 mètres et deux pans coupés à l'est et à l'ouest. La salle inférieure, avec sur la face est des murs d'une épaisseur de 6.50 mètres, est surmontée par trois étages et une terrasse. La face nord, côté ville, est protégée par un fossé d'une vingtaine de mètres et dominée par une haute muraille. Le mur qui surplombe le fossé est construit avec un puissant appareil, percé d'archères et avec deux saillants à ses extrémités. Dans celui de l'est s'ouvriraient une poterne prolongée par un pont qui franchissait le fossé. Le front est, dominant la route qui vient d'Amman, très abrupt, est recouvert d'un glacis. Le front ouest, avec deux niveaux et deux enceintes, est différent, l'intervalle entre les deux murs constituant la basse-cour. Les fronts nord comme ouest sont bordés par des salles, celle du nord s'étendant sur 80 mètres, certaines se trouvant sous la basse-cour, la cour des logis se situant en arrière du donjon (Langendorf et Zimmerman, 2010, pp. 297-298).

Structures islamiques

Comme évoqué dans la partie sur la chronologie, les Ayyoubides apportèrent tout un ensemble de modifications architecturales au château de Kérak initialement bâti par les Croisés. Parmi elles, il y eut tout d'abord l'aménagement d'une basse-cour probablement dès Al-Adil Ier, offrant une vaste terrasse ouverte probablement dédiée aux exercices militaires (Brown, 2013, p. 309, 311). Cet aménagement reprend toutefois en partie les tracés d'une ancienne basse-cour présente durant l'époque croisée (Deschamps, 1939, p. 81)

Puis il y eut également sous le règne d'an-Nasir Da'ud au XIII^e siècle, la création d'un palais dans la partie supérieure du château (Brown, 2013, p. 311) s'inscrivant dans la continuité architecturale des complexes résidentiels ayyoubides de la région dès Al-Adil Ier, comme l'on retrouve par exemple au château de Shawbak (Nuccioti et Fragai, 2016, p. 5). Ce palais bien conservé, se compose de 4 iwans (Nuccioti et Fragai, 2016, p. 12 ; Brown, 2013, p. 311), qui sont des salles comportant un toit voûté, dont l'unique ouverture donne sur une salle de réception centrale ou qā'a, attenant elle-même à une mosquée (Brown, 2013, p. 311, 313). Durant la période ayyoubide une autre qā'a similaire semble avoir été construite selon des sources historiques (Brown, 2013, p. 311).

Durant l'époque Mamelouke, une des principales modifications apportées aux châteaux de Kérak fut la construction d'une massive demi-tour (Brown, 2013, p. 311) qualifiée de Donjon par Deschamps (Deschamps, 1939, pp. 88-89). Ce donjon semble avoir été bâti durant la campagne de construction lancée par az-Zahir Baybars Ier, d'autant plus qu'il est cité dans l'inscription monumentale présente sur la face extérieure de la tour (Brown, 2013, p. 311).

Les aménagements entrepris par les Ayyoubides et les Mameloukes ont été faits dans une pierre calcaire de couleur grise ou jaune provenant d'une carrière située non loin du château (Deschamps, 1939, p. 81).

A ne pas manquer

Krak de Montréal (Shawbak) ; le Krak des Chevaliers (Syrie) ; Li Vaux Moïse (Ou'aira)

Références bibliographiques

- Anderson, E. (2017). "The sieges of Kerak", *Medieval Warfare*, Vol. 7, No. 4, 17-21.
- Brown, R. (2013). "The Middle Islamic palace at Karak castle: A new interpretation of the grand Qu'a (reception hall)", *Annual of the Department of Antiquities of Jordan*, 57, 309-334.
- Deschamps, P. (1939). *Les châteaux croisés en Terre-Sainte, La défense du royaume de Jérusalem : étude historique, géographique et monumentale*. Éditions Fondation Pouchard, Paris. 1939, 80-98.
- Langendorf, J.-J., et Zimmerman, G. (2010). *Les châteaux des croisades, conquête et défense des États-Latins XIe-XIIIe siècles*. Éditions Infolio, Genève. 2010, p. 258; 291-299.
- Nucciotti, M., et Fragaï, L. (2019). "Ayyubid Reception Halls in Southern Jordan: Towards a 'Light Archaeology' of Political Powers", *Studies in the History and Archaeology of Jordan*, Vol.13, 489-501.

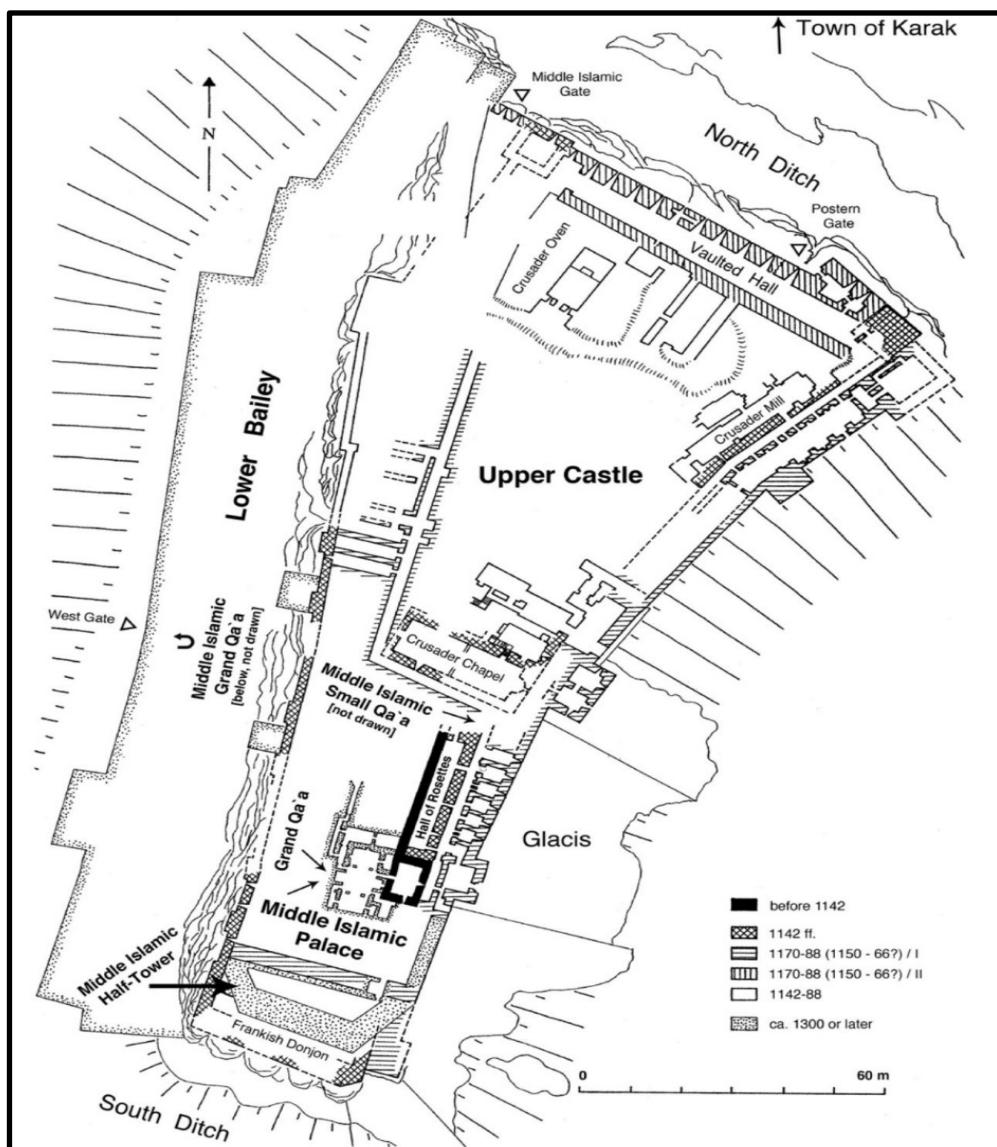


Figure 70 : Plan du château de Kérak et dates des principales phases de construction (Brown, 2013)

Petra

Jaime Hernan Araùjo Diaz, Sebastian Corrales, Eva Moritz, Oreste Noé Seppey

Localisation

Jordanie, Gouvernorat de Ma'an, Petra, Tourist Street Visitor Center, Wadi Musa, 30°19'42"N
35°26'39"E, Altitude : 891 m

Petra était la capitale du royaume nabatéen, située dans un massif montagneux en grès (Delhopital, 2011, p. 230 ; 2013, p. 289). Cette ville se situe au sud de l'actuelle Jordanie, entre le golfe d'Aqaba et la mer Morte, à une altitude de 800 à 1396 m et à environ 200 km, soit environ 3 heures de route, d'Amman.

Accès

L'accès au site archéologique de Petra se fait par la ville de Wadi Musa, aussi appelé Gaia, par le Petra Visito Center, ouvert tous les jours de 6h30 à 17h. Les frais de visite pour Petra s'élèvent à 50 JOD par personne. Toutefois, la visite du site archéologique est comprise dans le Jordan Pass.

Cette ville est le pôle touristique majeur de la Jordanie et n'est accessible qu'à deux endroits : au nord-ouest par un sentier montagneux étroit, et à l'est par le Siq, l'accès principal, un canyon d'environ 1,5 km

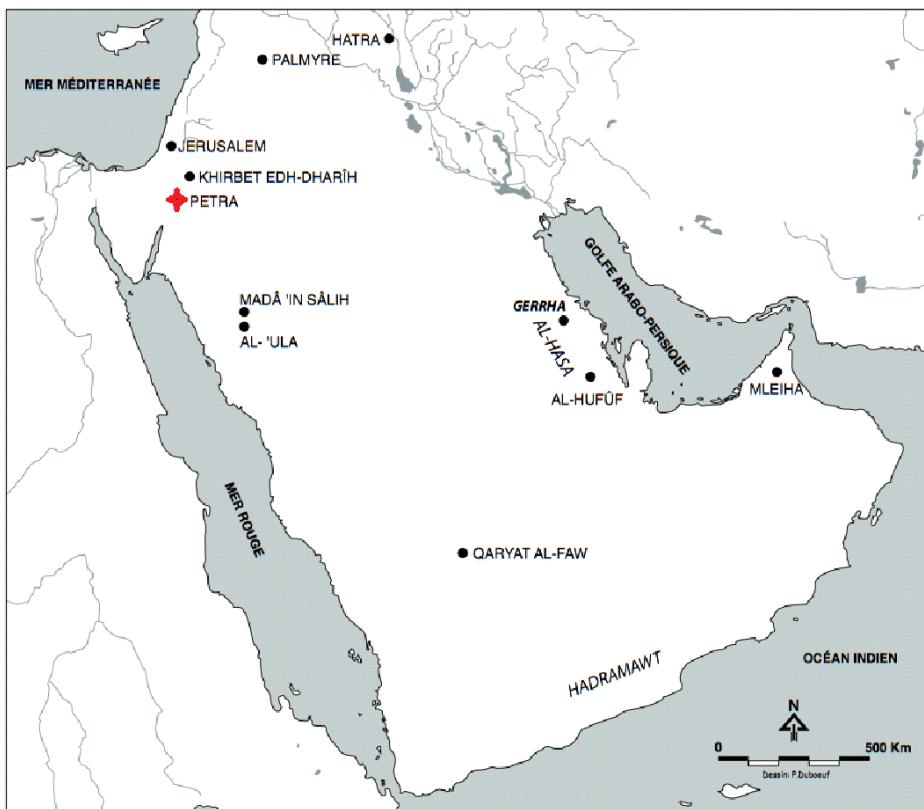


Figure 71 : Carte avec la localisation de Petra

de long. L'achat de billets se fait à la réception des hôtels ou à travers les billetteries dont les horaires d'ouverture varient en fonction de la saison : de 6h00 à 18h00 en été, à partir du 29 mars, et de 6h30 à 16h00 en hiver, à partir du 27 octobre, le site fermant ses portes au coucher du soleil

a) Le Siq

Oreste Noé Seppey

Description du site

Le Siq est un canal rocheux, taillé dans la roche, d'une longueur de 160 mètres, d'une largeur allant de 3 à 12 mètres et d'une hauteur de 80 mètres. Le canal a été creusé principalement par l'érosion naturelle. Il fut également taillé et aménagé par les Nabatéens dans l'optique de protéger la ville des inondations tout en récoltant l'eau à l'aide d'infrastructures hydrauliques. Le Siq est aussi l'une des entrées principales de la cité (visitpetra.jo, *The Siq*).

Fouilles/Découverte

L'explorateur suisse Johann Ludwig Burckhardt, aussi connu sous le nom arabe de Cheikh Ibrahim, redécouvre la cité antique de Petra le 22 aout 1812. Après avoir été oubliée pendant plus d'un millénaire, le bâlois apporte au monde occidental, au travers de ces écrits, la découverte de la ville nabatéenne lors de ses voyages, sous l'égide de l'*African Association*, après être passé par les villes de Damas, Alep ou

encore le Caire (letemps.ch, *Cheikh Ibrahim, le Suisse qui a retrouvé la cité de Petra au début du XVIII^e siècle*).

Peu de temps après la découverte du site, les premières missions de fouilles archéologiques à Petra débutèrent. Léon de Laborde et Louis Maurice Linant de Bellefonds sont parmi les premiers archéologues à fouiller les structures de la capitale nabatéenne, dès 1828. Des structures comme Qasr al-Bint, l'une des constructions les plus caractéristiques du site (aibl.fr, *Mission archéologique française à Petra (Jordanie)*), ainsi que le Siq remportent un fort intérêt auprès de la communauté archéologique.

Chronologie

Érigée dans une zone géographique semi-aride et forte d'influences en provenance de plusieurs sociétés avoisinantes, comme l'Egypte ou l'empire Assyrien, la ville de Petra a été fondée en 300 BCE par les Nabatéens (Ortloff, 2005, p. 1). En raison de sa position, l'approvisionnement en eau présente beaucoup de difficulté pour la cité, nécessitant une adaptation des techniques d'acquisition, de transports et de conservation. Une multitude de structures hydrauliques sont mises en place pour répondre à ce besoin en eau, et se développent en conséquence barrages, canaux, canalisations, systèmes de filtration, citerne ou encore réservoirs (Schmid, 2008). La première référence historique à l'hydrologie nabatéenne provient de la *Bibliotheca Historica* de Diodorus Seculus. Il fait mention de réservoirs souterrains utilisés pour récolter l'eau de pluie (Al-Farajat & Salameh, 2010, p. 5).

Le Siq se voit lui aussi être transformé et adapté par l'ingéniosité nabatéenne. Alors que la communauté scientifique peine à dater précisément les modifications anthropiques apportées au Siq, la date de 100 BCE peut y être appliquée (Al-Muheisen & Tarrier, 1996).

Description des structures

À l'entrée du Siq, en raison des dangers amenés par des précipitations, rares mais importantes, et d'une topographie difficile (Besançon, 2010), les Nabatéens ont dressé un barrage (Figure 72). Cette structure possède au moins deux fonctions évidentes. D'une part, la création du barrage amène à la capitale nabatéenne une protection contre les inondations et crues qui peuvent s'avérer être très destructrices (Ortloff, 2005). D'autre part, le barrage est complété par un tunnel de grosse envergure (Figure 73), informant sur le débit des crues pouvant être concentrées dans le Siq, permet de rediriger l'eau retenue

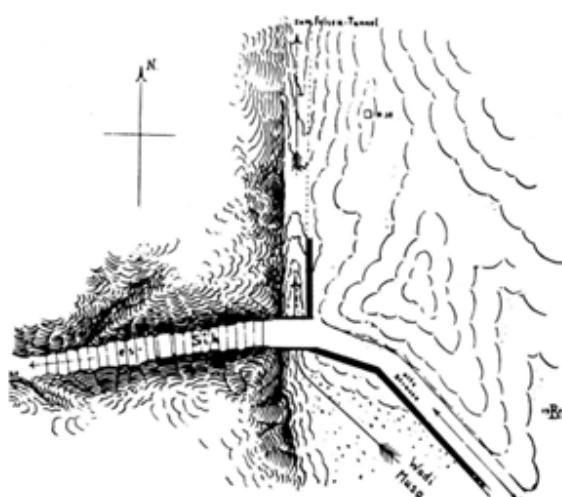


Figure 72 : Restitution du barrage antique à l'entrée du Siq selon Bachmann (Al-Muheisen et Tarrier, 1996, p.6)

par le barrage vers la ville (Paar, 1967, p. 5). Cette structure témoigne d'une adaptation de la société nabatéenne à son environnement, tout en utilisant le climat pour son propre développement, l'eau étant une ressource nécessaire et disponible en faible quantité dans un climat semi-aride.

Une deuxième évidence de structure hydraulique dans le Siq est l'aqueduc, à savoir l'aqueduc as-Siq (Figure 74). Les canalisations en terre cuite de l'aqueduc as-Siq permettent de transporter l'eau, pressurisée, en provenance de la source du Wadi Musa jusqu'à un réservoir de la zone urbaine de Petra (Bellwald, 2008, p. 2). L'érection d'une telle construction, as-Siq est un exemple parmi plusieurs, permet un apport constant en eau potable aux secteurs d'habitation et de production. Cet accomplissement traduit un certain savoir technologique et l'apport en eau, essentiel au développement de la ville, ne pourrait pas se faire sans ces canalisations (Besançon, 2010).



Figure 73 : Tunnel antique de dérivation (à droite) dans le Siq (Al-Muheisen et Tarrier, 1996, p.7)

L'accessibilité à l'eau est un élément central dans la formation et la croissance de la capitale nabatéenne (Comer, 2015). Les fouilles archéologiques dans le Siq et la zone urbaine de Petra mirent en évidence un autre type de structure hydraulique. Enterrée sous terre et utilisant la gravité pour transporter l'eau, un aqueduc suit la route allant du Siq à la ville (Bellwald, 2008, p. 1). Sa proximité ainsi que sa direction en font un élément clef du développement de la ville. Un tel mode de construction se retrouve également



Figure 74 : Canalisation en terre cuite, dans le Siq (Ortloff, 2005, p.8)

dans les cités hellénistiques d'Asie mineur, en Grèce et à Rome (Bellwald, 2008, p.2), rappelant une influence de ces sociétés dans le développement de la cité.

Éléments importants

L'évolution des diverses structures et technologies de la capitale nabatéenne est fortement déterminée par son environnement. Située dans une cuvette, Petra est entourée de reliefs complexes, dont le climat semi-aride a façonné la topographie en vallées, creusées par des crues provoquées lors de fortes précipitations. Lié à un sol peu fertile, dû principalement au climat, et n'ayant que peu de source d'eau douce à proximité de la zone urbaine, le site de Petra n'est pas propice à l'établissement de population (Besançon, 2010). C'est pour répondre aux problèmes liés à l'environnement et ses dangers que se sont développés ces nombreux aménagements.

Il est notable de relever que ces aménagements ne se limitent pas à la ville de Petra et au Siq. De nombreuses évidences archéologiques ont été découvertes dans la périphérie de la cité, dans le massif montagneux Jabal Shara, château d'eau à proximité (Besançon, 2010, p. 5), ainsi que dans plusieurs sites en Jordanie (Oleson, 2018).

Références bibliographiques

- Al-Farajat, M., & Salameh, E. (2010). "Vulnerability of the drinking water resources of the nabataeans of petra-jordan." *Jordan Journal of Civil Engineering*, 4(4), 321.
- Al-Muheisen, Z., & Tarrier, D. (1996). « Menace des eaux et mesures préventives à Petra à l'époque nabatéenne. » *Syria*, 197-204.
- Bellwald, U. (2008). "The hydraulic infrastructure of Petra-A model for water strategies in arid land." *Cura aquarum in Jordanien*, 12, 47-94.
- Besançon, J. (2010). « Géographie, environnements et potentiels productifs de la région de Petra (Jordanie). » *MOM Éditions*, 55(1), 19-71.
- Comer, D. C. (2015). "Water as an agent of creation and destruction at Petra." *Water & heritage. Material, conceptual and spiritual connections*. Sidestone Press, Leiden, 231-244.
- Orloff, C. R. (2005). "The water supply and distribution system of the Nabataean city of Petra (Jordan), 300 BC–AD 300." *Cambridge Archaeological Journal*, 15(1), 93-109.
- Oleson, J. P. (2018). "Strategies for water supply in Arabia Petraea during the Nabataean through Early Islamic Periods: local adaptations of the regional 'Technological Shelf'." In: J. Berking (ed.), *Water Management in Ancient Civilizations*. Berlin Studies of the Ancient World, 53, Edition Topoi, Berlin, 17-39.
- Parr, P. J. (1967). "La date du barrage du Siq à Petra. » *Revue Biblique (1946-)*, 74(1), 45-49.
- Schmid, S. G. (2008). « L'eau à Pétra : l'exemple du Wadi Farasa Est. » *Syria. Archéologie, art et histoire*, (85), 19-31.

Sites internet

- Visitpetra, PETRA one of 7 wonders* [en ligne, consulté le 23.11.2023]. <https://www.visitpetra.jo/DetailsPage/VisitPetra/LocationsInPetraDetailsEn.aspx?PID=5>
- Académie des inscriptions et des belles-lettres, Mission archéologique française à Petra*, [en ligne, consulté le 23.11.2023]. <https://aibl.fr/fouilles/mission-archeologique-francaise-a-petra-jordanie/>
- LeTemps*, 2022 [en ligne, consulté le 23.11.2023]. <https://www.letemps.ch/societe/cheikh-ibrahim-suisse-retrouve-cite-petra-debut-xviiie-siecle>

b) Tombeaux rupestres

« Vie, mort et au-delà chez les Nabatéens : les tombeaux rupestres de Petra et les pratiques funéraires nabatéennes. »

Jaime Hernan Araújo Diaz

Description du site

Fouilles/Découverte

En 1946, le Département des Antiquités du royaume de Jordanie encourage des nouvelles investigations et, en 1954, les recherches se centrent sur le centre monumental de Petra et son développement. À partir de 1973, le Département des Antiquités de Jordanie noue des relations de collaborations avec plusieurs universités États-unies dans le cadre des fouilles. Les compagnes de fouilles allant de 1993 à 2002 se montrent fructueuses, avec d'importantes découvertes. Les fouilles effectuées par le CNRS, avec le financement du ministère des affaires étrangères français, dans les années 2000 au Qasr al-Bint ont fait ressortir le caractère urbain de Petra. Ces mêmes fouilles sont reprises par la suite par des institutions différentes. Parmi les nombreuses découvertes on y trouve :

En 2000 une riche villa nabatéenne se situant hors du Siq.

En 2003 des tombeaux rupestres en dessous de la Khazneh.

En 2001 et 2013 des sanctuaires sont trouvés à la périphérie de la ville.

En 2015 des bains sont fouillées par une équipe française à 6,5 km du centre de la ville.

En 2016 une structure souterraine grâce à des photos aériennes (1).

D'autres fouilles qui ne sont pas mentionnées ci-dessus ont été menées sur le site de Petra (pour plus d'information visiter la section Archeological Excavations de la page web officielle du site de Petra : <https://visitpetra.jo/Pages/viewpage.aspx?pageID=128>). Six cents tombeaux rupestres, de styles et de dimensions variées, ainsi que plus d'une centaine de chambres funéraires, des tombes à fosse et à puits ont été répertoriés à Petra. Ceci explique pourquoi ce site a été considéré comme une immense nécropole. Cependant la présence de quartiers d'habitation, de marchés, de rues, de boutiques et d'ateliers montre qu'en effet Petra était une ville (/centre urbain ?) (Delhopital, 2013, p. 289).

Chronologie

Selon Mouton (2006, p. 91), il est difficile de dater certains tombeaux rupestres à Petra car, aucun élément archéologique, dû aux pillages intenses, ou épigraphique ne permet de le faire avec certitude. À Mleiha, les plus anciens monuments monolithiques remontent à la deuxième moitié du IIIe siècle et à la première moitié du IIe siècle avant notre ère (période pré-islamique A (PIR.A)). Pour Qaryat al-Fau, selon les informations recueillies dans les publications générales sur le site, l'occupation remonte au IIIe siècle avant notre ère, et des tombes datant de cette période sont mentionnées. Étant donné que les cimetières se sont développés autour des monuments en forme de tour, selon Mouton (2006, p. 96), ceux-ci devraient être datés plutôt du début de l'occupation du site. Ainsi, certains tombeaux rupestres tels que les monuments rupestres funéraires de Petra devraient dater de la période allant du IIIe siècle avant notre ère au début de notre ère (Mouton, 2006, p. 96). Le site selon certaines estimations date du IVe siècle avant notre ère au plus tard à 106 de notre ère (Nehmé, s.d.).

Organisation générale, plan des structures, description

Le site archéologique de Petra est localisé dans un cirque rocheux composé de plusieurs failles géologiques creusées par des wadis servant de principales voies de communication (1). La ville est structurée en différents quartiers, chacun ayant son propre secteur réservé aux habitations et aux sépultures (Delhopital, 2013, p. 289). À Petra, on peut observer de nombreuses tombes en fosse à proximité des monuments rupestres (pour plus de monuments visiter le site web : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/petra/5-la-ville-et-ses-monuments/>). La répartition des monuments monolithiques sur le site de Petra n'est pas anodine, car ils se concentrent le long des voies d'accès au sud et à l'est, en dehors des secteurs d'habitat : Ath-Thughrah le long du wâdî Râs Suleimân qui descend vers la ville au sud, et le long du wâdî Mûsa en amont du Siq, l'accès oriental au site. La répartition des monuments dérivés les plus similaires en termes de forme et de décor, est strictement limitée aux secteurs situés au sud et à l'est de Petra (Mouton, 2006, p. 96).

Les caractéristiques stylistiques de l'architecture des tombes rupestres de Petra sont similaires à celles de Hégra. Ces caractéristiques sont les suivantes :

- des façades décorées de deux bandeaux de merlons à degrés superposés ;
- des façades à un seul bandeau de merlons à degrés ;
- des façades simples, ou à pilastres, et dans certains cas à moulures sous la gorge, mais toutes décorées de deux grands demi-merlons d'angle au sommet (Mouton, 2006, p. 80).

Selon Mouton (2006, p. 88), l'évolution des monuments semble débuter par les « véritables » monolithes, ceux-ci étant les plus anciens, se poursuivant par une perte de caractères morphologiques dû à des changements allant vers la facilité et une grande variabilité du décor. Ce dernier présentant de plus en plus les marques d'une influence alexandrine et lagide. Selon l'auteur, ces changements impliquent un abandon progressif des contraintes rituelles plus anciennes qui imposaient des éléments à forte valeur symbolique. Un exemple de ceci est le Khazneh (Figure 75) dont la partie inférieure est composée par un disque solaire entouré de deux épis de blé sculpté sur le fronton. Des possibles Dioscures décorent les panneaux des entrecolonnements aux extrémités ; surmontant l'architrave de l'entrée principale, on observe des acrotères en forme de sépale avec des palmettes. La partie supérieure comporte au centre un tholos entouré par des panneaux formant un péristyle ; les portiques qui entourent la rotonde sont des pavillons distyles ornés de reliefs. Des éléments et motifs faisant allusion à des créatures mythologiques et des divinités du panthéon grec et égyptien sont présentes un peu partout. Concernant la manière dans le monument a été construit, une hypothèse mentionne l'utilisation d'échafaudage mais le bois est une ressource rare dans cette région désertique. L'hypothèse la plus suivie est que les architectes et les ouvriers ont creusé le monument à partir de tunnels horizontaux élevés du toit vers le plancher, pendant près de cinq ans (6).

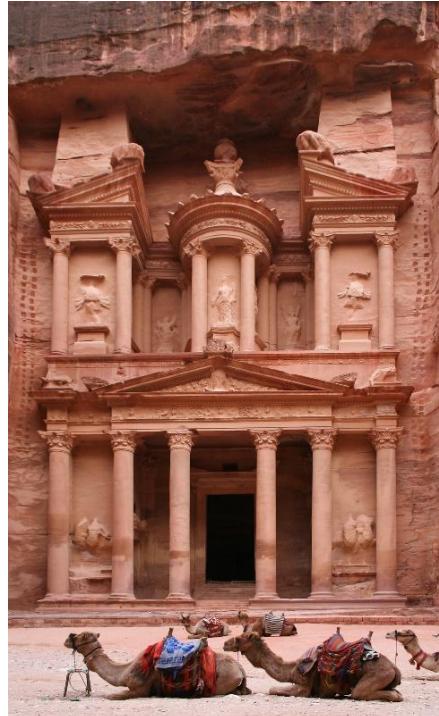


Figure 75 : Khazneh, Petra (source : Wikipédia)

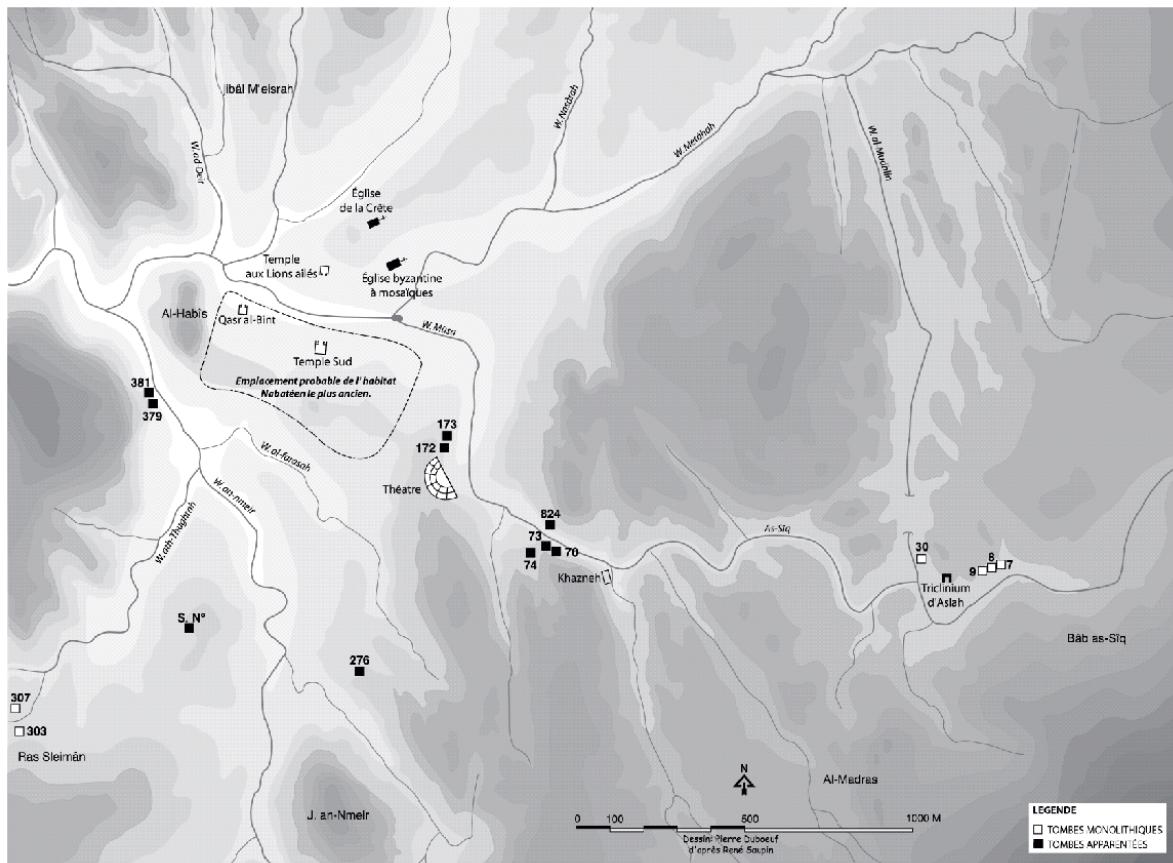


Figure 76 : Plan schématique du site de Petra et de ses monuments (Mouton, 2006, p.104)

Références bibliographiques

- Delhopital, N. (2013). « Des morts et des vivants en Nabatène. » *Cahier des thèmes transversaux ArScAn*, XI, 287-93.
 Disponible sur: <https://hal.science/hal-02277167>
- Delhopital, N. (2011). « Du monde des vivants au monde des morts en Nabatène, entre le IIe siècle av. J.-C. et le vi e siècle ap. J.-C. : approche archéoanthropologique des tombes de Khirbet edh-Dharih, Petra (Jordanie) et de Madâ'in Salîh (Arabie Saoudite). » *Bull Mém Soc Anthropol*, 23(3-4), 229-34.
 Disponible sur : <http://link.springer.com/10.1007/s13219-011-0054-y>
- Mouton M. (2006). « Les plus anciens monuments funéraires de Petra : une tradition de l'Arabie préislamique. » *Topoi Orient-Occident* 14(1), 79-119.
 Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/topoi_1161-9473_2006_num_14_1_2146
- Nehmé L. Encyclopædia Universalis. PETRA.
 Disponible sur: <https://www.universalis.fr/encyclopedie/petra/>

Sites internet

- Petra. In: Wikipédia [Internet]. 2023 [cité 22 sept 2023]. Disponible sur : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=P%C3%A9tra&oldid=205420580> [HYPERLINK](#)
<https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=P%C3%A9tra&oldid=205420580&oldid=205420580> [HYPERLINK](#)
- General Information - Visit Petra [Internet]. [cité 20 nov 2023]. Disponible sur : <https://visitpetra.jo/Pages/viewpage.aspx?pageID=137>
- Mushu. Visiter Petra : 2 jours à la découverte de la cité antique [Internet]. Carnets Voyages. 2016 [cité 20 nov 2023]. Disponible sur : <https://www.carnets-voyages.org/petra-2-jours-decouverte-cite-antique/>
- Colas F. GenerationVoyage. 2014 [cité 20 nov 2023]. Visiter Petra en Jordanie : le guide complet. Disponible sur : <https://generationvoyage.fr/visiter-petra-jordanie-guide-complet/>

5. familyinjordan. Family in Jordan - Voyager autrement en Jordanie. 2023 [cité 20 nov 2023]. Visiter Petra : la FAQ. Disponible sur: <https://familyinjordan.com/2023/06/01/visiter-petra-la-faq/>
6. Khazneh. In: Wikipédia [Internet]. 2023 [cité 29 nov 2023]. Disponible sur: <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Khazneh&oldid=209415204>

c) Monastère El-Deir

Sebastian Corrales et Eva Moritz

Accès

En passant par la colline Djebel Al-Deir et surplombant la cité de Petra de quelques centaines de mètres se trouve le monastère El Deir.

Localisé au sommet d'une montagne accessible avec plus de 800 marches taillées dans la roche, le trajet Gaia - El Deir peut se faire en 2h30 à pied.

Description du site

Historique des recherches : fouilles et découverte

C'est l'explorateur suisse Jean-Louis Burckhardt (1784 - 1817), originaire de Lausanne, formé à l'université de Göttingen, qui va sortir la cité de Petra de l'oubli.

En 1809, il part en expédition, entend parler de ruines exceptionnelles lorsqu'il passe par l'actuelle Jordanie et, se faisant passer pour un pèlerin local pour se faire accepter par les locaux très méfiant avec les étrangers, il traverse Petra le 22 août 1812, sans pouvoir s'arrêter pour prendre des notes ou faire des dessins pour ne pas éveiller la méfiance de son guide.

Il envoie plus tard ses notes à Londres, où il étudiait, et écrit un livre ("Travels in Syria and the Holy Land") qui sera édité et publié en 1822, soit, cinq ans après sa mort en 1817.

Grâce à lui, Petra est sortie de l'oubli.

A partir de 1818, les missions archéologiques internationales s'enchaînent et s'amplifient jusqu'au XXe siècle.

Les inscriptions nabatéennes sont étudiées, leur religion est découverte, de minutieux relevés des monuments sont faits, la cité de Petra commence à livrer ses mystères et en 1985, le site est inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Description

Construit au Ier siècle av. J.-C., ce monument, contrairement à ce qu'on en pensait d'abord, n'est pas un tombeau rupestre, mais était plutôt un lieu d'adoration et de rassemblement religieux.

Édifié pour adorer un roi qui fut déifié à sa mort, vraisemblablement le roi Obodas I (bien que les spécialistes ne soient pas tous d'accord sur lequel des rois Obodas I ou Obodas II parle l'inscription gravée à l'intérieur du Deir), le Deir est construit pour pouvoir accueillir des grandes foules et possède des caractéristiques spatiales conçues sur le même calque que d'autres temples d'adoration (comme le temple Qasr al-Bint ou le temple des lions ailés par exemple).

L'intérieur est composé d'une unique pièce presque parfaitement carrée, avec des bancs taillés en pierre sur les côtés, et, au fond, centrée sur l'entrée, d'une niche taillée dans la pierre du mur du fond, décorée d'une arche, de 6 mètres de haut pour 2 mètres de profondeur.

Des traces laissent paraître qu'il y avait un autel au centre de cette niche, ce qui confirme le fait que c'était un bâtiment voué au culte d'une personnalité très importante pour les Nabatéens.

Pour ce qui est de l'extérieur du monument, la place creusée en face du monastère est pensée pour pouvoir accueillir une grande quantité de personnes sur une surface plane entièrement artificielle qui a été creusée dans la montagne.

Le monument de 50 mètres de haut se compose de deux niveaux, représentant des aspects architecturaux mêlant le style hellénique au style nabatéen. Un mélange qui caractérise justement l'originalité du style et qui marque bien les fréquentations des nabatéens. On peut y observer des indices architecturaux hellénistiques, romains, proche-orientaux anciens et même égyptiens.

Les Nabatéens ont emprunté des aspects stylistiques de leur partenaires commerciaux et en ont fait un mélange typique et original.

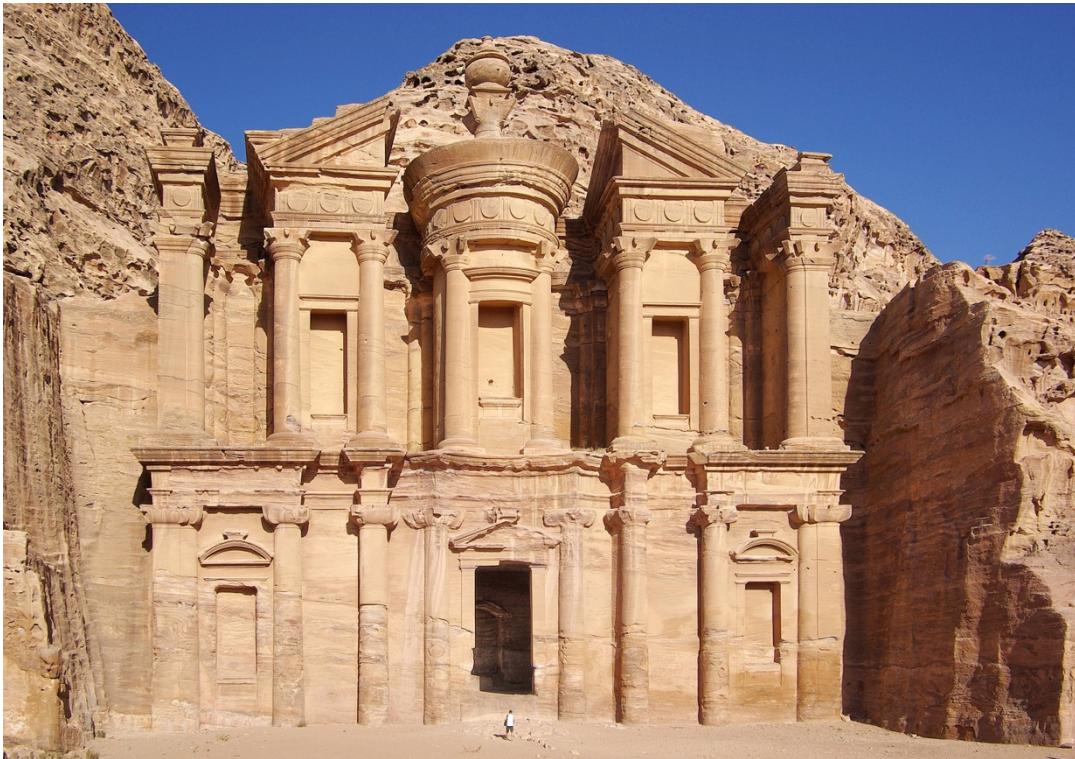


Figure 77 : Monastère El-Deir (source : Wikipédia)

Références bibliographiques

Balby, J.-C. (1983). « Architecture et société à Petra et Hégra. Chronologie et classes sociales ; sculpteurs et commanditaires », *Actes du Colloque international organisé par le Centre national de la recherche scientifique et l'École française de Rome (Rome 2-4 décembre 1980)*, Publications de l'École française de Rome, 66, 308-324.

Oleson, J. P. (2007). Review de Rababeh, S. M. (2005). *How Petra was built: an analysis of the construction techniques of the Nabataean freestanding buildings and rock-cut monuments in Petra, Jordan*. BAR international series 1460, Archaeopress, Oxford, XII, 237 p.

<https://bmcr.brynmawr.edu/2007/2007.06.18/>

https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1983_act_66_1_3210

Shaer, M. (2003). *The Decorative Architectural Surfaces*, Thesis, Technische Universität München
<https://d-nb.info/974415952/34>

Sites internet

<https://www.cogestim.ch/blog/petra-jordanie-2/>

<https://www.techno-science.net/glossaire-definition/Petra-page-4.html>

<https://universes.art/en/art-destinations/jordan/petra/ad-deir/monastery>

<https://www.intermedes.com/article/10053-la-redécouverte-de-petra-une-épopée-empreinte-de-romantisme/>

<https://whc.unesco.org/fr/list/326/>

<https://www.techno-science.net/glossaire-definition/Petra-page-2.html>

<https://www.techno-science.net/glossaire-definition/Petra-page-3.html>

<https://antikforever.com/petra/>

<https://www.nationalgeographic.com/history/history-magazine/article/petra>

Al-Beidha

Chloé Luisier

Localisation

Jordanie, Gouvernorat de Ma'an, Al-Baydha, 30°22'15.4"N ; 35°26'52.1"E

Accès et informations pratiques

Le site d'Al-Beidha est situé dans les montagnes de Shara'a, à quelques kilomètres du site de Petra (Finlayson et Makarewicz, 2018, p. 36) et juste à côté du monument Siq al-Barid, aussi appelé Petite Petra (Figure 78). La visite de ce site est libre et gratuite.



Figure 78 : Carte de la Jordanie avec emplacement d'Al-Beidha (Google maps 2023, modifiée)

Description du site

Fouilles



Figure 79 : Photo aérienne du village néolithique d'Al-Beidha lors des fouilles en 1967 (Davidson, 2006, p.18)

Au total, huit campagnes de fouille ont été entreprises à partir de 1958 par D. Kirkbride et son équipe (Figure 79), ainsi que par B. Byrd pour la dernière menée en 1983 dans le but de déterrer les fondations du village néolithique. Ce n'est qu'en 2005 que les résultats finaux des fouilles menées par D. Kirkbride sont publiés par B. Byrd. Ces campagnes ont mis en lumière le rôle important d'Al-Beidha dans la construction de modèles décrivant l'organisation sociale du Néolithique et en particulier l'émergence des ménages autonomes du PPNB moyen. Des fouilles ont été par la suite menées en 2014 afin de compléter les données récoltées concernant plusieurs bâtiments communaux n'ayant que peu ou pas du tout été fouillés précédemment (Finlayson et Makarewicz, 2018, p. 36).

Chronologie

Le site d'Al-Beidha est connu pour ses bâtiments et son architecture datant du PPNB moyen. Cependant, certains vestiges présents sur le site datent du Natoufien et du PPNA, par exemple des pointes lithiques ainsi que de nombreux trous de poteaux sans architecture en pierre. Cette période aurait été suivie par une phase d'abandon d'environ 2 500 ans avant que le site soit à nouveau occupé au cours du PPNB (Finlayson et Makarewicz, 2018, p. 37). Après une nouvelle période d'abandon, le site a été développé par les Nabatéens entre 300 BC et 100 AD, attesté par la présence de champs et de terrasses agricoles, alimentés par un aqueduc, qui ont causé de nombreux dégâts aux dépôts supérieurs du PPNB (Byrd, 2005, pp. 6-8).

Données archéologiques

Natoufien

Le site d'Al-Beidha présente deux couches associées au Natoufien, l'une appartenant au Natoufien ancien, datée à 10 000 BC, et la seconde à une phase de transition entre le Natoufien ancien et récent. Ces couches ne présentent aucune structure d'habitat, mais des fosses et de petits foyers comme témoins d'une activité domestique. Un objet en os et quelques dentales sont les seuls objets trouvés en plus des nombreux vestiges d'industrie lithique. Ces objets lithiques ont été taillés dans du silex local de haute qualité et présentent des techniques de taille variant significativement selon la période. Ces outils suggèrent une variété d'activités réalisées sur le site, avec un accent considérable sur le rééquipement

pour la chasse et le traitement des peaux. Toutes ces données indiquent que le Natoufien de Beidha était un camp de courte durée ou saisonnier occupé à plusieurs reprises pendant une longue période (Byrd, 1989, pp. 84-85).

Architecture du PPNB moyen

Al-Beidha est connu des archéologues comme un site qui présente bon nombre des attributs les plus importants de la vie d'un village sédentaire. On y trouve une séquence architecturale pour l'instant unique au Levant, qui documente la transition du PPNB dans l'architecture résidentielle avec le changement important de structures circulaires à des structures rectilignes (Al Saad et Bataineh, 2021, p. 495).

La première occupation confirmée d'Al-Beidha est estimée à la phase A du Néolithique précéramique B moyen (8 100 à 7 250 BC). Le regroupement d'une dizaine de bâtiments avec parfois le partage de murs (Figure 80) laisse penser aux chercheurs que chaque bâtiment servait de pièce unique pour une famille nucléaire avec des annexes pour le stockage (Finlayson et Makarewicz, 2018, p. 37).

Au cours des phases B et C du PPNB moyen et tardif, l'architecture des bâtiments change vers une structure rectangulaire et des « maisons couloir » (Figure 80), symptôme d'une densité de population croissante. Ces structures se développent encore rapidement par la suite, en passant par des immeubles groupés à une pièce à des immeubles individuels à plusieurs pièces, reflétant un changement rapide de la structure familiale et sociale. Al-Beidha est le seul site du sud du Levant à présenter une transition d'une architecture circulaire à rectiligne cloisonnée. Cependant, cette transition semble se produire plus tard que dans le reste du Levant. Les résultats des fouilles menées en 2014 suggèrent que la tradition communautaire observée à Al-Beidha a pu retarder l'adoption de nouvelles structures sociales, comme l'on peut l'observer ailleurs (Finlayson et Makarewicz, 2018, p. 37).

La fin de la phase C présente des caractéristiques d'un établissement urbain, cependant des analyses plus approfondies sont nécessaires (Birch-Chapman et al., 2017, p. 21).

Une estimation de la population a été menée sur plusieurs villages datant du Néolithique précéramique au Levant. Cette étude indique que la population d'Al-Beidha était d'environ 50 personnes au début du PPNB moyen, avant de s'accroître jusqu'à 200 personnes lors du PPNB tardif. Cette forte croissance reflète la transition architecturale visible au cours du PPNB et pourrait être une explication de l'abandon progressif de l'habitat vers la fin de cette période (Birch-Chapman et al., 2017, pp. 13-17).

Problèmes actuels

Les vestiges architecturaux du site ont été sérieusement détériorés au fil des années en raison de facteurs naturels et humains. A cause de cela, son existence est menacée et sa valeur diminuée. Ainsi, des recherches ont été mises en place depuis quelques années pour documenter l'état de conservation du site en regardant notamment les types d'altération et de détériorations présents, afin de pouvoir proposer des mesures de conservation pour assurer sa sauvegarde (Al Saad et Bataineh, 2021, p. 495).

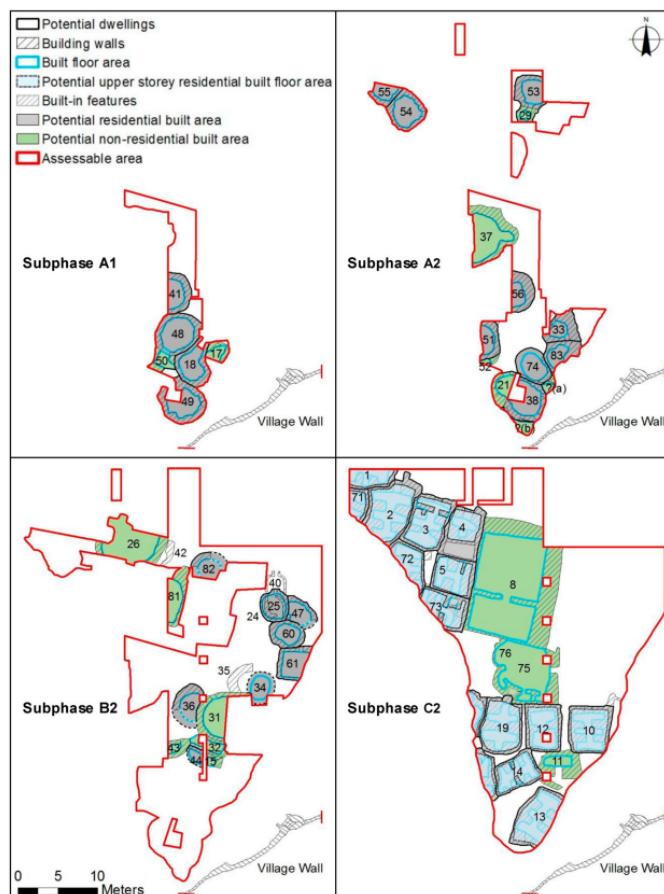


Figure 80 : Plans des bâtiments d'al-Beidha lors des différentes phases du PPNB moyen (Birch-Chapman et al., 2017, p.10. Tiré de Byrd, 2005, pp.180-195)

Références bibliographiques

- Davidson, I. (2006). *Getting Power from Old Bones: Some Mediterranean Museums and their Importance*, National Library of Australia, The University of New England.
- Finlayson, B., et Makarewicz C.-A. (2018). « Contextualizing Beidha, Jordan, in the Southern Levantine PPNB », *Paléorient*, Vol. 44, 35-56.
- Al Saad, Z., et Bataineh M. (2021). « Preventing Preservation Approach for the Preservation of Unique Early Neolithic Architectural Remains of the Archaeological Site of Beidha – Jordan », *International Journal of Conservation Science*, Vol. 12.2, 493-506.
- Byrd, B.-F. (2005). « Early village life at Beidha, Jordan: Neolithic Spatial Organization and Vernacular Architecture. The Excavations of Mrs. Diana Kirkbride-Helbaek ». *Beidha Excavations No 2; British Academy Monographs in Archaeology* No. 14, Oxford University Press.
- Byrd, B.-F. (1989). « The Natufian Encampment at Beidha: Late Pleistocene Adaptation in the Southern Levant ». *Excavations at Beidha* No 1. Jutland Archaeological Society Publications XXIII:1.
- Birch-Chapman, S., Jenkins, E., Coward, F., Maltby, M. (2017). « Estimating population size, density and dynamics of Pre-Pottery Neolithic villages in the central and southern Levant: an analysis of Beidha, southern Jordan ». *Levant*, 49:1, 1-23.

Dolmens de Shawbak - Faysaliyya

Luc Rolli



Figure 81 : Cercle de pierres du sondage B4213 (Kołodziejczyk et al., 2018, p.389, modifié)

Localisation

Faysaliyya est situé sur un plateau à quelques kilomètres au Sud-Est de la ville de Shawbak.

Contexte

D'autres sites préhistoriques sont attestés à proximité, mais mériteraient d'être investigues plus à fond (Kołodziejczyk et al. 2022, pp. 227-228).

Ont été mis au jour des indices d'occupation humaines du paléolithique, du néolithique et peut-être du début de l'Âge du Bronze. Aucune datation absolue n'a pu être effectuée, mais la typologie des artéfacts retrouvés (outils lithiques, céramiques et cairns) indique cette chronologie (Kołodziejczyk et al. 2022, p. 245).

Le site affleure dans un paysage constitué de petites collines, quelques vallées et rivières. Sont accessibles des roches siliceuses de bonne qualité pour confectionner des outils, parmi les roches calcaires. Le tout est soumis à une forte érosion liée au vent (Kołodziejczyk et al. 2022, p. 229).

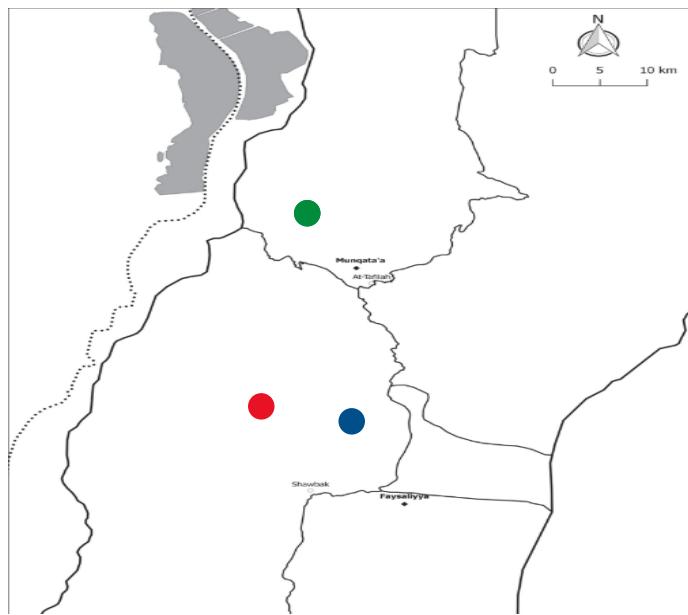


Figure 82 : Carte des environs de Shawbak (en rouge), avec Faysaliyya (en bleu) et al-Munqata'a (en vert)

Historique des fouilles

En 2017, une équipe de fouille de l'université de Jagellone (Pologne) réalise plusieurs sondages et une étude du matériel sous la direction de P. Kołodziejczyk. Cela s'inscrit dans le cadre du projet HLC (Heritage-Landscape-Community), qui prévoit aussi la fouille du site d'al-Munqata'a (Kołodziejczyk *et al.* 2018, p. 379).

Présentation du site

Vue d'ensemble

Le site archéologique de Faysaliyya est un vaste champ de cairns : 229 structures ont été repérées jusqu'ici. Les roches sont locales (calcaire).

De nombreux artefacts ont également été retrouvés. Les plus vieux outils lithiques sont associés à des cultures du paléolithique inférieur. Auprès des structures mégalithiques, les archéologues ont prélevé des ensembles de l'âge du bronze.

Méthodologie de recherche

Pour fouiller cette grande zone, l'équipe d'archéologues a commencé par établir une grille repère du terrain sur 50 hectares, et par le diviser en deux zones principales : A et B. Par la suite, cinq zones ont été fouillées selon leur potentiel apparent avec l'objectif d'atteindre la plus large compréhension possible du site dans le court temps imparti (Kołodziejczyk *et al.* 2022, pp. 230-231).

Zone A

Deux cairns de la zone A ont donc été prospectés. Aucun matériel n'a été trouvé en surface, mais en fouillant les cairns, des outils lithiques ont été prélevés. Les cairns ont une base ovale, le premier avec environ 1,4m de diamètre, le second 3,7m. Les blocs présentent en moyenne des dimensions de 15x10cm (Kołodziejczyk *et al.* 2022, pp. 231-232).

Zone B

Dans les deux premières zones fouillées en B, une meule a été trouvée. Quelques artefacts lithiques furent prélevés, mais leur état de conservation lié à la forte érosion est déplorable. Les restes de ce qui semblent être trois murs et une entrée, avec ce qui est suspecté être un mortier, ont été également excavés (Kołodziejczyk *et al.* 2022, pp. 232-233).

La troisième zone a aussi livré une structure interprétée comme un mur servant à maintenir en place une tente, à cause de la forme particulière d'une des pierres le composant (Kołodziejczyk *et al.* 2022, p. 233).

Artéfacts

Au total, 5000 pièces ont été enregistrées. 60% proviennent des sondages, et 40% ont été trouvées en place, affleurant un peu partout sur le site. L'inventaire comprend des haches acheuléennes, des outils façonnés par la technique Levallois, des pointes de Tayac possiblement, des outils épipaléolithiques et néolithiques (Kołodziejczyk *et al.* 2022, pp. 237-239). Quelques rares pièces de poteries furent relevées. Certaines sont à rattacher à des périodes historiques (nabatéenne, romaine) et d'autres à des périodes préhistoriques. Mais le corpus mince limite les interprétations (Kołodziejczyk *et al.* 2022, p. 243).

Un pendentif en pierre percée nous provient d'une tranchée de la zone B (Figure 83). Il se rapporte également à une période préhistorique.



Figure 83 : Pendentif en pierre du sondage B4213 (Kołodziejczyk *et al.*, 2018, p.413)

Conclusion

Les preuves rassemblées jusqu'ici poussent à penser que le site de Faysaliyya était principalement un site d'habitat lié à des activités d'agriculture, au regard des diverses structures en pierre notamment. La majeure partie des occupations semble être paléolithiques et néolithiques d'après les artefacts recueillis (Kołodziejczyk *et al.* 2022, p. 245).

Références bibliographiques

- P. Kołodziejczyk et al., (2018). HLC project 2017: Jagiellonian University excavations in southern Jordan
- P. Kołodziejczyk et al., (2022). HLC project 2017: preliminary report on the Jagiellonian University excavations in southern Jordan

Liste des figures

Figure 1 : Carte des différents lieux touristiques jordaniens (Jordan Pass)	2
Figure 2 : Carte de la Jordanie avec les numéros des sites visités durant le voyage d'études	7
Figure 3 : Zones environnementales de la Jordanie (Ababsa, 2014, p.43)	13
Figure 4 : Carte de la Jordanie (Furion, 2019)	13
Figure 5 : Carte des grands évènements sismiques (Ababsa, 2013, p.59)	14
Figure 6 : Carte présentant les sites archéologiques néolithiques principaux du Levant (Borrell, 2017)	20
Figure 7 : Exemples de nucléus bipolaires (Borell, 2017)	21
Figure 8 : Pointe de Byblos (Cauvin, 1975 ; modifiée)	21
Figure 9 : Carte présentant le traitement des crânes au Levant sud du Natoufien au Néolithique précéramique (Bocquentin In Sauvage et al., Atlas historique du Proche-Orient ancien, 2021, p. 25).	25
Figure 10 : Crâne surmodelé de Jéricho (British Museum, 1954)	26
Figure 11 : Crâne surmodelé de Tell Aswad (Stordeur et Khawam, 2007)	26
Figure 12 : Crânes surmodelés de Tel Aswad in situ (Stordeur et Khawam, 2007)	27
Figure 13 : Photo de maisons excavées sur le site de Rasm Harbush et une reconstitution d'une maison de type Chain-buildings de Rasm Harbush (Kafafi, 2010, p.143)	32
Figure 14 : Fenestrated-bowls de Abu Hamid et du plateau du Jaulan (Kafafi, 2010, p.147)	33
Figure 15 : Poteries Hole-mouths du plateau du Jaulan et de Abu Hamid (Kafafi, 2010, p.149)	33
Figure 16 : Poterie à bec verseur et poignées du plateau du Jaulan (Kafafi, 2010, p.148)	33
Figure 17 : Herminettes du plateau du Jaulan (Kafafi, 2010, pp.150-151)	33
Figure 18 : Racloir du plateau du Jaulan et outil perforé en forme d'étoile (Kafafi, 2010, pp.151-152)	33
Figure 19 : Répartition géographique des 6247 kites connus (A) et des 610 kites de l'échantillon analysé (B) (Bouzid et Barge, 2022, p.19)	34
Figure 20 : Vues aériennes des kites excavés par l'équipe Globalkites. 1-5 : kites de Harrat al-Shaam, Jordanie NE (1 : JD215, 2 : JD139, 3 : JD223, 4 : JD600, 5 : JD174) ; 6 : kite JKSH 05 de Jibal al-Khashabiyyeh, Jordanie SE ; 7, 8 : kites de Nefud, Arabie Saoudite (7 : AB136 ; 8 : AB549) ; 9 : kites AM14 et AM15 d'Aragats, Arménie ; 10-12 : kites d'Ustyurt, Kazakhstan (1, 2 : vues obliques et zénithales de KZ54 ; 3 : KZ95). Toutes les photos ont été réalisées par photographie aérienne de kite par OB et ER, sauf la 6, qui est un photo prise depuis un hélicoptère par Don Boyer ©APAAME (Crassard et al., 2022, p.2)	35
Figure 21 : Plan de Pétra	42
Figure 22 : Carte des limites de l'Empire Nabatéen (Durand, 2008)	43
Figure 23 : Voies de communication dans l'Empire Nabatéen (Durand, 2008)	44
Figure 24 : Khazneh, Pétra (source : Wikipédia)	45
Figure 25 : Récipient de cuisson type orlo bifido (100/80 BC) retrouvé à Tel Anafa (Berlin, 1993) ...	48
Figure 26 : Pavement de mosaïque retrouvé dans l'ancienne cité de la Décapole de Scythopolis où une inscription grecque datant du VIème siècle fait mention de l'année 585 pour sa conception, correspondant à la construction d'une abbaye. Cette construction, toujours selon la mosaïque, aurait eu lieu lors de la 15 ^{ème} indication qui aurait, en réalité, eu lieu en 522. La différence de 63 ans avec la date indiquée démontre que le calendrier pompéien était toujours utilisé à l'époque byzantine à Scythopolis (Vincent, 1933).	50
Figure 27 : Carte présentant la position des villes de la Décapole (Segal, 2011)	51
Figure 28 : Thermes romains du centre de la cité de Bosra (Fournet, 2007)	53
Figure 29 : Photo aérienne du théâtre romain de Bosra situé à l'extérieur de la cité au sud, et de la citadelle médiévale qui l'enveloppa ensuite, ce qui permit ainsi la bonne préservation de l'édifice romain (Dentzer-Feydy, 2007)	53
Figure 30 : Monnaie d'Alexandre Sévère avec la représentation de la fondation de la colonie de Bosra sur le revers. La représentation du fondateur voilé traçant un chemin à l'aide d'un araire tiré par des bovins fait échos au rite accompli par Romulus. Au-dessus de l'attelage figure l'estrade de Dousarès devenue un des emblèmes de la ville (Sartre, 2007)	54
Figure 31 : Façade sud de l'Arc d'Hadrien à Gérasa (Seigne, 2018, p.276)	55

Figure 32 : Hippodrome romain de Gérasa, vue depuis le nord (Seigne, 2007, p.26).....	55
Figure 33 : Vue de la façade ouest du temple d'Artémis à Gérasa (Ovadiah et Mucznik, 2012, p.525).....	56
Figure 34 : Plan de la cité de Gérasa (Ovadiah et Mucznik, 2019, p.521)	57
Figure 35 : Carte de l'Empire byzantin (VIIe - VIIIe siècle) (Grataloup, 2019).....	60
Figure 36 : Cache contenant 264 pièces de monnaie byzantine, Jérusalem (Avni, 2010, pp. 204-221).....	60
Figure 37 : Mosaïque de l'église de l'évêque Sergius, Um Er-Rasas (Piccirillo, 1988, pp.208-231)	61
Figure 38 : Carte des conquêtes islamiques suivant la mort de Mahomet (Grataloup, 2019, p.111)	62
Figure 39 : Retour victorieux de Mahomet à Médine (source : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Muhammad,_Abu_Bakr,_and_other_supporters_of_the_Prophet_arriving_in_Madinah_after_leaving_Makkah.jpg)	63
Figure 40 : Imitation d'une pièce à l'effigie de Justin II (Bellinger, 1938, p. 1-141).....	66
<i>Figure 41 : Pièce impériale omeyyade (Bellinger, 1938, p. 1-141)</i>	66
Figure 42 : Pièce à l'effigie d'un calife (Goodwin, 2004, p. 1-12)	66
Figure 43 : Carte de l'apogée et de l'éclatement de l'Empire Abbasside (Grataloup, 2019, p.115).....	66
<i>Figure 44 : Fresque d'Abdul Abbas, San Baudilio (Espagne) (source : https://en.wikipedia.org/wiki/Abul-Abbas#/media/File:Elephant_and_Castle_(Fresco_in_San_Baudilio,_Spain).jpg)</i>	67
<i>Figure 45 : Reconstitution de Bagdad (source : https://www.theguardian.com/cities/2016/mar/16/story-cities-day-3-baghdad-iraq-world-civilisation</i>	68
<i>Figure 46 : Fragments de stuc décoratif issus de la grande mosquée de Samara (https://en.wikipedia.org/wiki/Abbasid_architecture#/media/File:British_Museum_Harem_wall_painting_fragments_1.jpg)</i>	68
<i>Figure 47 : Façade voûtée de la Porte de Bab al Futuh, le Caire (source : https://en.wikipedia.org/wiki/Bab_al-Futuh#/media/File:Bab_al-Futuh_2019-11-02c.jpg)</i>	70
<i>Figure 48 : Mosquée du roi Abdallah Ier, Amman (source : https://en.wikipedia.org/wiki/King_Abdullah_I_Mosque#/media/File:Amman_BW_29.JPG)</i>	70
<i>Figure 49 : Façade de la Mosquée d'al-Aqmar, le Caire (source : https://en.wikipedia.org/wiki/Fatimid_art#/media/File:Cairo,_moschea_di_al-aqmar,_04.JPG)</i>	70
Figure 50 : Emile Signol, Prise de Jérusalem, 15 juillet 1099, huile sur toile 324x557 cm, Musée national du château de Versailles, 1847	71
Figure 51 : Carte du monde musulman au VIIIe siècle	72
Figure 52 : Carte figurant le parcours des différentes croisades (linternaute.fr/actualite/guide-histoire)	74
Figure 53 : Frise chronologique des croisades (www.pdfprof.com).....	75
Figure 54 : Carte des États latins d'Orient (lhistoire.fr/carte)	75
Figure 55 : Krak de Moab, Kérak, Jordanie	76
Figure 56 : Krak des chevaliers, Syrie	77
Figure 57 : Ville fortifiée d'Aigues-Morte, France	78
Figure 58 : Krak de Montréal, Shawbak, Jordanie.....	78
Figure 59 : Bossage en table (upload.wikimedia.org).....	78
Figure 60 : Bossage rustique (upload.wikimedia.org)	78
Figure 61 : Bretèches	79
Figure 62 : Combat de chevaliers lors de la première croisade, Enluminure du XIème siècle (www.larousse.fr).....	79
Figure 63 : Carte de la Jordanie avec les numéros des sites présentés par les étudiant.e.s.....	86
Figure 64 : Structure typique du PPNB à 'Ain Ghazal, la lettre H indiquant le bassin pour le foyer, les trous de poteaux sont indiqués par des cercles pleins et les murs reconstruits sont hachurés (Banning et Byrd, 1987 ; modifiée)	87
Figure 65 : Statue (à gauche) et buste (à droite) en terre modelée, la plus grande faisant approx. 90 cm (Rollefson et al., 1992).....	89
Figure 66 : Le Jourdain (MadainProject)	92
Figure 67 : Jérusalem sur le carte (MadainProject)	93
Figure 68 : Eglise Saint Georges (MadainProject)	94
Figure 69 : Vue sur le château de Kérak	95

Figure 70 : Plan du château de Kérak et dates des principales phases de construction (Brown, 2013).	98
Figure 71 : Carte avec la localisation de Pétra	99
Figure 72 : Restitution du barrage antique à l'entrée du Siq selon Bachmann (Al-Muheisen et Tarrier, 1996, p.6)	100
Figure 73 : Tunnel antique de dérivation (à droite) dans le Siq (Al-Muheisen et Tarrier, 1996, p.7).	101
Figure 74 : Canalisation en terre cuite, dans le Siq (Orloff, 2005, p.8).....	101
Figure 75 : Khazneh, Pétra (source : Wikipédia).....	104
Figure 76 : Plan schématique du site de Pétra et de ses monuments (Mouton, 2006, p.104).....	105
Figure 77 : Monastère El-Deir (source : Wikipédia)	107
Figure 78 : Carte de la Jordanie avec emplacement d'Al-Beidha (Google maps 2023, modifiée)	108
Figure 79 : Photo aérienne du village néolithique d'Al-Beidha lors des fouilles en 1967 (Davidson, 2006, p.18)	109
Figure 80 : Plans des bâtiments d'al-Beidha lors des différentes phases du PPNB moyen (Birch-Chapman et al., 2017, p.10. Tiré de Byrd, 2005, pp.180-195).....	110
Figure 81 : Cercle de pierres du sondage B4213 (Kołodziejczyk et al., 2018, p.389, modifié)	111
Figure 82 : Carte des environs de Shawbak (en rouge), avec Faysaliyya (en bleu) et al-Munqata'a (en vert)	112
Figure 83 : Pendentif en pierre du sondage B4213 (Kołodziejczyk et al., 2018, p.413)	113

Notes

Lexique Français – Arabe

Bonjour :	Salam wa aleikoum / Marhaba (bienvenue)
Bonjour (matin) :	Saba7 el kher
Bonjour (Après-midi)	Saba7 el nour
Bonne nuit :	Leïla saida
Aurevoir :	Ma'asalama
Merci :	Choukran
Oui/Non :	Na'am / La
Excusez-moi/SVP :	Afwan / min fadlak
Comment ça va ? :	Kifak ? (H) / Kifik ? (F)
Bien (je vais bien) :	Mnîh (H) / Mnîha (F)
De rien/Je vous en prie :	Afuan
Où est ? / Comment aller à... ? :	Wayn ?
Peux-tu m'indiquer ? :	Fik tdelne ?
A droite :	3al yamîn
A gauche :	3al chmél
Tout droit / toujours :	3aToul
Il y a / Dans :	Fi
Pas (il n'y a pas) :	Ma fi
Quoi ? :	Chou ?
Qu'est-ce qu'il y a ? :	Chou fi ?
Je veux :	Beddé
Tu veux :	Beddak (H) / Beddik (F)
Vous voulez :	Bedkon
Qu'est-ce que tu veux :	Chou beddak (H) / Chou beddik (F)
Comment :	Kîf
Je :	Ana
Tu :	Anta (H) / Anti (F)
Un / Deux / Trois / Quatre / Cinq :	WaHad / Tnèn / Tlété / Arb3a / Khamsé
Je veux parler arabe :	Beddé eHké 3arabé
Bon appétit :	SaHtein
Aujourd'hui :	Liom
Demain :	Boukra
Je m'appelle ... :	(Ana) esmé ...
Je viens de ... :	Ana min ...
Combien :	(bi)adde
Nourriture :	Akel
Je ne sais pas :	Ma ba3ref
Je n'ai pas compris :	Ma fhemet
Dedans :	Jouwwa
Dehors :	Barra
Chaud :	Chob
Froid :	Bared / Sa'3a